





# Les Idées en bataille

## DU MÊME AUTEUR

---

**Les Ames Ennemies**, drame en quatre actes, représenté au Théâtre-Antoine, Édouard Pelletan, éditeur, 10e édition . . *Épuisé*

---

PAUL HYACINTHE LOYSON

---

Les

# Idées en bataille

## DISCOURS ET POLÉMIQUES

(1900-1910)



PARIS

ÉDITIONS DU JOURNAL Le Siècle

11, RUE DES PETITS-CHAMPS, 11

MCMX

# EN GUISE DE PRÉFACE

« JE VOUS AIME, Ô SAINTE NATURE,
JE VOUDRAIS M'ABSORBER EN VOUS,
MAIS DANS CE SIÈCLE D'AVENTURE
CHACUN, HÉLAS, SE DOIT A TOUS ;
TOUTE PENSÉE EST UNE FORCE :
DIEU FIT LA SÈVE POUR L'ÉCORCE,
POUR L'OISEAU LES RAMEAUX FLEURIS,
LE RUISSEAU POUR L'HERBE DES PLAINES,
POUR LES BOUCHES LES COUPES PLEINES,
ET LE PENSEUR POUR LES ESPRITS...

« DIEU LE VEUT, DANS LES TEMPS CONTRAIRES
CHACUN TRAVAILLE ET CHACUN SERT ;
MALHEUR A QUI DIT A SES FRÈRES :
JE RETOURNE DANS LE DÉSERT !
— MALHEUR A QUI PREND SES SANDALES
QUAND LES HAINES ET LES SCANDALES
TOURMENTENT LE PEUPLE AGITÉ !
HONTE AU PENSEUR QUI SE MUTILE
ET S'EN VA, CHANTEUR INUTILE,
PAR LA PORTE DE LA CITÉ ! »

VICTOR HUGO.

# RÉPERTOIRE DES MATIÈRES

## I. — CATHOLICISME

## II. — MODERNISME ET LIBRE-CROYANCE

## III. — PROTESTANTISME



## IV. — L'ASSOCIATION ÉMILE-ZOLA

## V. — LA DÉPRESSION FRANÇAISE



## VI. — ANARCHISME



## VII. — INTERNATIONALISME

## VIII. — APPENDICE





*Malgré la diversité d'origine de bon nombre de ses pages, le présent recueil d'articles paraît aux Éditions du* Siècle, *parce que l'auteur est attaché particulièrement à la rédaction de ce journal et se réclama de ce seul titre lors de son admission à l'Association des Journalistes républicains.*

# I

# CATHOLICISME

## LE REFUS DE PENSER

Avez-vous lu la copieuse épître adressée par M. Ferdinand Brunetière à l'Agence Fournier, qui sollicitait son opinion sur l'actuelle détresse religieuse? De bons esprits, parmi ses disciples, en sont consternés. Ils ont bien tort. M. Ferdinand Brunetière, soupirent-ils, était un critique réputé pour la vastitude de sa culture, la fermeté de sa méthode, l'intransigeance de ses jugements ; c'était notre dernier critique de la grande manière ; bref, le Critique... Il eût fait beau voir que, sur n'importe quel chapitre d'histoire littéraire, depuis les Fabliaux jusqu'à Balzac, quelqu'un en ce pays se risquât à lui tenir tête... Et si, par surcroît d'impudence, le délinquant se fût avisé d'être étranger, de Rome ou de Venise (1) ou Dieu sait d'où, je vous laisse à penser

(1) Comme le pape Pie X.

quel écrasement ! Or voici jeté sur le tapis un sujet qui, à nos yeux naïfs, intéresse le présent plus directement et engage l'avenir plus foncièrement que le *Roman du Renard* ou *Eugénie Grandet*. M. Brunetière, qui est apôtre de par l'onction de sa grande Revue et déploie un zèle d'autant plus beau que ce nouveau saint Paul ne jurerait pas de l'existence de Dieu; M. Brunetière, qui vient d'écrire une si magistrale introduction aux disputes du jour, à savoir son étude sur le comtisme qu'il assaisonne de *catholicon*; M. Brunetière, en un mot, est l'homme qualifié, s'il en est, pour se prononcer dans ce grand débat. Il a fait ses preuves de sagacité dans l'affaire Dreyfus.

Mais M. Brunetière est catholique. Ce superbe qui fulmina maint anathème, sait s'humilier jusqu'à se prosterner le front dans la poudre, dont il s'emplit les yeux et la bouche. Et, dès lors, voyez le miracle d'une vraie conversion : ses sentiments, dont personne ne doute, dont il nous atteste la rectitude, il demande pour les exprimer à savoir trois choses au préalable : 1° Quelles ont été les résolutions de la dernière assemblée des évêques de France ; 2° Quel accueil le Vatican va faire à ces résolutions ; 3° Dans quel esprit le Gouvernement... etc... » Vous m'en direz tant ! Je cite cependant textuellement. « Cela le remet au 15 décembre » (sic). A la bonne heure ! Il a trois mois pour tourner sa langue. Et n'ai-je pas rêvé ? N'ai-je pas surpris un subtil sourire qui s'esquissait sur sa lèvre austère ? En vérité, c'est du

très bon Anatole France, je veux dire du meilleur Jules Lemaître. Oui, nous y sommes, le probe écrivain n'a pas abdiqué ce dernier titre d'une indépendance qui fit sa gloire : il a souri. Et voici pleuvoir maintenant de jolies malices sur la tiare de ce bon Pie X. Des opinions, lui Brunetière, il en a, certes, il en a eu avant l'encyclique *Gravissimo*. Ah ! cette loi infâme de séparation, « quand je demandais qu'on essayât de s'en accommoder... » (sic). Et cette ironie savoureuse, mais qu'on blâme vraiment à l'adresse du Sacré Pontife : comment, diantre ! l'Église entendra-t-elle une *résistance* qui ne doit pas être *violente*? » (sic). Il faut remarquer que les catholiques prodiguent à l'État tous les gages de cette tolérance qu'ils attendent de lui : « il leur est interdit de chercher des accommodements avec la loi » (sic). Ce sera l'État qui mettra les pouces : montrons lui le poing ! M. Brunetière est de ces pauvres « modérés dont on se moque ou qu'on insulte » (sic). Que vous disais-je? Ou je m'abuse, ou c'est un sourire qui prend de l'envergure... Et, pour achever, voici sur les épaules du Pape une dégelée de bois vert : « Qu'est-ce que demande le souverain pontife quand il demande que la hiérarchie catholique soit légalement reconnue? Est-ce que la loi américaine la reconnaît ? Par quels moyens veut-il que l'on garantisse à l'Église... Ou bien encore qu'entend-il par... » (sic, sic), etc... Allons, très saint Père, convenez-en, vous aviez la tête à saint Expédit, quand vous réglâtes les affaires

de France ! En vérité, M. Brunetière est un pince-sans-rire de première force et d'une belle crânerie.

Erreur stupéfiante !... M. Brunetière est très sérieux. Le pli calviniste de sa lèvre amère ne s'est pas relâché. Tel le Shah, il n'a jamais ri. Et le plus dévotement du monde, il s'agenouille dans sa contrition. Des opinions « pour le moment du moins » (sic) il n'en a pas. Pour ses sentiments, c'est autre chose, ils sont « très ardents et très vifs »... (sic). Hélas ! ils sont aussi « extrêmement confus et mobiles » (sic, sic, sic). La solution, le coup du ciel, qui tirera l'Église du gâchis sans nom où son bon pasteur l'a embourbée, « il ne se donnera pas le ridicule de l'indiquer » (sic). Il se contentera, suprême modestie, d'être de ces modérés inertes « qui auront refait à leur manière l'œuvre religieuse d'Henri IV et du premier Consul... » Peste !

Trêve de bouffonneries, monsieur Brunetière ! S'il est vrai, comme le veut un docteur chrétien, que toute la dignité de l'homme soit dans la pensée, où en êtes-vous tombés, messieurs de Rome ? A l'appel de votre temps et de votre pays, vous répondez par le refus de penser. Voilà les oracles d'inanité qui s'échappent des lèvres d'un homme qui sut, un jour, relever en France la tradition de la raison critique et parler la langue du dix-septième siècle, la langue qui eut l'honneur des *Provinciales* ! Que si l'on s'enquiert pourquoi cette ignominieuse dégradation,

parce qu'un autre homme a parlé à Rome dans son omniscience. Et qu'a-t-il dit? Quel verbe lumineux et foudroyant a-t-il emprunté à Dieu lui-même sur son Sinaï dans l'éblouissement instantané de la révélation? Cet infaillible a demandé d'abord plusieurs longues semaines pour réfléchir. Puis il a consulté l'assemblée plénière des évêques de France convoquée par lui à cet effet. Puis il s'est méfié de leur avis et les a tancés de l'avoir donné. Enfin il a passé la plume à son secrétaire espagnol, qui s'est fait souffler par toute une séquelle d'énergumènes ressuscités de l'Inquisition. Et, tandis que le saint homme de Pape allait, de guerre lasse, égréner son chapelet aux pieds de la Vierge, ils ont, à eux tous, élucubré un tel monument d'obscurités et de contradictions, teint, reteint et barbouillé en tant de langues vivantes et mortes que le monde entier ni eux-mêmes n'y comprennent plus goutte à l'heure actuelle et que, le Diable y perdant ses droits, on charge M. Brunetière d'emboucher deux colonnes du *Temps* pour sonner le glas de la déroute!

Républicains de France, croyez-m'en, épargnez vos coups contre un adversaire si précieux. L'honnête Pie X, comme un pauvre aveugle en démence, s'assomme tout seul à tour de bras, de sa propre houlette. Et ainsi cette institution jadis grandiose, même dans ses pires scélératesses, que fut l'Église Romaine, s'en va lentement, comme les très vieilles femmes qui passent tout le jour sur le pas de leur porte à marmotter de leurs lèvres ridées des « paroles

confuses et mobiles » — et que la nuit surprend, les yeux atones, le cerveau éteint... (1).

*L'Indépendance belge*, 25 septembre 1906.

(1) « Le malin Léon XIII avait pomponné la vieille Église à la moderne, et elle put un instant faire illusion. Le sincère Pie X la débarbouilla de ce fard, et elle reparut alors ce qu'elle est en réalité, une très vieille femme qui tombe en enfance ». (*Discours de l'auteur à l'Hôtel des Sociétés Savantes*, le 7 avril 1908).

## LES STATUES DE SEL

### I

Dans le même temps qu'un très grand nombre de républicains, soucieux du devoir vital envers la France, semblent de plus en plus portés à rompre tout pacte, du côté gauche, avec les artistes en anarchie, voici que deux champions de la réaction — on n'ose plus écrire du nationalisme — franchissent la dernière distance fictive qui les séparât des révolutionnaires de droite et viennent occuper ouvertement les postes d'honneur que ces monarchistes de l'action directe leur réservaient. On lit, en effet, que M. Paul Bourget, assisté de M. Jules Lemaître, a présidé la séance de clôture de l'Action Française, encadrés tous deux par le fougueux état-major que composent MM. Léon Daudet, Charles Maurras et Henri Vaugeois. Après que l'auteur d'*Un Divorce* eut, en un discours académique,

décerné des mentions de valeur guerrière aux récents manifestants du quartier latin, vinrent deux orateurs de moindre prestige « qui expliquèrent comment l'*institut* de l'Action Française avait réalisé l'association de la pensée et de l'action, *de l'idée et des coups*. Mais, constate notre confrère *le Temps*, des deux orateurs, M. Didier qui représentait *le poing*, et M. Lasserre qui représentait *l'idée*, ce fut certainement M. Didier qui eut les faveurs de la nombreuse assistance composée de dames, de prêtres, de messieurs âgés et d'adolescents. »

A n'en pas douter, si le Fort Chabrol existait encore, c'est dans ce nid d'aigles — et de corbeaux — que se fût tenue cette réunion du Comité de Chahut Public. Qui sait même si la République ne vient pas de l'échapper belle au dernier Grand Prix et si une meurtrière conspiration n'était pas ourdie contre le chapeau de M. Fallières, sacre suprême que l'actuel président envie à son prédécesseur ?

A la vérité, si MM. Paul Bourget et Jules Lemaître, par un choc en retour des événements, recevaient demain un « coup » de parapluie sur la figure, nous chercherions en quoi ce geste enlèverait à l'estime où tous les lettrés tiennent les *Essais de Psychologie contemporaine* et les *Impressions de Théâtre*, ou même ce qu'il pourrait valoir contre les harangues de leurs auteurs passés tribuns — je me trompe, promus valets de chambre du Roy ? Mais nous sommes de pauvres intellectuels ! Déjà cependant nous avions ouï dire que l'un de ces nouveaux dignitaires avait

porté dans certain banquet la santé de son Maître. Il avait l'excuse de la coupe de champagne, vin si français ! Cette fois, pour tout de bon, l'on croit rêver en lisant dans un grand journal que M. Bourget, qui ne plaisante pas, a salué dans l'ex-ironiste « un fidèle sujet de sa Majesté ».

Insinuerez-vous que c'est un trait achevé de l'ironie subtile de Jules Lemaître, et qu'il s'est moqué de l'Action Française ? Je vous répondrai que, pour se moquer des bateleurs, on ne se juche pas sur leurs tréteaux en s'y affublant de leur défroque. C'est se mêler de trop près à la parade pour que le public vous en distingue. Pour la troisième fois je me frotte les yeux, je relis l'entrefilet du *Temps* : plus de doute possible, MM. Paul Bourget et Jules Lemaître ont contresigné, de leur plus grand sérieux, ce manifeste exhilarant de l'Action Française qui, affiché naguère sur la voie publique, signifiait aux populations la résolution des « nationalistes intégraux » de solutionner la crise sociale du vingtième siècle en faisant rasseoir le Duc Philippe au trône de ses pères ! Tout simplement. Oui, c'est ainsi, résignons-nous, MM. Paul Bourget et Jules Lemaître se sont laissé prendre ingénument à ce manifeste prodigieux qui secoua d'un fou rire les murs de Paris — *risus rerum*. Il ont donné de leurs deux bicornes d'académiciens dans cette galéjade de grands enfants ! Mais, comme il serait irrévérencieux de les qualifier d'enfants eux-mêmes, est-ce donc à dire que leur glorieuse maturité retombe déjà en enfance sénile ? Non, mes amis, ils jouissent

encore de belles facultés : que les lettres françaises se rassurent !

Tout le secret de leur aberration se révèle à nos yeux, et se cache aux leurs, dans un vieux travers de tous les mortels, péril des sots comme des gens d'esprit : l'obstination par amour-propre.

Leur cause politique étant perdue, il restait une bêtise à faire : se perdre eux-mêmes. Bien qu'un instant on pût espérer que Jules Lemaître, par une sage retraite, se fût arrêté au bord du fossé, Jules Lemaître *préfère* la culbute. Puisque, non contente d'avoir triomphé, la République consolide maintenant sa victoire en désavouant, à l'extrême gauche, une solidarité dangereuse pour l'existence même de la patrie — la patrie française de tout le monde — notre Jules Lemaitre enjambe les ruines de la patrie nationaliste, et ne fait qu'un bond jusqu'à l'extrême droite !

Voilà ce que c'est d'avoir, un jour, sans raison précise, parce qu'une brise légère inclinait à droite plutôt qu'à gauche la fumée oisive de sa cigarette, opté pour les partis de réaction. Voilà ce que c'est d'avoir cherché la coquetterie de ses opinions politiques dans le regret stérile des régimes passés, au lieu d'affronter crânement l'avenir, si confus soit-il, si difficile et si menaçant ! En quête d'un modèle de civisme, on recule d'abord jusqu'à Boulanger, puis jusqu'à Louis-Napoléon. Le voici revenu jusqu'à Charles X. Ça peut le mener loin... jusqu'à Hugues Capet.

Tout l'esprit du monde n'y fera plus rien. Il semble, au contraire, que la bêtise humaine s'amuse à se

venger de certains hommes, en un seul jour, de tout l'esprit qu'ils ont prodigué pendant des années ! Car à supposer qu'il leur en reste — et qui en douterait ? — dès qu'ils consentent à se claquemurer dans leur cabinet — celui qu'ils débitent à la parade, ah ! combien dénué de ce paillettement, de cette fine saveur de sel attique dont ils relevaient leurs écrits d'antan pour le régal de tous les gourmets !

C'est à présent sel de cuisine, grêlons épais qu'ils entassent à lourdes boisselées en une masse opaque où ils sculptent leur caricature... Ils ont trop regardé en arrière. Ils se sont mués en statues de sel.

*L'Aurore*, 30 juin 1908.

# LES STATUES DE SEL

## II

Dans un récent et fougueux roman, *Nietzschéenne*, Mme Daniel Lesueur a bravement posé en termes nouveaux le vieux problème de la morale indépendante. Pour elle, la crise latente qui nous travaille ne comporte qu'un remède : la culture de la volonté, — volonté de noblesse et de fierté, discipline de nous-même d'abord, « autarchie » disait Réveillère, volonté enfin dont la victoire chez l'individu profite aussitôt à ses semblables. Sans doute la doctrine de Nietzsche se trouve-t-elle faussée par cette conclusion altruiste? Qu'importe, si la variante est généreuse ! Je sais bien que cette thèse de libre morale ne se soutient pas jusqu'au bout dans le roman de Mme Lesueur, puisque l'héroïne qui s'en fait l'apôtre n'échappe à la faute que par le revolver. Mais, si le

problème n'est pas résolu, ce livre est de ceux qui nous stimulent à le résoudre. Une enquête s'en est suivie dans un grand journal, et M. Paul Bourget, entre autres médecins consultants, y a établi un diagnostic des plus remarquables. « J'estime non seulement, nous dit-il, que nous ne souffrons pas du manque de volonté, mais plutôt de l'abus de cette volonté. La preuve, c'est que, lorsqu'on veut caractériser les tendances de notre société, on dit qu'elle est *arriviste*... Pour moi, la caractéristique de la décadence actuelle, c'est qu'il y a énormément de *personnalisme*, mais qu'il y a fort peu de *personnalités* ; qu'il y a énormément d'*individualisme*, et presque pas d'*individualités*... Quand on regarde l'ancienne France, on est étonné de voir la quantité d'individualités fortes qu'elle produisait ; prenez comme preuve tous les hommes du Premier Empire, par exemple, eh bien ! tous ces hommes avaient été formés en 1789... Ce qui manque à la France, en toutes choses, c'est l'*individu*. Pourquoi ? Précisément parce que la France est individualiste et que la plus sûre manière de tarir l'individu, c'est d'exalter en lui le personnalisme aux dépens des grandes énergies collectives. Toute individualité forte, en d'autres termes, est un résultat... »

Voilà, m'est avis, qui est supérieurement pensé, et après une analyse du mal si sûrement conduite, nous sommes, ce semble, en droit de compter que l'indication du remède ne sera pas moins adéquate. Voyons le remède. « Je ne crois pas que, dans notre

pays, nous puissions nous passer, pour la formation de l'individu, de cette admirable organisation qu'est l'Église catholique. » Est-ce que cela n'est pas pour vous stupéfier ? L'Église catholique maîtresse d'énergie ! Elle qui décharge l'individu, par les mains du prêtre, de toutes les angoisses et de toutes les gloires de la vie morale ! Mais s'il fallait un nouvel exemple de ce que peut l'Église *pour étouffer l'individu* dans sa liberté, en niant l'homme dans sa conscience et dans sa raison, ne viendrait-il pas de s'offrir à nous en la personne même de l'écrivain qui vante l'Église comme éducatrice ? A qui s'en remet-il du salut de la France ? Est-ce à lui-même et aux autres Français conscients ? Non ! à l'Église, à l'Église de Rome, hospice ouvert aux décrépitudes des nations finies, éternel refuge des défaillances individuelles ! Et pour corser ce paradoxe, qui nous cite-t-on comme fils soumis de cette obédience ? Les révoltés de 89 ! Ah ! ça, M. Bourget, est-ce que ces gaillards qu'il vous échappe d'admirer encore se sont, oui ou non, passés de l'Église ? Êtes-vous sans avoir ouï parler d'une constitution civile du clergé français qui fit quelque bruit, même à Rome ? Et la religion vive de cette époque, celle qui déborda toute église et rayonna sur tous les peuples, fut-elle, oui ou non, improvisée par ces croquants en rupture de dogmes ?

Il faudrait tout de même en finir avec ce catholicisme pour gens de lettres fatigués. Si vous avez la foi, Messieurs, montrez-la nous. « Abêtissez-vous », Pascal le veut. Prosternez-vous dans les dévotions

quotidiennes comme cet honnête homme de Pie X. Allez chaque semaine, allez vous frapper la poitrine au confessionnal pour vous mortifier des frivolités vécues et écrites que tout homme de lettres a dans ses cartons. Usez vos genoux devant les autels et abîmez-vous dans l'éblouissement de l'hostie — ce Dieu fait pain ! cet Infini dans le creux de la main ! Et ressortez alors de vos temples en dardant sur nous des yeux d'apôtres ! Vous vous trouverez en face d'une foule qui n'a plus la foi et qui n'en veut plus. Tant mieux pour vous ! Vous prendrez l'erreur corps à corps. Détenteurs de la vérité qui assure le salut universel, vous en ferez l'apologétique sans fausse honte ni escamotage, et vous nous donnerez l'hiver prochain, à la salle de Géographie, une série de sermons sur les miracles, vous, Jules Lemaître, sur la naissance virginale du Christ ; vous, Paul Bourget, sur l'Immaculée Conception. Vous souriez ? — Vous n'êtes pas sincères ! — Vous n'osez même plus la discussion, vous ne jouez même plus les Châteaubriand et les Bonald... Par l'équivoque de votre adhésion, vous faites à l'Église la pire injure et vous contribuez plus que les athées de Sébastien Faure à l'aggravation de la décadence. Croyez, Messieurs, que si ce grand naïf de Pie X lisait l'envers de vos manuscrits, il vous vomirait de sa communion !

La foi catholique que vous nous prônez a toutes les qualités du monde : le réconfort, la tradition, la majesté. Toutes, sauf une seule : la vie ! Elle est morte. Il ne s'agit pas de savoir si l'Église est « une

admirable organisation ». L'Empire Romain en fut une autre ! Il s'agit de savoir si la panacée catholique est administrable au temps présent. Or, l'Église se vante d'ignorer les besoins de ce temps. Sa suprême chance d'accommodement avec la raison, le modernisme, elle vient de la fouler aux pieds. Elle rage comme une vieille impotente réduite à la chambre, et des fenêtres du Vatican, elle regarde la vie qui n'est plus à elle. Pis que cela, elle se retourne obstinément vers le passé et s'assoupissant aux dernières lueurs du moyen âge emprisonnées sous ses cathédrales, elle se pétrifie en statue de sel comme la femme de Loth (lisez la Bible !), et comme elle aussi ceux qui se règlent sur son attitude, un Jules Lemaître pétrifié en sel de malice, un Paul Bourget pétrifié en sel d'amertume...

Et c'est ainsi qu'ayant abdiqué devant l'effort *individuel* de refaire à son siècle une âme *commune*, on s'en va se mêler aux belles compagnies de mondanité où l'on se donne tous ensemble un air de croire, sans oser à deux se regarder en face... Et quand le cri du péril social vous y harcèle parmi le froufrou des élégances, on se dérange nonchalamment pour venir répondre du bout de ses lèvres dégoûtées et d'un œil morne : « Catholicon !... Catholicon !... »

Nous, Messieurs, nous sommes de ceux qui tentons l'effort parce qu'il nous tente. Nous reconstruisons sur vos propres ruines. Nous constatons que la morale chrétienne a perdu sa prise sur les cons-

ciences parce que le dogme a perdu la sienne sur les esprits. Nous voyons que les appétits de jouissance, prétextant cette libération, se sont rués à l'envi sur toutes les proies. La libre pensée a ses cyniques comme l'Église a ses hypocrites. Mais sans discuter si la morale peut se passer de prémisses métaphysiques, nous savons qu'un peuple ne se passe pas de morale sous peine de périr dans l'anarchie des égoïsmes. Et les lâches seuls acceptent la mort.

Nous voulons vivre. Alors, humblement, humainement, nous rassemblons dans le crépuscule de cet interrègne les éléments de la *religion* nouvelle, c'est-à-dire de l'âme collective, dont les décrets se feront obéir par les consciences individuelles. Nous ne renions point les sublimités du Christianisme, nous les rectifions ; nous venons en aide à la charité par la justice. Nous gardons du Christ la règle d'or — l'amour d'autrui. Mais nous y adjoignons la loi d'airain, forgée par Nietzsche — l'orgueil de soi. Nous sommes des croyants en quête d'un culte. Nous le cherchons partout et surtout en nous, là où survivent aux dogmes brisés « ces lois non écrites » dont parle Antigone. Nous ne nous cachons point ce qu'une pareille tâche a d'inédit et de téméraire. Jamais encore l'histoire n'a vu la libre morale des philosophes se propager efficacement dans la masse d'un peuple. Nous n'avons pas le choix des circonstances. Nous tenons la gageure pour l'honneur humain. Si toutes les beautés de notre éclectisme sont lettres mortes sans la contagion d'une foi vivante

qui s'empare des hommes, eh bien! nous attendrons les événements qui feront ce miracle nécessaire! Et ne fût-elle en somme qu'une illusion, accordez-nous que cette espérance vaut bien la messe des incrédules.

*P. S.* — J'ai parlé plus haut de la *règle d'or*. Je fais mes excuses aux écrivains que j'ai mis en cause des impertinences que contient cet article. Je n'ai pas écrit pour offenser, mais pour *servir*.

*L'Aurore*, 13 juillet 1908.

## LETTRE D'ÉMILE AUGIER AU COMTE DE MUN

Villa Paradis, le 6 octobre 1908.

Mon cher Collègue,

Je ne me mêle plus guère des affaires de ce monde, mais je lis les journaux de Paris, qui m'arrivent ici avec quelques jours de retard ; et les moindres publications de mes confrères de l'Académie me trouvent attentif et passionné. Ainsi votre dernier article, dans une feuille de la place de l'Opéra (1) m'a échappé moins que tout autre : « On avait Dieu ! »

C'est mon vieux d'Auberive qui vous en a fourni le titre, et cela ne laisse pas que de faire plaisir à un auteur, même en sa villa Paradis... En ce qui me concerne, j'ai toujours *eu Dieu*, comme mon bon voisin Dumas fils. Je dirai même que, depuis notre déménagement ici, cette possession est entrée dans sa

(1) *L'Écho de Paris.*

plénitude. Nous sommes venus voir le fond des choses.

Si Dieu est un être, une idée ou un sentiment, c'est ce que je ne vous dirai pas ; l'essentiel, c'est qu'il soit actif. Nous déplorons que la démocratie soit partie en guerre contre un vocable qui, par sa noblesse et sa brièveté, concentrait si bien tout idéal. Un homme n'est pas déshonoré pour croire en Dieu. Et le contraire non plus ne le déshonore pas. Tout homme a son Dieu. Le tout est de savoir lequel il choisit et comment il vit sa croyance.

Vous ne vous parez là que d'un mot superbe qu'on a eu le tort de vous abandonner. Et comme vous l'avez galvaudé ! C'est dans une burette de sacristie que vous enfermez l'essence divine. Vous écrivez : « On avait Dieu ! » Mais vous pensez : « On avait le Pape ! » Ce sont les croyants qui ont tué leur Dieu, et c'est Pie X qui le porte en terre. « Rien, dites-vous, ne saurait être plus douloureux à votre cœur que l'histoire de ce quart de siècle où vous avez assisté à la ruine de toutes les institutions religieuses de la France, voulue, préparée, consommée par ceux qui l'ont gouvernée. » Quelle méprise encore, mon cher ami ! L'Église catholique s'est suicidée. Depuis plus de cent ans, elle s'est ruée éperdument dans toutes les fautes, dans toutes les sottises, dans tous les crimes — contre la France. Je vous dis qu'elle n'en manque pas une. Elle a réussi ce tour de force de remettre en vigueur l'Inquisition et la torture contre Dreyfus. Elle couvre aujourd'hui son assas-

sin (1). C'est par des auditoires *de prêtres*, nous apprend le *Temps*, que Grégori vient de faire acclamer l'empereur. (De qui s'agit-il ?... Je ne suis plus très bien au courant.) Et vous vous étonnez encore que les républicains aient fait mauvaise mine aux *ralliés*.

« Pourquoi, demandez-vous, ces dédains dont l'histoire d'aucun autre régime n'offrit l'exemple? » On ne sait donc plus rire à Paris ? Regardez-vous, je vous prie, dans votre glace. Souvenez-vous un peu du boulangisme et de l'invite captieuse de Léon XIII qui offrait l'embrassement à la République pour l'étouffer, plus nerveux lutteur que le lourd Pie X... Mais, Dieu ! que tout cela est déjà loin ! Vous n'en ferez donc jamais votre deuil ? Voyons votre programme nouveau.

« Les lois scolaires, le divorce, les décrets contre les congrégations, leur proscription, la destruction progressive du budget des cultes, sa suppression. » A la bonne heure! Si vous saviez comme on adore Dieu à bon marché dans ma petite villa Paradis ! Mais je m'aperçois que tous ces articles, c'est le programme dont vous ne voulez pas... Et vous annoncez « sombre et menaçante », la Révolution ! Croyez-vous donc que c'est travailler à la conjurer, que d'en prendre en toute chose le contre-pied ? Les grands cours d'eau sont toujours féconds. Mais les barrages les précipitent. Adoptez le système des écluses qui en réserve la force et en filtre la nappe. Faites de la ca-

(1) Attentat du Panthéon, 4 juin 1908.

nalisation. C'est la méthode de l'aristocratie anglaise. Est-ce qu'elle s'en porte aussi mal que vous? Oui, oui, je sais, je vous débite là les fades conseils d'une sagesse médiocre, tels que si longtemps en a produit mon cerveau moyen de bourgeois de Paris...

Je vous en souhaite autant, mon cher confrère. Et tenez, entre nous, une confidence : je me suis remis à faire du théâtre. Ça me démangeait. Je me pique même, cette fois, de nouveau style. Diable m'emporte, il y a du Hauptmann dans mon affaire ! Cela s'intitulera : *Les Cordiers*, vous savez, ces gens qui fabriquent la corde à la bonne vieille mode, en se l'enroulant autour du ventre et en marchant à reculons — la corde dont ils ligoteront tout le monde... Suis-je pas en plein dans le symbolisme? Ça va me rendre un peu d'actualité. On ne me joue plus assez souvent. On devrait reprendre mon *Giboyer*. Allez voir Claretie qui consent toujours. Je vous ferai avoir la loge d'honneur le soir de la reprise. Mais à propos... *On avait Dieu?... le marquis d'Auberive*? Hé! oui, parbleu, c'est mon *Giboyer* que vous citez là ! Et comme ça se trouve! Tout ce que je vous ressasse à bâtons rompus depuis une demi-heure, c'est précisément le sujet de la pièce. Elle devait s'appeler *les Cléricaux* ! Je l'ai pourtant bien dit dans la préface. Relisez-moi tout ça, vous y aurez profit, et vos citations seront plus prudentes. J'ai horreur, voyez-vous, de cette clique de ganaches. C'est elle, aussi, qui vous a fourrés dans le pétrin, vous catholiques, les

quelques sincères, qui en resterez toujours enfarinés !... Et puis, passe encore pour citer mes œuvres, ça me fait plaisir, je vous le répète, mais, pour Dieu ! M. le comte, n'infligez plus à mon nom, comme vous l'avez fait dans ce méchant article, le voisinage de celui de Veuillot ! C'est un gaillard « qui vous larderait d'épigrammes son propre père pour quelques sous, et qui vous le mangerait à la croque-au-sel pour quelques sous de plus (1) ». Hé ! saprelotte, c'est contre lui que j'ai composé toute la pièce ! Ne faites plus danser ce bateleur devant l'arche. Et relisez donc mon *Giboyer*.

Émile Augier.

*P. C. C.* — Paul Hyacinthe Loyson.

*L'Aurore*, 13 octobre 1908.

(1) Émile Augier, *le Fils de Giboyer*, Acte I, Scène II, et Préface.

## LE BON PAPE

« Le Saint-Père vient d'interdire aux ecclésiastiques français de fréquenter les cours des Facultés de l'État. »

Les journaux, octobre 1908.

« Le Saint-Père vient d'interdire aux ecclésiastiques français d'emprunter le parcours des chemins de fer de l'Etat. Des fonds seront prélevés sur la caisse des paroisses, dans les régions qu'affecte cet interdit, en vue de provoquer la réorganisation du service des vieilles diligences. »

Les journaux, novembre 1908.

« Le Saint-Père vient d'interdire aux ecclésiastiques français de faire usage pour leurs correspondances des postes, télégraphes et téléphones de l'Etat. La ligue des Dames patriotes est chargée de

la réorganisation du service des porteurs de missives. »

Les journaux, décembre 1908.

« Le Saint-Père vient d'interdire aux ecclésiastiques français de faire usage, dans leurs transactions, du numéraire et des billets de banque de l'État. Ils auront recours, pour les besoins de leur subsistance, à des échanges en nature avec l'habitant, ainsi que cela se pratique encore dans toutes les peuplades africaines. »

Les journaux, janvier 1909.

« Le Saint-Père vient d'interdire aux ecclésiastiques français de fumer le tabac de la Régie. »

Les journaux, février 1909.

« Le Saint-Père vient d'interdire aux ecclésiastiques français de faire appel, sous aucun prétexte, à la protection des sergents de ville ou au sauvetage des pompiers. »

Les journaux, mars 1909.

« Le Saint-Père vient d'interdire aux ecclésiastiques français d'user pour leurs besoins domestiques des installations d'eau, gaz et vidanges placées sous le contrôle de l'État. Ils puiseront l'eau à la rivière et s'éclaireront à la chandelle. Pour le reste, ils aviseront. »

Les journaux, avril 1909.

« Le Saint-Père rappelle aux ecclésiastiques français le salutaire exemple des premiers chrétiens qui sanctifièrent les catacombes. Les ecclésiastiques français donneraient la parfaite mesure de leur soumission au Sacré Pontife si, rompant définitivement avec un État corrompu, ils s'enfermaient tous dans leurs caves. »

Les journaux, mai 1909.

« Le congrès général du clergé français vient de se réunir à Rome. Tous les membres, sans exception, en étaient aveugles, sourds et muets. Le Saint-Père a salué en eux des martyrs victimes de l'État. Et avec des larmes dans la voix, il a protesté une fois encore de sa paternelle prédilection à l'égard de ses chers fils de France. »

(*On peut continuer jusqu'à complète extermination*).

Pour copie conforme.

PAUL HYACINTHE LOYSON.

*L'Aurore*, 19 octobre 1909.

## VICTORIEN SARDOU ET L'ÉGLISE

C'était pendant la guerre du Transvaal. Au nom d'un comité international, je quêtais des secours — ou des concours — pour les Boërs.

De Sully Prudhomme, j'avais obtenu un sonnet, et de Mounet-Sully, qu'il le clamât dans une matinée. J'allai voir Sardou pour les besoins de la cause, et si un projet que nous agitâmes n'aboutit pas, du moins j'obtins de cet esprit toujours vibrant aux moindres souffles de l'actualité, clavier sonore, lui aussi, où tous les événements de son temps égrénèrent leurs arpèges sans appuyer, deux satisfactions personnelles qui me dédommagèrent de ma démarche.

D'abord, je ne fus pas peu surpris, moi, néophyte, qui sautais à peine sur le chariot de Thespis, de constater que son illustre automédon possédait à fond mon acte de début, *l'Évangile du Sang*, que j'avais consacré à la gloire des Boërs. Sardou qui

avait annoté la brochure, me proposa de récrire la pièce sous sa férule. On voit que, jusqu'à la fin de sa vie, fidèle à son exercice d'écolier du temps qu'il juchait place de la Bourse, il continuait non seulement à faire des pièces et combien, mais à refaire encore celles des confrères, même les plus jeunes. Pour flatteuse, certes, que me parût l'offre, je ne l'en déclinai pas moins. Le diable me la ferait, lui répondis-je — et je considérais ses yeux inquiétants, son visage plissé d'infernale malice et le petit bonnet méphistophélique qui cachait peut-être le signe distinctif du malin — le diable me la ferait, que je m'excuserais : en matière de composition, il me plaît de rester Petit-Jean et de n'accepter l'aide que du bon Dieu.

Il était écrit néanmoins, que nous devions collaborer. La chose arriva à l'occasion de *la Sorcière*, qu'il donnait chez Sarah-Bernhardt, et cette fois, ce fut le vétéran constellé de toutes les médailles qui fit à la recrue, à la tunique vierge, le grand honneur de lui demander service. Les représentations allaient leur train place du Châtelet, mais la centième n'était pas encore assurée, lorsque certains prêtres de Paris s'avisèrent, au prône, de lancer leurs foudres sur la pièce, comme attentatoire à la religion, parce que de Max, sous le manteau sanglant d'un cardinal, n'y avait pas précisément le rôle sympathique. Sardou se sentit menacé dans ses droits d'auteur, sans compter que le bûcher de *la Sorcière* était, si j'ose dire, la planche de salut de Sarah-Bernhardt. Je le trou-

vai, surtout, blessé dans sa dignité d'historien ; du cœur au cerveau, dans une poussée d'indignation, son sang libéral n'avait fait qu'un tour ; et ce jour-là ce fut bien Voltaire que j'aperçus en entrant chez lui.

Il m'accueillit en brandissant un plaquette jaunie par les ans, aux pages fiévreusement froissées, hachées elles aussi de coups de crayons, et j'eus la joie de la reconnaître : *Une apologie de l'Inquisition, réfutation du Père Monsabré*, par *Hyacinthe Loyson.*

— Votre père, me dit-il, a fait le discours, c'est son fils qui me fera l'article !

Le petit béret de velours noir ne tenait plus en place sur le chef irrité de Sardou, tant le cerveau lui démangeait d'impatience...

— En voilà trop ! poursuivit-il. Dèjà une fois, dans mon *Dante*, j'ai dû, sur des observations pressantes, renoncer à mettre un pape en scène... L'autre pourtant, ne se gênait pas !... Et cela se passait dans la protestante Angleterre ! Il fallut *truquer*, substituer au pontife un cardinal !... Cette fois on veut me me *couper* mon cardinal ! Qu'est-ce qu'ils me laisseront, un sous-diacre ? J'en ai assez. Nous les tenons, cette fois, en flagrant délit d'hypocrisie...

Et de l'autre main, il me tendit des notes toutes chaudes de colère, comme s'il me munissait d'un fouet dont à l'instant il eût noué la mèche.

— Voilà l'article, retapez-moi ça et signez-le !...

— C'est un plaisir, lui répondis-je, dont j'aurai bien garde de me priver. Mais quel journal voudra nous fournir le pilori ?

— Voilà le chiendent ! *Le Figaro* ne marchera pas ! Il n'y a pas à dire, il ne marchera pas ! Alors, voyons, un grand organe européen ?… — Je lui offris *l'Indépendance Belge*, où j'écrivais.

— Parfait, dit-il, c'est un bon journal voltairien. Bruxelles n'est pas trop loin de Paris… Et puis, tant pis ! il faut que, n'importe où, je me dégonfle le cœur de la bile qu'ils me font !

Je l'engageai en vain à signer lui-même.

— Non, conclut-il, j'aurai plus de plaisir à suivre le jeu de scène… de la coulisse !

L'article parut dans *l'Indépendance* (1) sous ma signature, mais je déplorai que ce diable d'homme, au talent déjà si multiforme, eût manqué l'une de ses plus belles carrières. Quel journaliste et quel polémiste Brieux ne pourra pas célébrer en s'asseyant dans son fauteuil ! Jugez plutôt.

J'ai conservé ses notes manuscrites pour notre article sans les avoir toutes utilisées, et dans le moment où l'orgue sacré gronde avec majesté sur son cercueil, je me penche sur ces pattes de mouches, vives et acérées comme des dards de guêpes. Je copie :

« Quelques bons catholiques m'ont dit doucereusement : à quoi bon rappeler les choses du passé ? Cela ne peut que faire tort à la religion… — Dites donc cela à Sa Sainteté le pape ! C'est le Saint-Père qui, en glorifiant Jeanne d'Arc, voue à l'exécration la mémoire des inquisiteurs : soixante et onze prêtres,

(1) Le 18 mars 1904.

moines, abbés, chanoines, docteurs en théologie, présidés par l'évêque de Beauvais, assisté de l'évêque de Noyon, de l'évêque de Boulogne, avec approbation des évêques de Lisieux, d'Avranches et de Coutances! Pour un beau scandale en voilà un!... Le pape désavouer le crime commis jadis au nom de l'Église! Faire faire publiquement pénitence de la faute!... Par un sophisme ingénieux que leur a soufflé Joseph de Maistre, ce parfait disciple d'Escobar, ils ont eu l'aplomb d'écrire et d'enseigner que l'Inquisition était « une institution toute *charitable*, toute *maternelle*, qui n'a jamais brûlé personne, au contraire », ce sont les expressions mêmes d'un vicaire de Neuilly! Et, en effet, l'Église qui ne doit pas verser le sang, a tourné la difficulté, à l'exemple de ce prélat qui, à la croisade, assommait les infidèles avec une masse d'airain pour se dérober à la menace du Christ : qui frappe par l'épée périra par l'épée... Ainsi le Saint-Office condamnait l'accusé au bûcher, puis le livrait au pouvoir séculier avec ordre d'appliquer la sentence! On ne peut pas dire que c'est moi qui le brûle. Je m'en lave les mains. C'est l'hypocrisie dans l'assassinat! »

Telles sont quelques-unes des notes écrites de la main de Victorien Sardou en marge du dernier de ses drames. Je tiens le manuscrit original à la disposition des sceptiques.

*Gil Blas*, 15 novembre 1905.

## LA RELIGION DE SARDOU

Au moment où le cortège funèbre de Victorien Sardou entrait dans l'église Saint-François de Salles, accueilli comme un hôte de marque dans tout l'apparat des rites sacrés, je me suis demandé si ce n'était pas là un dernier « effet », voulu par la malice du dramaturge.

Lors des représentations de *la Sorcière*, qui lui attirèrent du haut de certaines chaires parisiennes de fulgurants anathèmes, parce que son drame ne flattait guère l'Inquisition, il me fit l'honneur de m'emprunter ma plume pour appliquer quelques pointes de feu aux apologistes de Torquemada, « qui n'a jamais fait brûler personne. » C'est ce que j'ai raconté ailleurs. Mais si j'ai conservé les notes manuscrites de la main de Sardou, faisant foi que l'article que je publiai à cette époque était aux trois quarts rédigé par lui, je garde aussi le souvenir de conversations

qui achèvent de peindre l'attitude de l'auteur de *Daniel Rochat* à l'égard de la question religieuse.

Certes, il fut anticlérical ; son facies qu'il tenait de Voltaire, le lui commandait, et son « bagout » de libre gavroche l'y incitait même à l'occasion, comme je l'ai prouvé. Mais qu'il fût, par suite, anticatholique, c'est une prétention qui serait inexacte. Il n'eut pas de pensée aussi foncière en quoi que ce soit. Sa malice seule était radicale — et son bon cœur. Pour tout le reste, ce fut un miroir superficiel des idées de son temps, ces nuages qui passent à hauteur moyenne dans les esprits sous le vent constant et modéré que souffle le progrès. « La religion, m'écrivait-il, n'a pas de pire adversaire que le forcené qui veut associer à son culte celui de l'Inquisition, ni la République d'ami plus maladroit que l'exalté qui la veut inséparable de la Terreur. Les deux blocs se valent. C'est le même fanatisme qui croit sauver l'Église par le bûcher et la Patrie par l'échafaud. Il déshonore et fait exécrer la cause qu'il prétend servir. »

Cette pondération du bon sens qui équilibrait ses idées sociales, l'apparente un peu à Émile Augier qui avait, tout de même, le verbe plus mâle et demeure le type de cette mentalité. Génération d'écrivains « honnêtes », dont le dernier en gloire vient de disparaître, ils pensaient clairement et librement, sans aucun excès d'élévation ni de profondeur. Le tourment de penser ne les étreignit point, et la logique révolutionnaire — ou réactionnaire — de certains principes ne

les égara point dans la solitude parfois rocailleuse du génie. Seul, Dumas fils a été le « prophète » de cette époque, si on lui tient compte de ses préfaces, d'une valeur d'idées très supérieure à celle de ses pièces. Quiconque aujourd'hui voudra les relire constatera combien la déchéance de la morale privée, source exclusive de la puissance publique, a réalisé ses prédictions. Mais on ne conçoit pas que cet accusateur de son peuple, qui, dans le silence de son cabinet, brouillonnait de tels réquisitoires, ait perdu la voix au tribunal, j'entends au théâtre, et n'ait produit que la *Femme de Claude* au lieu d'écrire la *Grande Culbute*.

Or, entre le libertaire que fut Ibsen et le conservateur que fut Dumas, tous deux visages apocalyptiques enflammés du sang des cœurs violents, le pâle Augier n'a qu'un escabeau, et le bon Sardou s'efface encore derrière l'escabeau d'Augier. Du moins, à défaut d'outrances géniales, son esprit s'est plu à ces nuances de bon goût dans les opinions, que la philosophie des gens du monde respectait encore il y a quarante ans, et que les passions, déchaînées depuis, ont confondues assez grossièrement.

Tiède à l'égard du catholicisme, Sardou fut religieux avec ardeur. Les indiscrets l'ont même fait spirite... Pour moi, je l'ai vu s'échauffer tout seul, jusqu'à proférer des apostrophes, au simple exposé de ses raisons de croire que Dieu existait et que l'âme de Sardou était immortelle ! Ainsi Hugo, à la fin de sa vie, avait, dit-on, des larmes aux yeux quand il dis-

cutait avec des athées. Mais ces convictions très générales demeuraient chez Sardou à l'état passif. Il n'admettait pas qu'elles s'enhardissent à faire des conquêtes sur la foi contraire. C'était une affaire de garde-robe. Par là encore il était bien de la génération d'avant-hier, celle d'hier n'ayant plus de convictions du tout, et celle d'aujourd'hui en ayant de brutales.

Je n'oublierai jamais dans quel emportement de rage le jeta la lecture des *Âmes ennemies*, que sa sollicitude à mon endroit et l'aménité de nos relations m'avaient engagé à lui soumettre, sitôt que j'eus achevé d'écrire la pièce. Quelques jours après ce dépôt, comme je retournais consulter l'augure, il m'accueillit dès la porte par une bordée d'invectives : j'étais un « fou » et mon héros une « savate ». Si jamais on jouait cette « insanité », le public « me casserait les banquettes sur la tête... » D'ailleurs jamais — je pouvais en croire sa vieille expérience et le flair qu'il passait pour posséder — au grand jamais je ne trouverais directeur pour monter la pièce. (A toi, Gémier !). Et une heure durant, il ne décoléra pas. Ses mains vengeresses s'abattaient sur mon manuscrit, comme si elles avaient tenu un coupable ; elles s'élançaient d'un endroit à l'autre sur l'indication d'innombrables signets de carton, dont chacun, détail bizarre, était de couleur différente, comme pour exprimer dans l'ensemble toute la gamme de l'indignation. Et cependant qu'il tournait les pages par saccades bourrues, croyant sans doute tirer les oreilles à mon héros, je

considérais le petit foulard blanc dont les ailes s'envolaient dans un vent de tempête, et je considérais le petit béret noir qui, de plus en plus, coiffait son maître fort de travers, et je m'encourageais tout bas de cette hostilité frénétique, je trouvais chacun de ses coups de boutoir plus réconfortant que l'éloge absent : bon ça, bon ça, la pièce ne le laisse pas indifférent, voilà qui me présage une belle bataille, j'aurai contre moi le passé.

— « Voyons, fit Sardou, lorsqu'il m'eut bien voué à tous les diables et que sa fureur enfin apaisée laissa reparaître sa jolie malice, voyons, mon garçon, nous ne sommes pas très loin de nous entendre, je suis résolument spiritualiste et pas plus catholique que vous, mais, avec ça, est-ce que je ne suis pas enchanté que Mme Sardou aille à la messe !... »

*L'Aurore,* 16 novembre 1908.

## L'INSULTEUR DE JEANNE D'ARC

Solennellement, avec toutes les pompes vaticanes, le pape vient d'agréer les titres de la béatification de Jeanne d'Arc. La pauvre fille !... elle a fait partie d'une fournée : trente-six candidats ont été admis à l'oral par la congrégation des Rites, et, sur ce nombre, trente-cinq Français ; on ne l'a pas jugée assez glorieuse pour représenter à elle seule la France. L'Église fit mieux les choses pour la brûler : soixante et onze prêtres, abbés, chanoines et cinq évêques, toute la cérémonie en son honneur !

Au moins la petite martyre de Rouen, dont le resplendissement du haut de son bûcher a éclipsé dans la nuit des siècles les plus beaux héros de l'antiquité, reçut-elle enfin l'amende honorable des héritiers de ses bourreaux mitrés ? Oh ! que non pas ! Bon ça pour de vulgaires protestants de s'avouer coupables en toute loyauté et de dresser à Michel Servet un

monument expiatoire... Le procès de la Pucelle a été passé sous silence. Qui sait même si son supplice n'est pas un mythe? Nos catholiques devraient bénir M. Thalamas et l'encourager à tout démolir, le bûcher surtout.

Mais, en revanche, on a découvert des miracles à la « relapse ». De son vivant, et sans parler de son prestige étrange sur les combattants, dont elle exaltait les victoires, si elle ne les organisait pas, je lui reconnais un premier miracle qui est consigné au procès-verbal de son jugement. Ses réponses si candidement sublimes aux questions de ses inquisiteurs qui s'ingéniaient à lui violer l'âme, démontrent chez la pastourelle illettrée une profondeur d'intuition religieuse qui, non seulement la place infiniment au-dessus de ces docteurs sacrés, mais l'apparente à François d'Assise et à Jésus-Christ. De cela, et pour cause, Pie X ne lui a pas tenu compte.

Non, c'est dans sa carrière posthume qu'on lui a cherché des actions d'éclat. Hé bien! j'en tombe d'accord avec la congrégation des Rites : son plus grand miracle a suivi sa mort. Et c'est sa légende que je veux dire, légende où la France s'est réalisée, création commune de tout un peuple, seul mysticisme dont il soit capable, incarnation et symbole sans tache du patriotisme qui, dès sa naissance, prophétisait sa formule à venir: l'indépendance, non la conquête! Que nous importe que la figure actuelle de la vierge-archange soit infidèle à l'original? Pour nous seuls, Jeanne d'Arc est intangible, puisque

Jeanne d'Arc c'est une Idée. Mais nos « patriotes », comme nos croyants, sont matérialistes ; ils ne renouvellent pas et ils n'augmentent pas l'âme des héros; ils se prosternent devant leurs ossements, ils donnent de la gueule devant leurs statues; ils ont tout à craindre de la critique d'Anatole France, car il n'est qu'un recours contre l'histoire, c'est la poésie; on ne mine pas les faits, on les domine. Et ils tuent leur dieu par le fétiche.

Donc, savez-vous ce qu'a inventé le pape pour faire grâce à Jeanne aux yeux de l'Eglise dont elle eut le tort d'être victime? Plus de quatre cents ans après sa mort, elle s'est à nouveau manifestée sur notre planète. Oh! ce ne fut plus pour sauver la France, pas même pour empêcher les inventaires (1), ce qui aurait dû être son premier devoir. Non, simplement, elle a guéri en 1891 la sœur Sagnier d'une ostéopériostite (*sic*), puis, en 1893, la sœur Authier, d'un ulcère au sein, et enfin, en 1900, la sœur Thérèse, *item* d'un ulcère à l'estomac!!! Et vous prétendez que c'est Thalamas qui est l'insulteur de Jeanne d'Arc! M'est avis à moi que c'est le pape qui outrage la conscience française en lui *bêtifiant* son héroïne, et l'intelligence française aussi, qu'il croit à la mesure des cerveaux canaques. Voilà ce qu'il en coûte de truquer l'histoire quand elle vous gêne, voilà le châtiment de l'hypocrisie par le crétinisme et l'abjection.

Allons, Saint-Père, dans quelques années vous

(1) Sous le ministère Clémenceau.

canoniserez la sorcière relapse : ce n'est plus l'affaire que d'un peu de pus ou de quelque gangrène complaisante. Mais n'espérez point, pour suprême souillure, lui passer au front l'auréole en toc : elle en porte une qui est en vraie flamme ; c'est l'évêque Cauchon qui l'a allumée et votre eau bénite ne l'éteindra pas !

*L'Aurore*, 17 décembre 1908.

## LE RECOURS AU SYMBOLE

Voici que « Jehanne la bonne Lorraine », de sa niche gothique où le premier la dressa Villon parmi les *dames du temps jadis*, saute tout à coup dans la plus furieuse actualité. De la cour de la Sorbonne aux voûtes vaticanes, son nom fait dans l'air un grand vacarme, bercé là-bas sur l'aile majestueuse du plain-chant, hurlé ici en des cris canailles à la Cambronne... Et j'aime mieux le soupir de François Villon où s'exhalait, pour la « bonne Lorraine », la tendresse naïve du pauvre peuple ! Étrange façon qu'ont nos modernes de la béatifier. Dans le pieux dessein de lui faire pardonner par l'Eglise la faute qu'elle commit de se laisser brûler par les prêtres, Pie X vient de la déshonorer en la gratifiant de quelques miracles si répugnants qu'elle a hésité près de cinq cents ans à les accomplir. Et, d'autre part, pour faire oublier que c'est un roi de France qui

l'abandonna à son destin, nos jeunes royalistes qui, depuis des mois, remplissent de ses louanges des gazettes spéciales, n'ont trouvé encore, pour servir sa gloire, que des coups de poing, et pas une idée, pas une intuition !

Venons donc au secours de telle indigence en posant ici la seule question de quelque intérêt que suggèrent ces disputes d'énergumènes. En présence des progrès impitoyables de la critique, l'orthodoxie patriotique se voit aujourd'hui, à l'égard de Jeanne d'Arc, dans une situation très analogue à celle de l'Église à l'égard du Christ. Les modernistes ont offert au pape une chance de sauver la tradition en n'attribuant plus à la légende du Nazaréen qu'une valeur morale de symbole, invention sublime de l'humanité en quête d'idéal. Mais Pie X, tenant bon pour le fétichisme de l'Homme-Dieu, détourne ainsi les générations contemporaines de perpétuer le chef-d'œuvre d'un christianisme spirituel.

Nos patriotes vont-ils, à leur tour, immoler Jeanne d'Arc à l'obstination d'une orthodoxie insoutenable ? Certes, sa figure est moins menacée que celle du Christ. Nous savons sur elle, de science certaine, infiniment plus de choses que sur Jésus, et le dogme de Jeanne importe bien moins à l'avenir de la France que le dogme de Jésus au sort de l'Église. Mais nul n'empêchera la critique aiguë et adamantine d'Anatole France, pour ne pas citer M. Thalamas, de restituer la vie de la Sainte nationale sous un jour plus vrai d'humanité. Au lieu de crier à un

sacrilège imaginaire, les patriotes devraient, eux aussi, recourir au salut de la tradition par le modernisme, en adoptant le mythe volontairement et consciemment comme un symbole. Qu'importe que le cœur de la France ait créé la légende de Jeanne, si la légende servit elle-même à créer la France! Voilà le miracle dont ne s'est pas avisé Pie X. Et libre à nous de revivifier et de réaliser la légende...

Mais nos patriotes, comme nos catholiques, ont la dévotion si matérialiste !

*Le Siècle*, 13 février 1909.

## LE BAISER D'ADIEU

Pour peu que je fusse un journaliste conscient des devoirs que lui impose la conception la plus récente de sa profession, je vous dirais, sans avoir quitté mes pantoufles, que j'arrive de Rome où j'ai assisté à la béatification de Jeanne d'Arc, et même interviewé le Saint-Père, qui m'a pris pour un enfant de chœur... Il n'en est rien, et j'ai vu néanmoins, d'un regard véridique, la cérémonie de Saint-Pierre de Rome. Car il m'a suffi, pour l'évoquer, de me reporter à mes souvenirs d'il y a cinq ans, alors qu'en effet, je fus témoin, après l'élection du pape Sarto, de sa première entrée dans la basilique. Tel les télégrammes nous l'ont représenté l'autre jour, tel il m'apparut en cette circonstance solennelle : les paupières baissées dans une attitude de douloureuse humilité, presque de contrition accablée sous le poids d'un honneur dont il se sentait vraiment indigne ; honteux et in-

quiet de se voir juché sur la *sedia gestatoria* au-dessus des myriades de têtes, comme une bonne grand' mère qu'on aurait contrainte à tenir le rôle de Sardanapale dans un opéra de Monte-Carlo : à telle enseigne qu'une femme du peuple à mes côtés ne put réfréner cette exclamation, les larmes aux yeux d'attendrissement : *povera vecchietta*, la pauvre bonne femme !

Aussi, l'autre jour, lorsqu'au sortir de la cérémonie, passant à portée d'un drapeau français qui pendait de la voûte, Pie X s'en saisit spontanément et le porta à ses lèvres avec passion, conçois-je l'émotion poignante de la foule, bientôt suivie d'une exultation délirante : car le premier de ces deux mouvements je l'ai partagé au simple récit de l'incident. La beauté du geste instinctif du pape est dans le désespoir qui l'a dicté. Gage prophétique d'une nouvelle alliance du trône vermoulu et de l'autel en ruine ! se sont écriés nos braves royalistes, sans réfléchir que le drapeau ainsi embrassé n'était pas le blanc à fleur de lys, mais le tricolore de la Révolution, qui recevait l'hommage du vaincu, le baiser d'adieu de la papauté à la France !

Peut-être même s'y mêlait-il l'effusion d'un soudain repentir vaguement ressenti et ingénument exprimé, comme après avoir outragé une femme on se jette à ses pieds pour lui baiser le pan de sa robe… Car elle a été vraiment complète la cérémonie du grand outrage : il ne se pouvait point de pire affront à la conscience du peuple français. De la libératrice

du territoire, de la vierge mère de la patrie, pas un mot ! De ce miracle d'âme, le plus beau de l'histoire, de cette intuition d'un génie candide qui devançait les temps de plus de quatre siècles, pas un mot ! Insulteur de Jeanne comme jamais Thalamas ne l'a été, le pape n'a trouvé à célébrer en la Sainte de France qu'une vertu paresseuse de rebouteuse qui ne s'exerça qu'au bout de cinq cents ans au profit d'une « périostite » : heureux encore qu'on n'en ait pas fait l'application à quelque maladie infâme.

Si Rome avait eu la noble franchise de Genève qui a fait amende du crime de Calvin envers Servet par un monument expiatoire, elle pouvait allumer magnifiquement le flambeau de la glorification aux tisons du bûcher, qui brûle toujours ; elle a préféré multiplier les hypocrites cierges d'une triste *bêtification* pour tenter de couvrir sous leurs clignotements le flamboiement du bûcher des prêtres ; et sur tous ces cinquante mille fronts des pèlerins français, accourus là-bas pour l'escamotage, plus haut que le baldaquin de bronze, dans toute l'ampleur du dôme de Michel-Ange, le bûcher de Rouen a rayonné d'une splendeur vengeresse dans Saint-Pierre de Rome, comme les libres penseurs romains sont venus le clamer sur le parvis ! Suprême vilenie qui lève le cœur et confond l'esprit : pour plaider la cause de Jeanne d'Arc, les prélats de son propre pays de France, depuis des années, ont versé à Rome des millions, de sorte que, littéralement, c'est la victime

qui a payé les frais du *Te Deum* : Rome a détroussé la martyre !

Et c'est en ce moment que des républicains déclarent qu'ils ne veulent plus de Jeanne pour notre héroïne nationale, parce que les curés la leur ont gâtée ? Plus que jamais elle est triomphante sous le nouvel outrage de ses bourreaux ! Et pour tout Français, tout républicain, tout penseur libre, désavouer aujourd'hui sa légende féconde, serait le fait d'un homme qui renie sa fiancée, parce que, sournoisement, à l'ombre d'une crypte, un Claude Frollo l'a voulu violer !

*Le Siècle*, 25 avril 1909.

## LE DIEU-CHACAL

Alors qu'à travers le monde entier les haines faisaient trêve devant un désastre du genre humain ; alors que jamais, à travers les siècles, l'humanité n'apparut plus noble devant le destin, plus riche de pitié pour le malheur, plus auréolée d'abnégation, plus ardente d'amour héroïque ; et alors que la France, surtout, frappée au cœur pour la première fois depuis 70, du même coup qui abîme l'Italie, mobilisait une escadre de guerre, porteuse de secours et de vie, comme si elle même se jetait à la nage pour sauver sa sœur, — il a fallu qu'un journal français, un journal chrétien, fût le premier à nous faire souvenir de l'infamie humaine !

Sous la signature : A. de Boisandré, *la Libre Parole* du 4 janvier 1909 publie ce qui suit en première page :

« Un de nos lecteurs nous rappelle que Mélanie, la bergère de la Salette, avait prédit, d'une manière aussi nette et aussi explicite que possible, les terribles événements dont la Sicile et les Calabres viennent d'être le théâtre :

*Dieu va frapper d'une manière sans exemple. Malheur aux habitants de la terre ! Dieu va épuiser sa colère et personne ne pourra se soustraire à tant de maux réunis.*

*Les chefs, les conducteurs du peuple de Dieu, ont négligé la prière et la pénitence, et le démon a obscurci leurs intelligences... La société est à la veille des fléaux les plus terribles, et des plus grands événements... L'Italie sera punie de son ambition en voulant secouer le joug du Seigneur des Seigneurs...*

*Les gouvernements civils auront tous un même dessein, qui sera d'abolir et de faire disparaître tout principe religieux.*

*Au premier coup de son épée foudroyante, les montagnes et la nature entière trembleront d'épouvante, parce que les désordres et les crimes des hommes percent la voûte des cieux...*

La bergère de la Salette, qui a eu la vue de tout l'avenir, écrivait un jour, le 24 mai 1892, ces mots au crayon :

*La terre, la nature, le ciel et tous les éléments de la nature, tout se révoltera contre l'homme rebelle à son Créateur...* »

Pourquoi, poursuit le correspondant de M. de Boisandré, pourquoi à Messine, pour commencer, plutôt qu'ailleurs ?

« Souvenons-nous que c'est à Messine que Garibaldi, dont on a fait une véritable idole, s'est embarqué pour ses opérations maçonniques, dont le but réel était la destruction du Pouvoir Temporel...

Conformément à la prédiction de Mélanie, la mer s'est

soulevée pour balayer la « Via Garibaldi », et la statue de l'idole ! »

Et M. de Boisandré conclut :

« Les esprits forts » les « libres penseurs » qui liront ces lignes hausseront les épaules avec mépris.

Ils ne craignent rien, les « esprits forts », ils restent impavides et sont capables de toutes les forfanteries, tant que tout va bien et que rien ne trouble l'ordre ordinaire des choses.

Il aurait seulement fallu voir leurs têtes l'autre jour, s'ils s'étaient trouvés à Messine, lorsque la terre trembla et que des vagues de vingt mètres, se dressant subitement du sein de la mer, se ruèrent à l'assaut de la cité.

C'est à cette minute-là que l' « esprit scientifique » ou « philosophique » faisait plutôt piteuse mine ! »

C'est à cette minute-là, monsieur, que le « rebelle » s'est levé d'un élan pour tenir tête aux épouvantements de la nature et pour conjurer le crime de ce Dieu à force de courage et de raison, dans un concours de toutes les ressources « scientifiquement » organisées, au prix de la faim et au prix de la mort joyeusement bravées et subies.

Non, nous ne « hausserons » pas les « épaules ». Nous prenons acte de l'abjection de votre foi, nous la confirmons pour votre honte : c'est votre Dieu, le Dieu-Moloch, le Dieu-Chacal qui, pour se venger de Garibaldi et accomplir l'oracle de la Salette, vient d'écraser cent cinquante mille de ses créatures sous les ruines fumantes de la Sicile ! Des êtres humains

ont agonisé pendant huit jours dans des tortures dont Dante lui-même aurait frémi c'est pour sa gloire ! Des milliers d'hommes, en y échappant, sont demeurés fous de les avoir vues : c'est pour sa revanche ! Des mères ont bercé sur leurs seins les têtes tranchées de leurs petits enfants : c'est pour sa joie et sa volupté ! Voilà votre Dieu. Vous l'avez dit. Votre pape lui-même a dû le renier, il dispute à ses crocs les survivants, il ouvre les portes aux « réprouvés », il leur dresse des lits dans le Vatican : Rome, la cause de l'immolation, la bénéficiaire de l'hécatombe, Rome elle-même a eu plus d'entrailles (1) !

Mais qu'une chose, au moins, soit bien établie avant que nos confrères d'Italie soient frappés de stupeur en lisant l'article cité par nous, c'est que, si cet opprobre était réservé à la langue française d'exprimer pareille sauvagerie, la presse française est la première à la désavouer de tout son dégoût en mettant

(1) Il est vrai qu'un mois plus tard, le pape Pie X tint le même langage que M. de Boisandré. Mais l'émotion de la catastrophe s'était déjà atténuée, et il ne craignait plus alors le soulèvement d'indignation que son anathème eût provoqué au lendemain même de l'événement. Au surplus, le souvenir de sa charité envers les victimes — l'hôpital réclame du Vatican — ne s'offrait-il pas à tous les esprits pour réfréner la réprobation ? Le pape révéla donc ses sentiments vrais et parla de « l'aveuglement des nations modernes, qui ne voient dans la justice de Dieu qu'un bouleversement de la nature. » Comparer cette tactique de férocité sous un masque de miséricorde avec le geste du même Pie X pour sauver Ferrer... après sa mort ! (p. 58)

ceux qui l'ont osée au ban de la France et de l'humanité (1).

*L'Aurore*, 5 janvier 1909.

(1) Article reproduit par plusieurs journaux étrangers, notamment par la *Tribuna* sous ce titre : *Ombre dans la lumière*, qui désignait l'article de *la Libre Parole* comme seule exception aux témoignages de fraternité que tout le reste de la presse française prodiguait au deuil italien. Quant à M. de Boisandré, il me répondit dans son journal, le 7 janvier, pour me dire qu'il ne répondrait pas.

## L'AFFAIRE FERRER

### I. — La Lâcheté de la Bourgeoisie

*Discours prononcé au Grand-Orient de France, le 31 octobre* 1909 (1).

Mesdames, Messieurs,

Je viens apporter ici, ce soir, aux membres du Comité Ferrer et aux libres penseurs promoteurs de cette réunion, le témoignage d'ardente sympathie et l'adhésion franche et entière de l'*Association Émile-Zola*. Ce témoignage vous attestera que nous ne sommes pas les muets trappistes d'une congrégation du souvenir, mais que pour nous, toujours avides du devoir présent, l'Affaire Dreyfus d'aujourd'hui c'est

(1) A la manifestation internationale commémorative de la mort de Ferrer, sous la présidence de M. Furnémont, député au Parlement belge.

l'Affaire Ferrer, et qu'il y a ainsi une grande Affaire qui ne sera jamais close tant qu'il y aura une iniquité.

Cela dit, Messieurs, permettez-moi — et pardonnez-moi — de vous exprimer à cette occasion quelques sentiments personnels. Je ne suis inscrit à aucune société de libre pensée, je ne suis pas initié non plus à la nécessaire corporation qui nous donne ce soir l'hospitalité : et c'est pourquoi je n'en éprouve que plus de liberté et plus de joie, en des circonstances comme celle-ci, à venir fraternellement à vous.

J'entends bien qu'aux idées du fondateur de l'*École Moderne* on peut apporter plus d'une réserve. Non seulement je ne les ai pas toutes, mais j'en ai d'autres qu'il n'avait pas. J'admire cependant la délicatesse de certains esprits qui s'effarouchent de ces principes alors qu'à très peu de différence près, ils sont les mêmes que ceux d'un homme auquel va le respect universel : Léon Tolstoï.

Mais si les idées peuvent susciter des divergences dans les esprits, le sentiment, qui fait le départ des idées, qui n'en dégage que l'essentiel et l'intention, le sentiment qui ne se trompe pas, réalise l'unité des cœurs.

En constatant l'autre jour l'unanimité de réprobation qu'a soulevée le meurtre de Ferrer, un de nos adversaires (1) se lamentait dans son journal et suggérait à ses amis d'organiser l'émotion des foules en sens con-

(1) M. Charles Maurras.

traire. J'attends à l'œuvre son impuissance. Autant demander au sang de nos artères de rebrousser son cours au commandement. Il y a deux torrents qu'on ne remonte pas : c'est la Conscience et la Raison, qui balayent devant elles tous les systèmes.

Depuis le temps de l'Affaire Dreyfus et de la guerre du Transvaal, la conscience des peuples s'était assoupie dans la satisfaction du triomphe conquis ou l'accoutumance des événements acquis à l'histoire. Tout à coup, en un sursaut plus poignant encore, tel que l'histoire n'en a pas connu, elle s'est réveillée en plein cauchemar pour pousser dans la nuit son cri de colère et son cri d'amour. Nous avions besoin de cette mort pour nous rappeler que nous étions en vie.

Deux grandes leçons, Mesdames et Messieurs, s'imposent à nous par cet événement. La première des deux, c'est la révélation de lâcheté d'une grande partie de la bourgeoisie. On a vu la première agence d'informations (1) forcée de désavouer des télégrammes frauduleux, on l'a vue encore estimer à 12.000 les 60.000 manifestants du 17 octobre, chiffre du journal *le Matin* que les socialistes ne commanditent pas. On a vu le premier journal français (2) rendre à Ferrer le plus éclatant hommage — au lendemain de sa mort — alors que ces lignes publiées vingt-quatre heures plus tôt pouvaient peut-être sauver sa vie !

(1) L'agence Havas.
(2) *Le Temps*.

La cause de Ferrer, nous grogne-t-on maintenant dans un soupir de honteuse humeur, est accaparée par les anarchistes. Mais votre devoir, votre intérêt, vous commandait de ne la point laisser accaparer ! Il est des causes si magnifiques qu'elles suppriment pour un jour entre les hommes toute distinction de classes : il ne reste que l'homme devant le destin.

O républicains français, vous avez déjà laissé les jésuites et leurs anarchistes de droite nous voler Jeanne d'Arc, quel nouveau lambeau de notre patrimoine de gloire allez-vous encore jeter à l'ennemi ? Prenez-y garde, la lâcheté se paye par l'enlizement et la disparition des lâches : les progressistes de l'Affaire Dreyfus ont coulé à pic dans le néant. Devons-nous craindre aujourd'hui qu'à l'Hôtel de Ville de Paris, à l'épreuve de l'Affaire Ferrer, les radicaux ne se suicident aussi entre les bras de la réaction ?

Oh ! je sais bien, on nous objecte les émeutes atroces de Barcelone. Cette objection, je ne la fuis pas, je la réfute. Certes, je réprouve et je maudis les violences impies de la curée humaine, quelles que soient les brutes qu'on déchaîne. J'incline ici mon respect sincère et ma pitié la plus douloureuse de penseur libre sur ces religieuses catalanes qui périrent victimes d'une plèbe affolée (1). Mais ce n'est

(1) M. J. Lapuya, correspondant d'un journal de Barcelone, ayant ici interrompu l'orateur pour protester qu'aucune religieuse n'avait péri de la main du peuple, l'orateur a retiré ces paroles sur la foi de son contradicteur, en les appliquant à quiconque a eu à souffrir des émeutes.

pas *malgré* ces circonstances, c'est *à cause* d'elles que je prétends glorifier Ferrer, puisqu'il n'y a point participé, puisqu'elles lui inspirèrent la même horreur qu'à nous tous, puisqu'il n'y a sur lui d'autre sang que celui qu'il a versé lui-même.

Et puis, vraiment, le poids des deux crimes n'est pas égal dans la balance. Il y a des excuses à ces émeutes, dans l'inconscience des forcenés, dans la longue suite des misères subies, dans la haine du joug enfin secoué du despotisme clérical...

Mais au crime d'en haut point d'excuse ! Je ne lui reconnais que l'aggravation d'un machiavélisme concerté et d'une décision froidement prise en défi de la conscience des peuples !

Ainsi donc, si la prophétie de Zola s'accomplit, si la bourgeoisie se scinde en deux tronçons, s'il faut choisir, je n'hésite pas un seul instant, je descends dans le fossé de Montjuich et je me range auprès du cadavre.

Messieurs, la seconde leçon de l'événement, c'est celle qu'en France nous nous flattions de savoir par cœur : et voici qu'il faut la reprendre, la leçon du danger permanent d'un recul vers la barbarie sous la menace de l'Église à l'Europe moderne.

Il n'y a pas trois semaines, moi qui vous parle, je croyais devoir à mes origines, et quelles que fussent mes polémiques particulières avec des dignitaires d'Église, de combattre Rome avec élégance et sérénité. Oui, moi aussi, je souriais d'Homais, et je trouvais un peu bien ronflant le mot de Voltaire : « Écrasez

l'infâme!... » Mais aujourd'hui, comme il y a près de cent cinquante ans, il reprend soudain l'accent énergique d'une vérité qui impose un effort désespéré, c'est un cri de guerre dans un duel à mort, car la clameur qu'un pape étranger attise contre nos institutions, je la traduis ainsi : « Écrasez la France ! »

Désormais, Messieurs, les plus raffinés d'entre nous doivent prêter le serment de bon fanatisme. Qu'ils se souviennent de la prison de Montjuich ! Est-ce que l'épisode le plus sinistre du sombre drame, ce n'est pas cette mise en chapelle forcée, cette confrontation injurieuse de l'athée et du crucifix sous le signe duquel on l'assassinait, et cette obsession intolérable des cagoules rôdant, dans la nuit tragique, autour de ses suprêmes pensées pour y happer une défaillance ! Est-ce que le plus ignoble de tout cela, ce n'est pas cette réclame du pape qui,après avoir fait un cadavre, voulait en tirer un bénéfice et s'écriait, les mains au ciel : « J'étais sur le point de grâcier cet homme ! »

Ah ! oui, Messieurs, j'en veux à l'Église ; je lui en veux de violer mon cœur pour y faire entrer la haine profonde ; je lui en veux de porter le premier doute dans mon esprit sur la vertu de la liberté, sur la certitude du triomphe final de la vérité par la seule force de le concurrence des idées ; je lui en veux de m'amener moi-même à me demander s'il est possible de permettre au cerveau furieux d'un Merry del Val de déverser le poison de son dogme dans les cerveaux des petits Français des écoles libres; j'en veux à l'Église d'être tenté de lui ressembler pour la

combattre ; je lui en veux surtout d'avoir fait descendre du Golgotha le suave apôtre de la charité que les soldats perçaient de coups de lance, pour le faire passer derrière les rangs du peloton de Montjuich et commander le feu sur un frère martyr !

La malheureuse, elle a cru sauver la religion, et elle l'a tuée... C'est vous, désormais, les penseurs libres, qui êtes l'Église et la Religion. Le premier théologien chrétien, saint Paul, disait : « En Dieu nous avons l'être, le mouvement et la vie », et un philosophe catholique, Malebranche, ajoutait : « Dieu est le lieu des esprits comme l'espace est le lieu des corps ». Hé bien ! Messieurs, sans faire ici de théologie, je vous le demande, cet être, ce mouvement et cette vie, ce sanctuaire où se donnent rendez-vous pour s'exalter jusqu'au sublime, à l'occasion de toutes les saintes causes, nos enthousiasmes et nos colères, nos aspirations et nos volontés, ce je ne sais quoi qui surgit de nous et qui nous domine en ce moment-ci, n'est-il pas désormais hors de l'Église, hors de tout dogme, dans nos seules consciences de penseurs libres qui voulons la justice sur terre, ne la trouvant pas dans l'univers ?...

Et n'est-ce pas, Messieurs, une chose étrange que vous, qui croyez ne plus croire à la permanence des forces de l'âme, vous ne vous attachiez que plus passionnément à démontrer l'innocence et la dignité de cette âme, quand l'individu a cessé de vivre ? De sorte que les vrais matérialistes, ce sont, au contraire, les catholiques bourreaux de Ferrer qui ne croient

certes pas que son âme survive, car s'ils le croyaient un seul instant, nous les verrions blêmir d'effroi à la pensée de l'accusation que l'âme innocente porterait contre eux devant leur Dieu. Tandis que nous autres, nous pouvons dire très réellement que l'âme du martyr, ce plus que lui-même qu'il a exhalé par son sacrifice et communiqué a des millions d'hommes, vit désormais d'une vie abondante et magnifique qui, sur son cadavre à peine refroidi, nous commande le cri de : « Vive Ferrer ! »

*Le Siècle*, 3 novembre 1909.

## L'AFFAIRE FERRER

### II. — Réponse des Intellectuels français à S. M. Alphonse XIII.

Un rédacteur du *Journal*, M. de Maizière, ayant été reçu en audience par S. M. Alphonse XIII, celui-ci ne lui a pas caché que les manifestations de l'opinion française en faveur de Ferrer et de sa cause avaient un caractère choquant et même stupéfiant.

*Les propos du petit roi.*

Le jeune souverain a rappelé que c'était un Français qui avait prononcé le fameux : « Tuez, tuez, Dieu reconnaîtra les siens! » dont l'Espagne moderne prétendait faire sa maxime. Et le royal érudit n'oubliait qu'une chose, c'est que ce mot était d'un *légat du pape*, Arnaud de Citeaux, digne acolyte de Torquemada et de Merry del Val.

Quant aux clameurs de réprobation qu'a soulevées la mort de Ferrer, passe encore, a dit Alphonse XIII,

que des socialistes les aient hurlées dans la rue, mais des intellectuels, mais des savants habitués « à peser des atomes et à compter des cellules », des gens graves, enfin, que le silence du cabinet ou du laboratoire met à l'abri des jugements hâtifs, adopter ainsi à la légère les colères simplistes de la foule! Pouvait-on croire, concluait le roi, que l'Espagne fût un pays de sauvages ! Toutes les garanties du droit moderne y sont accordées aux accusés, et Ferrer, comme tous ses complices, fut très justement et très légalement condamné.

### *La réponse des faits.*

A cette protestation du « bon roi catholique », dont nul d'entre nous ne suspecte la sincérité, quelques intellectuels français demandent à répondre, non par des phrases, mais par des faits. Il les emprunteront à la très consciencieuse étude à laquelle s'est livré mon ami M. Jean-Jacques Kaspar, avocat du barreau de Paris, lequel, au surplus, a achevé de se documenter à bonne source, ayant reçu des mains du secrétaire de M. del Muni (1) un des premiers exemplaires de la publication du gouvernement de Madrid, relative au procès Ferrer. Voici les faits.

1. *Manque de garanties de la procédure légale devant les conseils de guerre espagnols.*

A. Ces garanties ne sont pas les mêmes que devant les tribunaux ordinaires, les conseils de guerre ayant faculté de tenir l'accusé au secret indéterminé.

(1) Ambassadeur d'Espagne à Paris.

B. Le civil traduit en conseil de guerre n'a pas d'avocat, mais simplement, pour le défendre, un officier à choisir par lui sur une liste désignée d'office.

C. L'accusé ne peut appeler de la sentence, puisque celle-ci n'est portée à sa connaissance que lorsqu'elle est rendue définitive.

D. L'accusé n'est pas admis à produire des preuves dans la période postérieure à l'instruction.

E. L'instruction n'est pas contradictoire. La première partie, la plus importante (*sumario*), se fait en l'absence de la défense.

F. Le dossier n'est communiqué à l'officier de la défense que tout à la fin de l'instruction, et cet officier n'a que 24 heures pour le consulter et rédiger sa plaidoirie.

G. Enfin, en ce qui concerne Ferrer, son premier juge d'instruction, qui lui était favorable, lui fut enlevé.

H. Les juges militaires qui l'ont condamné avaient pris part à la répression de l'émeute, et l'accusation a fait appel à leurs souvenirs.

II. *Illégalités relevées dans le procès de Ferrer.*

A. Avant de faire comparaître Ferrer devant ses juges, on a cherché à le déconsidérer à leurs yeux en l'affublant de vêtements grotesques qui n'avaient même rien de commun avec la tenue réglementaire des prisonniers ; un gilet trop étroit pour se boutonner, un pantalon trop court de 15 centimètres, une casquette d'apache (*sic*).

B. On a refusé à Ferrer de lui laisser compléter ses déclarations, contrairement à la loi qui l'y auto-

risait, article 548, paragraphe 2, du code militaire espagnol.

C. On a refusé à Ferrer de procurer à la défense les publications de *l'École Moderne*, œuvres essentielles de l'accusé.

D. La défense n'a pas été admise à faire citer des témoins à décharge; par contre, tous les témoins à charge avaient été entendus et, même, toutes les accusations anonymes, enregistrées.

E. L'agence officieuse du gouvernement espagnol, l'agence Fabra, communiqua à l'agence Havas des télégrammes suivant lesquels, à l'audience, les témoins auraient eu la parole. Mais le *Times* du lendemain, ayant démenti cette allégation, l'agence Havas dut désavouer ces télégrammes. Le gouvernement espagnol prétendit alors que, s'il n'y avait pas eu de témoins à l'audience, c'était conformément à la loi : or, la loi porte que les témoins seront entendus. (Art. 578).

III. *Rapport de l'auditeur général, près les conseils de guerre* (1).

A. On y relève toutes les marques d'un procès d'opinion qualifié (jusqu'à la page 56). Il y avait eu, à l'audience, apparent effort de ne pas viser les idées et le passé de l'accusé. Ici, au contraire, c'est tout au long, une biographie tendancieuse, laquelle au surplus, ne put être communiquée à la défense,

(1) Rien n'est plus significatif, dans cette publication officielle du gouvernement de Madrid, que *l'absence* de la plaidoirie du défenseur de Ferrer, capitaine Galceran.

ce rapport même étant postérieur au verdict. Cette pièce capitale décida du sort de Ferrer auprès du conseil des ministres.

B. *Pièces secrètes.*

Première pièce : relative à un autre procès pendant devant le conseil suprême de la guerre et de la marine, et où le nom de Ferrer était mêlé.

Seconde pièce : rapport tendancieux de la préfecture de police de Paris ; toutes deux ignorées de la défense, puisque leur emploi a été postérieur au jugement.

Tels sont les faits, les faits précis, dépourvus de « lyrisme humanitaire », sur lesquels se fondent les intellectuels français — et je nommerai entre autres MM. Séailles et Brunot, professeurs à la Sorbonne, Belot, membre du conseil supérieur de l'instruction publique, Pécaut, professeur agrégé de philosophie — pour protester contre le meurtre juridique de Francisco Ferrer et décider la publication de l'étude de J.-J. Kaspar. Mais comme, à la requête des réfugiés espagnols, ces documents seront répandus dans leur pays où ils aideront à la revision du procès, je conseille à M. de Maizière de reprendre l'express de Madrid pour les porter à la connaissance de son royal confident (1).

*L'Action*, 13 novembre 1909.

(1) En publiant son étude, un mois plus tard, M. J.-J. Kaspar faisait au présent article l'honneur de lui emprunter son titre.

## L'AFFAIRE FERRER

### III. — Vers la révision du procès Ferrer.

**Les autorités espagnoles la déclarent impossible. La loi espagnole l'autorise.**

Les lecteurs de l'*Action* n'ont peut-être pas oubli[é] un article intitulé : *Réponse des intellectuels françai[s] à Sa Majesté Alphonse XIII*, que je publiai à cett[e] même place il y a un mois, et dans lequel je répon[-]dais aux récriminations du jeune roi contre no[s] efforts de justice, telles que M. G. de Maizière le[s] avait transcrites dans une entrevue du *Journal*.

*Une publication décisive.*

C'est à M. Jean-Jacques Kaspar, avocat à la cour[,] que je devais mes documents. Ce nouveau venu [à] la célébrité de la barre vient de gagner son premie[r] procès retentissant : il l'a plaidé contre le ministèr[e]

Maura d'abord, et le malheur de l'Espagne veut qu'il l'achève aujourd'hui contre le ministère Moret. Dans la *Grande Revue* du 10 décembre, M. Kaspar imprimait, en effet, sa victorieuse plaidoirie, fruit de deux mois d'assidu labeur et d'opiniâtres investigations dans le maquis de l'iniquité. Voici maintenant qu'il complète sa tâche en déposant devant la conscience européenne de décisives conclusions. Demain la librairie Schleicher mettra en vente, sous forme d'une jolie plaquette à 60 centimes, l'étude parue dans la *Grande Revue.* Elle comporte, cette fois, une préface du toujours vaillant Gabriel Séailles, s'augmente d'un chapitre capital sur les agissements du nouveau cabinet de Madrid, et fait au premier article de l'*Action* l'honneur de lui emprunter son titre : *Pour la revision du procès Ferrer, réponse des intellectuels français à Sa Majesté Alphonse XIII.*

Des bonnes feuilles inédites que J.-J. Kaspar a bien voulu me confier pour ce journal, qui épousa la cause du martyr bien avant que sa mort magnifique lui eût ouvert les portes de la gloire, je détacherai les passages suivants :

*Comment on organise l'étouffement.*

« Ferrer mort, les autorités militaires qui l'ont frappé continuent encore à s'acharner contre lui en faisant tous leurs efforts pour empêcher la revision de son procès, qu'elles prétendent juridiquement impossible. Elles se font même complaisamment in-

terviewer par les journaux étrangers afin de décourager l'opinion européenne qui commence à réclamer cette mesure de réparation.

« 1° C'est ainsi que le gouverneur de Barcelone déclarait récemment au correspondant d'un journal de Paris que « *tous ces bruits de revision ne sont qu'une fantaisie sans importance et ne reposent sur aucun fondement... Le condamné qui vous occupe, a-t-il ajouté, aurait pu être grâcié : mais une fois exécuté, il n'y a pas pour son procès de revision possible* » (1).

« Il est peut-être étrange que je sois mieux renseigné qu'un gouverneur militaire espagnol, mais il est vrai que je n'ai pas de parti pris en faveur de l'iniquité, ce qui m'a permis de trouver facilement dans le Code de justice militaire l'article suivant :

... « Lorsque le condamné sera décédé, sa veuve, ses ascendants ou descendants légitimes ou naturels reconnus pouront solliciter la revision dans le but de réhabiliter la mémoire du défunt... » (Art. 683).

« Le gouverneur de Barcelone n'a donc pas dit la vérité, et la mort de Ferrer n'empêche en rien la revision de son procès, qui peut être demandée par sa mère ou ses filles.

« 2° L'auditeur général, de son côté, Don Ramon Pastor, dont nous avons examiné l'ineffable rapport, défend son œuvre et déclare au même journaliste, le

(1) Le *Matin*, 8 décembre 1909. Le personnage ainsi interviewé est celui-là même qui a couvert de son autorité le tribunal de l'assassinat.

même jour, *qu'il n'y a rien dans le procès Ferrer qui puisse motiver un recours en revision ; celle-ci, en effet... ne peut être demandée que dans quatre cas différents, dont aucun ne s'applique au procès Ferrer*, et il indique ces cas : or, nous y trouvons celui-ci, en citant d'ailleurs le Code plus exactement qu'il ne le fait :

« Il y aura lieu à recours en revision contre les sentences définitives dans les cas suivants... 3° lorsque quelqu'un aura été condamné en vertu d'une sentence basée sur un document ultérieurement reconnu faux par une sentence définitive en une cause criminelle. (Code de justice militaire, article 678, n° 3) ».

« C'est là un cas qui peut parfaitement s'appliquer au procès Ferrer, car nous savons que les principales charges qui ont été retenues contre celui-ci et qui ont entraîné sa condamnation sont constituées par des manifestes révolutionnaires qu'il y a tout lieu de considérer comme des faux. Nous en rappellerons rapidement les raisons :

*a*) Ces manifestes ont été soi-disant trouvés au Mas Germinal, dans une perquisition faite en l'absence des témoins compétents.

« *b*) Cela, alors qu'une perquisition régulière faite quelques jours auparavant, et ayant duré douze heures, n'avait donné aucun résultat.

« *c*) Ces manifestes sont des circulaires à la machine à écrire qui ne portent aucune signature. Pour les attribuer à Ferrer, il a fallu une ridicule exper-

tise de *trois* lettres alphabétiques corrigées à la main.

« *d*) Aucune reproduction de ces manifestes, qui ont soi-disant provoqué la rébellion, n'a été retrouvée dans les perquisitions faites chez les centaines de personnes arrêtées à la suite des événements de Barcelone.

« *e*) D'autre part, en lisant attentivement ces circulaires (elles ont été publiées intégralement dans le journal officieux la *Epoca* du 12 septembre et la traduction française en a été donnée par les *Temps Nouveaux*, n° 15 *bis*, 1909), on constate que, quoi qu'en dise le fiscal, elles n'ont aucun rapport avec les événements de juillet. Leur rédaction est aussi vague que violente, et *on n'y trouve pas une seule allusion à la guerre du Maroc et à la mobilisation des réservistes* qui, comme on le sait, ont provoqué l'émeute.

« *f*) Enfin, dans le manifeste que le fiscal désigne comme la seconde circulaire, on trouve ce passage absolument invraisemblable, qu'il se garde bien de citer, et où les vrais rédacteurs montrent le bout de l'oreille : « *Notre programme* (c'est la première pièce visée par le fiscal) *est l'unique programme sincère, révolutionnaire et libérateur. Ne faites aucun cas de ceux qui vous disent qu'il est l'œuvre du gouvernement, de la police ou des ennemis du prolétariat.* »

« On ne conçoit pas un chef révolutionnaire obligé de se disculper ainsi. C'est là du style d'agent provocateur, et c'est l'aveu maladroit des faux qui ont été commis.

« Je crois donc qu'il y a des éléments suffisants pour que les ayants droit de Ferrer puissent intenter une action, et qu'un tribunal impartial et équitable reconnaisse dans son jugement le caractère apocryphe des circulaires révolutionnaires, ce qui permettrait ensuite la revision.

« Toutefois, je ne me fais pas illusion, il pourra se passer bien du temps avant que les héritiers de Ferrer trouvent un tribunal disposé à poursuivre et prêt à prononcer les sanctions nécessaires.

« Il se découvrirait alors trop d'infamies pour que la solidarité de la magistrature ne s'applique pas à maintenir sur ces faits *le voile épais* dont parlait le capitaine Galceran.

*Un appel direct au Ministre.*

« *g*) Mais si les magistrats ne se décident pas à se saisir de l'affaire, il y a, heureusement, encore un autre moyen de revision dont l'auditeur général a tout à fait oublié de parler. Celui-ci ne limite pas l'intervention possible à celle des parents qu'il est facile d'égarer dans le maquis de la procédure ; le voici tel qu'il est défini dans l'article 580 :

« Le ministre de la guerre, après étude de l'affaire, pourra aussi ordonner aux fiscaux du conseil suprême de la guerre et de la marine, d'exercer le recours en revison lorsqu'il estimera qu'il y a un fondement suffisant pour le faire ».

« L'action du ministre de la guerre n'est limitée par aucun texte. Si l'étude de l'affaire lui révèle les

faux dont nous avons parlé, il n'a pas besoin d'attendre que ceux-ci soient établis par jugement pour ordonner la revision. D'autre part, il n'a pas besoin de s'appuyer seulement sur la découverte de faux : tous les abus de pouvoir et les illégalités que nous avons signalés peuvent lui servir pour fonder sa demande en revision. »

Allons, général Luque, vous qui fûtes frappé jadis et même chassé de l'armée royale pour vos sentiments républicains ; vous qui, aux côtés de votre ami Moret, n'avez escaladé le pouvoir que porté par la houle de l'indignation universelle que soulevait le crime de vos devanciers, acquittez-vous envers l'idéal qui vous a donné ces réalités ; souvenez-vous des ministres de l'Affaire Dreyfus ; méditez la force de la vérité ; dites à votre préfet de police de renoncer aux trucs à la Du Paty, au piège qu'il vient de tendre à Soledad Villafranca en lui faisant télégraphier par une *dame voilée* de passer la frontière de Cerbère où les cerbères allaient la happer, où les menottes du mort allaient resservir pour la vivante ; hatez-vous enfin de rassurer nos sympathies déconcertées pour le gouvernement actuel que nous croyions le vengeur de la justice, et soyez certain, sur toutes choses, que vous n'édifierez point l'Espagne nouvelle qui aspire à monter vers la lumière, si vous oubliez dans ses fondements la pierre sanglante, la pierre du crime (1) !

*L'Action*, 19 décembre 1909.

(1) Le ministère Moret tombait à son tour deux mois plus

tard. — M. Léon Daudet, dans l'*Action française*, apprécia de la façon suivante la dernière phrase de cet article : « On dirait un vers de Victor Hugo qui serait tombé du cinquième étage dans une caisse de tessons de bouteille. » A quoi l'on pourrait répondre que c'est déjà joli de tomber de si haut en compagnie de Victor Hugo. M. Daudet ne tombera jamais que d'un entresol dans une poubelle.

## UN SECOURS MORAL AUX INONDÉS DE PARIS

### APPEL AUX ARTISTES DE BONNE VOLONTÉ

*M. Paul Hyacinthe Loyson dont on connaît l'âme généreuse et l'éloquence particulière, vient de nous adresser l'article suivant* (1) *:*

Voici le moment pour nous, poètes, de prouver ce que vaut notre idéal. Depuis assez longtemps nous faisons de l'art pour l'art, en petite chapelle : voici le moment de l'art pour la vie, au grand jour de la réalité.

Point ne suffit d'aller grossir la foule des badauds le long des quais devant le spectacle de ce fleuve qui ne parvient qu'au prix du désastre à se rendre digne de la Capitale, par sa nappe immense et sa fougue superbe ; point ne suffit non plus d'applaudir de loin

(1) Note de la rédaction de *Comœdia.*

à toutes les trouvailles de dévoûment de ceux qui payent de leur personne, ni même de payer de notre bourse à défaut de savoir les imiter.

Des milliers de victimes, qu'on croit sauvées, sont parquées à cette heure dans des refuges de hasard tels que le séminaire de Saint-Sulpice. Ces êtres sont là, hommes, femmes, enfants, confondus d'hier dans une subite promiscuité, roulés pêle-mêle par la dernière vague de l'inondation. Tandis qu'au dehors la griserie de l'action déployée met la plaisanterie aux lèvres de ceux qui s'exposent au péril, gaillardement, à la française, les voici, eux, dans le décor insolite de ces bâtiments désaffectés, terrorisés par le cauchemar, hébétés encore par la catastrophe qui leur a tout pris, presque la vie, peu s'en faut la raison elle-même, se croyant encore enveloppés par cette chose insidieuse, sans bruit, qui monte comme un malheur insoupçonné... Demain, quand tous ces « rescapés » qui jouaient aux petits riches dans la banlieue, ayant dû quitter le seuil de refuge, se trouveront rejetés dans la vie, cet autre flot plus implacable dont nul, cette fois, ne viendra les sauver, ce sera la misère, la faim peut-être... Et dès aujourd'hui dans leurs longs loisirs forcés, devant la déroute de tous leurs projets, de toutes leurs habitudes quotidiennes, c'est le désespoir, l'anxiété de l'avenir, la tentation de renoncer à tout.

A nous, les poètes, de leur rendre le plus grand courage, celui de savoir recommencer. Pendant tout le temps qu'ils seront les hôtes du devoir social,

qu'ils le soient aussi de la fraternité ! Assurons-leur chaque soir une heure de beau plaisir, une heure de poésie résurrectrice ! Rien n'est plus simple.

Que tous les artistes disponibles de nos théâtres, les amateurs en quête de public et les poètes de bonne volonté nous fassent leurs offres de concours.

« *Comœdia* ne pourra, certes, que se faire un devoir de faciliter toutes les généreuses initiatives et de donner satisfaction à toutes les demandes qui pourraient lui être adressées (1). »

Qu'ou veuille bien remarquer, à ce propos, que le choix des morceaux, en de telles circonstances, ne doit pas être fait au petit bonheur, mais correspondre à cette intention qui est de récréer l'esprit des victimes, pour leur recréer une volonté. De la gaîté d'abord; de la gaîté surtout, héroïque et saine. Des monologues qui ne soient pas indignes de ces salons du purgatoire; des chansons de la Butte, s'il en est encore d'assez françaises pour n'être pas tout bêtement sales; que Montmartre, si fier d'avoir dominé le déluge de Lutèce, descende nous tirer de nos marécages; du Béranger dru, du Musset pimpant, voire même du Coppée bon enfant en souvenir des guinguettes noyées... Et puis aussi de larges coups d'aile vers les sommets où l'on s'évade de toutes les misères, où l'on plane plus haut que le moment qui passe, du Victor Hugo, du Lamartine ou du Michelet, la *Légende des Siècles* ou l'épopée de l'*Histoire de France* à laquelle vient de s'ajouter une

(1) Ces quatre lignes sont de la rédaction du journal.

page si dramatique. Mais laissons, messieurs, laissons chez nous nos propres œuvres, n'infligeons point à ces pauvres têtes, déjà éprouvées, des vers si obscurs qu'il y faudrait, avant chacun d'eux, une conférence explicative... Et enfin, mesdames, de la musique, la dernière Muse qui puisse remplacer la Religion; un solo vibrant où toute l'âme se donne, un frisson de harpe sur la douleur, un humble petit air de violon comme il s'en râcle dans les carrefours à la seule cadence des cœurs naïfs... Quel auditoire vous aurez ici! Le plus sincère, le plus reconnaissant, le plus émouvant. Je vois les vieux se redressant soudain sur leur couche de paille, et les frimousses des bambins pâlots se pressant à la ronde autour du Poète... La voilà trouvée l'Université populaire où il y aura, cette fois, plus d'assistants que de conférenciers.

Et quel souvenir unique entre tous aura gravé au fond de ces mémoires le poème entendu ce soir-là! De quel signe fécond vous aurez marqué ces destinées! Je ne sache pas en ce moment de mission plus belle pour l'art que celle de courir au secours de la vie. Le génie et l'énergie humaine ont muselé le fléau, à vous, artistes, de lui opposer le grand démenti, la réponse de l'âme victorieuse!

*Comœdia*, 4 février 1910.

## LE CLÉRICALISME DE LA CROIX-ROUGE

### I. — Le séminaire de Saint-Sulpice n'est pas encore désaffecté.

### Un noble élan solidarité artistique se heurte à une consigne réactionnaire.

Notre confrère *Comœdia* avait pris l'originale et généreuse initiative d'offrir un gala littéraire, non pas au profit des sinistrés, comme il s'en donne tant en ce moment, mais chez les sinistrés eux-mêmes, avec les sinistrés pour auditeurs. Il s'agissait, en d'autres termes. de disputer ces malheureux à l'ennui et au découragement qui les guettaient dans les refuges de hasard où ils étaient parqués, en leur apportant le « secours moral » d'un peu de gaîté, d'un peu de poésie à la veille du jour où ils allaient de nouveau se trouver face à face avec la vie, leur vie douloureuse de pauvres gens deux fois ruinés.

Aussitôt lancée, l'idée de cette petite fête démocratique fut saisie au bond par des artistes de bonne volonté, dont quelques-uns ont des noms illustres ; les offres de concours affluèrent, et la réalisation artistique du programme étant ainsi assurée, il ne restait plus à notre confrère qu'à soumettre le projet lui-même à la direction de l'œuvre de secours aux inondés.

*Les préparatifs de la fête.*

Un rédacteur de *Comœdia* (1) se rendit à cet effet à l'ex-séminaire de Saint-Sulpice, comme au plus important des lieux de refuge. Il y fut accueilli avec enthousiasme par la directrice des Femmes de France du VI[e] arrondissement, Mme Chabanaud, qui, séance tenante, *lui accorda l'autorisation demandée*, lui désigna le local le plus convenable pour la réunion, l'ancienne salle de cours des séminaristes, et *fit apposer dans les couloirs une affiche annonçant la matinée pour le Mardi-Gras, à deux heures et demie*, de telle sorte que le jour du carnaval ne se passât point sans réjouissances pour ces malheureux si éprouvés. Ces dispositions préliminaires dûment arrêtées, *Comœdia*, dans son numéro du lundi, convoquait pour le lendemain au Séminaire un premier groupe d'une vingtaine d'artistes.

*La fête décommandée.*

Tout à coup, le lundi soir, ce journal recevait la lettre suivante :

(1) M. Delécraz.

CROIX-ROUGE FRANÇAISE
*Union des Femmes de France*
29, Chaussée d'Antin
Paris.

Monsieur le rédacteur,

Je commence d'abord par vous remercier de la généreuse initiative que vous avez prise en voulant donner à nos sinistrés une récréation. Malheureusement, je me vois obligée d'abandonner ce projet: contrairement à nos prévisions, la plupart de nos sinistrés ont regagné aujourd'hui leur domicile, et le reste suivra demain; dans ces conditions, il nous est impossible de mettre ce projet à exécution.

Avec tous mes regrets, veuillez croire, Monsieur le rédacteur, à mes sentiments distingués.

L. Chabanaud.

### *Un pieux mensonge.*

Hélas! quand donc les cléricaux se convaincront-ils que rien ne sert de mentir, la vérité se chargeant toujours de venir leur jouer des tours pendables?... Le même courrier du lundi soir apportait à *Comœdia* une seconde lettre que voici :

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE
*Direction de l'enseignement primaire et préfecture de la Seine, bureau du matériel.*

Monsieur le directeur,

J'ai l'honneur de vous informer que le local du grand séminaire de Saint-Sulpice, dans lequel vous avez offert de

donner une matinée demain, mardi, 8 courant, a été attribué à l'*École des sinistrés*, et que l'administration de la préfecture, ainsi que celle de la mairie du sixième, m'en a donné la jouissance, avec la responsabilité de tout le matériel qui y est installé.

Au moment où votre offre a été acceptée, je n'étais pas présent, et précisément, d'accord avec M. le maire, je devais demain faire moi-même une conférence, avec projections, sur les inondations, précédée de quelques numéros artistiques. Les interprètes devaient être les sociétaires de la « Schola Ludorum », qui doit beaucoup à la bienveillance constante de *Comœdia*. Indépendamment même de cette dernière considération, je n'aurais certainement pas mis d'entrave à l'exécution de votre généreux projet, dont j'eusse pourtant dû être informé (1).

Je vous demande seulement, monsieur le directeur, de vouloir bien ajouter à la liste de vos nombreux artistes qui viendront demain, le nom de M. Amaury, ex-doyen de l'Odéon, directeur de la scène de la « Schola Ludorum », qui prêtera son concours à la matinée si je ne puis le décommander et qu'il se rende place Saint-Sulpice.

Je serai d'ailleurs probablement présent, heureux de concourir aux applaudissements qui vous attendent.

Agréez, monsieur le directeur, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

G. PHILIPPON.
Inspecteur général honoraire de
l'Instruction publique.

*P. S.* — J'ai remis ma conférence au lendemain.

(1) Par la direction des *Femmes de France* qui avait donné l'autorisation.

D'où il ressort qu'il ne devait plus y avoir de sinistrés au séminaire de Saint-Sulpice pour la matinée de *Comœdia* le mardi 8 (le reste suivra demain...), mais qu'il y en aurait encore pour la conférence de M. Philippon le mercredi 9 !

D'où il ressort, en outre, que deux administrations rivales, l'une officielle et républicaine, l'autre occulte et réactionnaire, se disputaient les prérogatives du commandement.

*Une congrégation sournoise.*

Qui donc avait imposé à Mme Chabanaud, dont la bonne volonté était manifeste, la nécessité d'écrire la lettre de rétractation qu'on a lue plus haut ? Il suffira de citer les noms de quelques-unes des dames chefs de service à l'ex-séminaire pour indiquer l'esprit qui y sévit : Mme l'amiral de Cuverville, Mme de Roscu, Mme Charles Benoist, etc. En réalité, derrière ces dames, tout le parti prêtre se dressait, ayant reconquis les lieux sacrés ; aussi, comme aux beaux jours du Concordat, les soutanes entraient et sortaient, circulaient et régnaient partout. Il ne fallait pas que des *comédiens* pussent franchir le seuil du « séminaire », même et surtout pour y faire entrer une intention de solidarité purement laïque, purement humaine.

*Conflit d'autorités.*

*Comœdia* cependant s'obstina et envoya cette fois sur les lieux *tabou* son collaborateur et le nôtre,

M. Paul Hyacinthe Loyson. Celui-ci s'adressa au maire, qui maintint l'autorisation primitivement accordée, par la lettre suivante :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

—

*Mairie du Luxembourg.*

Je prie M. Philippon d'ajouter à la conférence qu'il doit faire demain jeudi, trois ou quatre numéros de littérature. Il trouvera dans les artistes qui ont offert leurs concours à *Comœdia*, des collaborateurs dont il pourra employer le talent.

F. HERBET.

9 février 1910.

En vertu de quel nouveau prétexte, par quel nouveau tour de jésuitisme, la matinée ne put avoir lieu, ainsi reportée au jeudi 10, alors que le séminaire ne contenait plus de sinistrés depuis le mardi 8 (!), c'est ce que nous dirons demain.

*L'Action*, 14 février 1910.

## LE CLÉRICALISME DE LA CROIX-ROUGE

### II. — M. P. H. Loyson, expulsé par ordre directorial, rentre et visite les sinistrés par autorité administrative.

On a vu, hier, par quel subterfuge digne d'Escobar les paroissiennes et les protégées de M. Letourneau, curé de Saint-Sulpice, étaient arrivées à faire avorter une première fois la matinée que *Comœdia* devait donner devant les sinistrés à l'ex-séminaire, le mardi-gras. D'ordre du maire, M. Herbet, cette matinée ayant été maintenue pour le jeudi 10, voici maintenant comment s'y prit la congrégation occulte pour la faire échouer une seconde fois. Nous avons recueilli ces renseignements de la bouche de Paul Hyacinthe Loyson, qui, à partir de ce moment, avait résolu de prendre en main tout ensemble la cause de *Comœdia*, celle des sinistrés qu'on voulait priver

d'une distraction, et celle de la loi républicaine de séparation.

### *Nouvelles malices.*

— « Oh! c'est bien simple, nous explique notre rédacteur. La première fois, pour pallier le véritable motif du refus, on avait invoqué la crainte de manifestations contre le président Fallières (*sic*), de monologues irrévérencieux pour le chef de l'État, que pourraient débiter nos « comédiens ». Après cet argument bouffon, on en préféra un macabre. Et d'abord, avant d'y recourir, on s'arrangea pour faire le vide à la matinée, en la cachant aux sinistrés ; c'est ainsi que plus de 24 heures après l'autorisation du maire, *aucune affiche n'avait été posée* dans les couloirs annonçant la reprise du divertissement. Pour que cette affiche fût placardée (grande comme la main, sur une feuille de papier à lettre, noyée au milieu de vingt autres avis), il fallut l'intervention personnelle de M. Philippon et la mienne, *une heure juste avant la séance.* Cinq minutes enfin avant celle-ci, je dus parcourir les étages, sur l'autorisation du représentant du ministre de l'instruction publique, et, escorté d'un garçon de bureau à la voix de stentor, faire moi-même le recrutement des sinistrés un à un, lesquels montraient tous le plus vif enthousiasme pour cette petite fête avec musique, comme ils en ont peu dans leur vie sans joie ; la maison Guillemin nous avait gracieusement prêté un piano, les porteurs mêmes avaient refusé tout pourboire... *Mais le piano*

*fut arrêté à la porte du local*, et c'est moi, au dernier moment, qui l'y fis entrer.

*Une trouvaille comico-macabre.*

Enfin, les sinistrés accouraient gaîment vers la salle et allaient se placer... quand un cri s'élève, un bruit se répand en traînée de poudre : « Plus de matinée ! il y a un mort ! » Je m'informe et l'on m'apprend qu'un « jumeau » en effet, vient de mourir, trois heures plus tôt. On veut bien, toutefois, me laisser libre, sous ma propre responsabilité, de donner la matinée quand même. Je ne tombe pas dans ce piège : les « comédiens » ne sont pas des barbares, ils ne danseront pas sur un cadavre ; je renonce immédiatement à la matinée et j'exprime mes condoléances pour la pauvre mère. — Mais l'autre jumeau ? demandai-je. — Il est mort aussi. — Ah?... depuis quand ? — Depuis deux jours, m'avoue-t-on avec légèreté, et son corps aussi est dans la maison. — Tiens, tiens, remarquai-je, et pourquoi la mort du premier jumeau n'a-t-elle pas empêché la matinée ? — Parce qu'on l'avait tenue cachée. — Depuis deux jours ? Alors pourquoi, après deux heures, la nouvelle de la mort du second jumeau éclate-t-elle soudain si à propos ? (je n'obtiens pas de réponse, c'est le vent...) Et, encore, pourquoi le premier jumeau n'a-t-il pas quitté le séminaire ? — Parce qu'on attendait la mort du second (*sic*)... — Raison de plus pour nous avertir depuis longtemps que la matinée était impossible ? — Réponse évasive, silence. »

Ainsi nous parla P. H. Loyson. Et voilà comment après s'être joué des sinistrés, on ne craint pas de jouer du cadavre.

*Persévérance.*

Mais notre collaborateur ne se tint pas pour battu. Invoquant l'intérêt qu'il avait porté aux sinistrés, il adressa au maire du VIe une demande d'autorisation, à titre, cette fois, de rédacteur à *l'Action* et de membre de l'Association des journalistes républicains, pour visiter les services de secours du séminaire.

Le maire aussitôt lui répondit :

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
*Mairie du Luxembourg.*

Monsieur et cher maître,

Je vous autorise bien volontiers à visiter l'ancien grand séminaire. Les repas ont lieu à 10 heures et demie et 5 heures et demie. Je crois que la première heure est la plus convenable pour une visite. Si je me trouve là quand vous nous ferez l'honneur de venir nous voir, je m'empresserai de vous présenter les services.

Votre bien dévoué,

F. Herbet.

*L'expulsion.*

Ne disposant pas de toutes ses matinées, notre rédacteur s'en fut donc place Saint-Sulpice le samedi 12, à 5 heures et demie. Après de nouvelles difficultés et

notamment cette allégation que, cette fois, les sinis trés étaient tous partis, on dut bien le laisser péné trer, *accompagné par un employé.*

Ici encore, nous lui cédons la parole :

— « Je gagnai aussitôt le réfectoire où je compta 75 couverts qui attendaient les hôtes, et je deman dai Mme Roger Marx, femme de l'inspecteur de musées, directeur de la *Revue des Beaux-Arts*, qu j'avais l'honneur d'avoir vue une fois, à l'une de me conférences, et que je savais attachée au service d réfectoire. Cette dame me joignit aussitôt, et aima blement, me fit asseoir. Nous étions à peine e conversation qu'une autre dame la vint quérir Mme Roger Marx s'excusa un instant, puis me rejoi gnit au bout d'une demi-minute : « On vient de m conseiller de ne point vous parler ; *vous ne connais sez pas cet homme* (*sic*), m'a-t-on dit. Eh bien, m voilà, vous venez visiter notre réfectoire ?...

Deux minutes encore et, cette fois, c'est le com missaire de police, M. Cossin, grand favori de l Croix-Rouge, un jeune qui parle aux dames le cha peau sur la tête et dit : *je vous cause*, qui fit irrup tion dans le réfectoire. Il m'avertit que l'employé qu m'accompagnait ne pouvait perdre ainsi son temp et que j'eusse à hâter ma visite des lieux. Mme Roge Marx lui fit observer qu'elle s'entretenait avec m des services de secours. Quant à moi, pour tout ou trage, je tirai ma montre et demandai au commis saire combien de minutes il m'accordait pour ce entretien ? Là-dessus, il me menaça de me fair

sortir. — « Pourquoi ? » lui demanda Mme Marx aussitôt. *Le commissaire lui adressa la même menace* pour cette simple interrogation, puis passant aux actes, c'est à moi qu'il intima l'ordre de quitter le séminaire, et il héla ses hommes. Sans me départir de la plus parfaite correction, je me levai aussitôt, déférant à son autorité, me bornant à rappeler cet agent public au respect d'une femme, tant son attitude était grossière, sa colère furieuse, et l'engageant à ne pas me toucher, car *il esquissa le geste de m'appréhender*. Au milieu de l'effervescence qui s'était soulevée dans le séminaire, Mme Roger Marx voulut me faire l'honneur de m'accompagner jusqu'à la rue, entourée de la même escorte que moi, et là, simplement, je dis à M. Cossin : « Au revoir, monsieur. »

*Victoire laïque.*

« Ayant prié Mme Roger Marx de témoigner de ces faits, quelques instants plus tard, j'étais avec elle chez le maire du VI^e^. *J'exigeai une réparation immédiate* sous forme d'une seconde visite au séminaire que je ferais dès le lendemain matin, officiellement, en présence du maire. M. Herbet me promit aussitôt cette réparation. Le lendemain donc, à 11 heures du matin, je me retrouvai devant le seuil sacré. Le commissaire y montait la garde et, derechef, il m'en interdit l'accès. Par malheur pour M. Cossin, j'étais passé auparavant à la Présidence du Conseil, d'où l'on avait téléphoné, séance tenante, à la Préfecture

de police. Le pont-levis de l'Église dut s'abaisser e M. Cossin capituler. Sur le perron, plusieurs fonc- tionnaires m'accueillirent, entre autres le maire, dont je serrai la main, et le commissaire devant qu je passai à brûle-pourpoint, sans un salut. Et je pus entreprendre ma tournée, cette fois sous la conduite de M. Lebas, secrétaire général de la mairie, et non plus flanqué d'un vague employé au temps pré- cieux.

« Je me plus, dès lors, à parcourir tous les ser- vices, à me faire présenter à toutes les dames que je rencontrai, leur adressant les plus sincères félicita- tions pour l'excellence de l'installation. Je ne négli- geai point la cuisine, la propre cuisine des sémina- ristes où tant de braves prêtres et quelques têtes fortes se sont nourries, je humai l'arome d'un civet de lapin gigantesque que surveillait en personne M. Christiaen, président de l'*Œuvre de la soupe po- pulaire du VI*e, je revis le fameux réfectoire où je retrouvai Mme Roger Marx à son poste ; je m'enquis de l'ordinaire des troupiers de garde, qu'ils croyaient encore, tant il était succulent, devoir à leur ami Chéron ; à côté d'eux, à la même table, on me signala la pauvre mère dont on avait exploité le deuil, et je me permis, non sans émotion, de la réconforter de quelques paroles et d'offrir un jouet à ses autres petits ; je demandai même à voir la chapelle, devenue magasin, et devant la porte de laquelle je croisai un ecclésiastique, peut-être M. Letourneau lui même qu'environnait une nuée de dames, les unes e

autre ouvrant sur moi des yeux plus grands que es cadrans d'horloges pneumatiques.

*Un nom difficile à écrire.*

« Enfin, avant de quitter l'ancien séminaire, j'eus cœur de laisser mon obole entre les mains de la résorière des Femmes de France du VIe, Mme Charles Benoist, assise au bureau derrière son registre, et ntourée de son personnel. — Voici, dis-je madame, n souvenir de ma visite. Elle me remercia, mais omme elle commençait d'inscrire : — Non, madame, pas Loyson... et je précisai : Hyacinthe Loyson. Mme Charles Benoist biffa l'L et traça un H en surcharge, puis elle hésita ; — Je ne sais pas l'écrire, me dit-elle. — Voulez-vous que je vous l'épèle, madame ? H, y, a... La trésorière put arriver jusqu'à 'a, puis subitement, me tendant le registre : — Écrivez vous-même, monsieur ! — Volontiers, madame. — Et je signai. »

— Votre conclusion, maintenant? demandons-nous à P. H. Loyson.

— « D'abord et surtout, ma fervente, profonde admiration pour l'œuvre de secours magnifique qu'ont assurée les *Femmes de France* à Saint-Sulpice, sous la direction de Mme Chabanaud, de concert avec les services municipaux du VIe, sous les ordres de M. Herbet. J'en ai été moi-même témoin, j'en suis sincèrement émerveillé, et cette œuvre n'est pas finie puisqu'on va *suivre* les sinistrés et les aider à refaire leur vie. Donc, admiration sans réserve.

« Ensuite, un regret mélancolique qu'un si bel unisson des cœurs ait été troublé par de mesquins ressouvenirs de politique, que certaines gens aient répondu à une offre de secours moral, faite sans aucune arrière-pensée, fraternellement, par une hostilité sournoise, têtue, ardente, et devant laquelle il n'était pas de ma dignité, ni de celle des journaux que je représentais, ni de celle de la loi républicaine, de reculer, une fois la lutte engagée par d'autres.

« Enfin, ce vœu que tous les Français répudient à l'avenir leurs haines intestines quand il y va d'un malheur commun ! »

C'est sur ces paroles de bonne volonté que nous avons pris congé de notre rédacteur.

On nous apprend à la dernière heure que l'ancien séminaire de Saint-Sulpice a été fermé d'aujourd'hui (1).

*L'Action*, 5 février 1910.

(1) Pour pallier la défaite de la congrégation occulte, les journaux réactionnaires rendirent compte de ces incidents en intitulant leurs articles : *Scandale évité*, *Le café-concert de Saint-Sulpice*. On a lu le programme de ce « café-concert », p. 78.

## LES JUMEAUX DE SAINT-SULPICE

### Le Maire du VI<sup>e</sup> arrondissement exprime ses regrets et ses excuses a Comœdia.

Notre rédacteur en chef racontait hier (1) l'étrange prétexte dont on avait usé pour décommander la matinée que nous avions organisée avec le concours de nombreux et généreux artistes à l'ancien séminaire de Saint-Sulpice. En toute naïveté et sans l'ombre d'une arrière-pensée politique, nous nous étions imaginé que d'apporter un peu de gaîté, un peu de musique, un peu de joie à de pauvres gens déshérités à l'ordinaire et sinistrés par occasion, constituait une intention louable et, si l'on veut même,

(1) Dans un amusant éditorial intitulé *Séminaristes imprévus*, titre qui désignait les sinistrés auxquels le théâtre était interdit. G. de Pawlowski, *Comœdia*, 14 février.

une œuvre pie. D'autres que nous en ont jugé différemment.

Certes, nous avons été les premiers à nous incliner devant la raison qu'on nous a donnée *cinq minutes avant la représentation*, celle de la mort d'un petit enfant survenue quelques heures plus tôt. Mais comme cet enfant était un jumeau *dont le frère était mort depuis deux jours et que le premier des petits cadavres était encore au séminaire*, nous avons bien le droit de nous demander pourquoi le mort n° 1 n'avait pas empêché notre séance, alors que le mort n° 2 s'y opposait avec une telle force ? C'est là un problème que seul, peut-être, Tristan Bernard pourra démêler.

Le maire du VI[e] arrondissement a si bien compris le caractère hasardeux de l'allégation qu'il a adressé la lettre suivante à notre ami Paul Hyacinthe Loyson, chargé par nous, en compagnie de A. Delécraz, de la préparation de la matinée :

Monsieur et cher Maître,

M. Philippon (1) a été comme moi d'avis que de hautes convenances s'opposaient à ce qu'une séance de musique eût lieu dans une maison où s'était produit un décès quelques heures auparavant, et vous vous êtes rendu immédiatement vous-même à nos observations.

J'ai eu l'occasion de rencontrer quelques-uns des artistes que vous aviez convoqués et de leur exprimer, en même

(1) Directeur de l'*École des Sinistrés*, à l'ancien Séminaire de Saint-Sulpice.

temps que ma reconnaissance pour l'idée généreuse de charmer pendant quelques instants des malheureux accablés par le malheur, tous nos regrets de ne pouvoir employer leur talent. Je vous prie d'exprimer les mêmes sentiments à ceux que je n'ai pu rencontrer.

Je tiens aussi à vous présenter mes excuses si, par voie rapide, vous et vos artistes, n'avez pu être prévenus de ce malheur. Notre excuse est dans la multiplicité des questions que nous avons à résoudre, au moment même où elles se posent. Faites la part du surmenage de nos dames si dévouées.

Veuillez agréer, monsieur et cher maître, avec l'expression renouvelée de mes sentiments de reconnaissance et de regrets, l'assurance de toute ma sympathique considération.

F. Herbet.

Il ne nous reste plus, à nous, qu'à remercier une fois encore les artistes si nombreux qui avaient répondu à notre appel, et deux fois pour une ceux que nous avons dérangés.

Quant à la morale de cette histoire, elle peut se tirer en peu de mots : tout des artistes pour les galas, mais rien des artistes en certains lieux, car rien n'est changé depuis Molière qui fut enseveli en terre profane.

Comœdia.

*Comœdia*, 15 février 1910.

## POUR L'ÉCOLE LAÏQUE

### I. — Le Mensonge en Images.

M. Alfred Baudrillart, recteur de l'Institut catholique, veut bien confier au public qu'il consentirait à faire partie d'une commission mixte, avec des protestants et des penseurs libres, qui aurait pour mission de reviser les manuels scolaires de l'école laïque. Autrement dit, l'Église romaine est à ce point libérale qu'elle ne se fera pas prier outre mesure pour venir mater au berceau la démocratie française, si nous lui ouvrons la maison...

En attendant, comme dit le président du Conseil, allons faire un petit tour chez nos adversaires, poussons la porte de l'école d'église, puisque les prêtres forcent la nôtre, et épluchons l'enseignement rival dont on nous vante les sublimes principes... Oh ! oh ! qu'est-ce que j'aperçois aux murs, sur de beaux

tableaux polychromes, d'un dessin sommaire et violent ? Voici, par exemple, une pancarte intitulée : *Hors de l'Eglise*. Je vais vous la décrire en conscience, l'ayant eue moi-même entre les mains. En haut, Saint-Pierre de Rome, et, trônant sur le seuil, le pape, dont un cardinal lit un décret. A l'entour, mais beaucoup plus bas, toutes les catégories de non catholiques. A droite, un « *excommunié* »... (Je souligne et guillemette les paroles exactes de la légende). Cet « *excommunié* » est un « *révolutionnaire qui s'approche du pape pour porter sur lui une main sacrilège, au mépris de l'anathème qui va le frapper* ». Vous voyez d'ici, n'est-ce pas, quelque farouche camarade hirsute et débraillé, ou, à tout le moins, un Sébastien Faure vociférant ? Vous n'y êtes pas. Le « *révolutionnaire excommunié* » se présente sous les traits fringants d'un jeune volontaire de l'An II, en jaquette bleue à parements, ceinture au flanc et bicorne en tête. Passons maintenant aux protestants. « *Hérétiques, ils tournent le dos au pape, lisent la Bible en aveugles et ont à leurs pieds des livres pleins d'erreurs* ». En effet, deux protestants s'absorbent dans la lecture défendue ; comme de juste, ces individus portent de longues barbes qu'ils ont très jaunes, pour mieux marquer que les protestants sont des Allemands, et d'entre les pages des « livres d'erreurs » qu'ils ont à leurs pieds, des têtes de serpents s'érigent. Suite de la légende qui les concerne : « *Il ne suffit pas d'être chrétien, il faut encore être catholique, c'est-*

*à dire être avec le pape... Point de salut pour celui qui refuse d'être de l'Eglise... Mais les autres religions? Elles ne sont pas bonnes, parce qu'elles n'ont point la vérité. La vérité n'est que d'un côté.* » — Continuons. « *Les schismatiques. Les Russes, d'abord bons catholiques, puis peu soumis; ils se sont tout à fait séparés depuis* DEUX *siècles... Les Grecs, longtemps les plus soumis et les plus éclairés des chrétiens; la jalousie des patriarches de Constantinople les sépara de Rome. Ce fut Michel Cérulaire qui rompit, en* 1053. *Ils ont une très grande dévotion à la Sainte-Vierge, c'est ce qui les ramènera un jour* »... Ici, comme image, un pope qui, descendu des marches de Saint-Pierre, s'éloigne vers de neigeuses régions en endoctrinant un moujik (russe ou grec?). Viennent ensuite: « *Les Idolâtres* », représentés par « *un sauvage* » (*sic*, c'est même un nègre très crépu), et qui cite-t-on en cette compagnie? « *Les Bouddhistes et autres sectes qui ont une connaissance assez étendue de Dieu, mais mélangée de grossières superstitions...* » (Lourdes ou saint-Antoine de Padoue?) Terminons par: « *Les Apostats, représentés ici par des écrivains impies, Renan tenant son livre: la* VIE DE JÉSUS, *maudissant la Croix qu'il a adorée* ». Aussi Renan se voit-il « tenant son livre » comme il est dit, brandissant le poing furieusement vers le Saint-Père et hurlant à gueule-que-veux-tu. Dans son voisinage immédiat, un Juif moderne à nez très crochu et à lippe pendante, « *conservant son caractère mercantile et la marque de réprobation de ses*

*pères déïcides* » (la lippe et le nez qu'ils ne portaient pas avant Jésus). — Enfin, et je cite toujours : « *Au bas du tableau le* Démon *qui, par cette multitude de religions fausses, fait une guerre terrible à l'Église véritable* ». Ci-dessus : démon, cornes, queue, flammes et fumées). Telles sont les images murales qui décorent les salles des pieuses écoles.

Et maintenant comparez-moi ces anathèmes, malédictions et vitupères à cette simple assertion qui fut avancée dans une laïque à la vive colère des catholiques : « Chacun est libre de se choisir la religion qui lui convient... » Et puis demandez-vous quel contrôle critique les bambins de ces bonnes écoles pourront exercer sur un tel enseignement de l'histoire, qui ne sort pas seulement de la bouche du maître en soutane courte, mais se voit aux murs, en dessin et couleur, extériorisé, réalisé : « D'abord, je l'ai vu, de mes yeux vu, aux murs de l'école », diront-ils plus tard quand ils raisonneront... Ce qui n'empêche, pourtant, que chacun des articles de l'étonnante leçon que j'ai citée plus haut, ne soit un impudent mensonge, énoncé avec d'autant plus de force qu'on a moins de peine à le réfuter.

Les Russes n'ont *jamais* été soumis au pape. Comment auraient-ils pu s'en séparer il y a deux siècles ? L'histoire de leur Église, dès l'origine jusqu'au 16<sup>e</sup> siècle, est liée à l'histoire de l'Église grecque. Quant à celle-ci, *jamais* non plus elle ne fut soumise au siège de Rome, jamais, partant, elle ne put faire schisme. Ce sont les prétentions de

Rome à l'absolutisme qui, dès le 9e siècle, et non au 11e, amenèrent, sous le pape Nicolas Ier, la rupture de Rome schismatique avec les quatre autres patriarcats de l'église chrétienne primitive : Constantinople, Antioche, Alexandrie et Jérusalem.

Pour ce qui est des protestants qui « lisent la Bible en aveugles », c'est grâce à eux que les professeurs des universités catholiques actuelles peuvent faire leurs cours d'apologétique. Aux protestants, tels que Reuss, revient en effet l'honneur du grand mouvement de l'exégèse biblique contemporaine qui travaille la foi dans tous les pays et s'est imposé même à Rome, où le pape a dû se résigner à faire semblant d'instituer, lui aussi, une commission pour l'étude critique de la Bible, commission qui vient de conclure que l'histoire de la côte d'Adam était rigoureusement exacte...

Voici enfin, à la dernière page de sa *Vie de Jésus*, en quels termes l'apostat Renan « *maudit la Croix* » :... « *Cette sublime personne qui chaque jour préside encore au destin du monde, il est permis de l'appeler divine... Jésus ne sera pas surpassé. Son culte se rajeunira sans cesse ; sa légende provoquera des larmes sans fin; ses souffrances attendriront les meilleurs cœurs; tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes, il n'en est pas né de plus grand que Jésus...* » Quels affreux blasphèmes, n'est-il pas vrai ?

Je crois, par ces quelques exemples, avoir démontré tout ensemble et la sincérité de l'enseigne-

ment de l'histoire dans les écoles libres, et la sincérité des blâmes dont sont l'objet les écoles laïques.

Il ne me reste plus qu'à vous dire où je me suis documenté et de quelle école libre j'ai violé le seuil. Oh ! c'est à la portée de tout le monde. Promenez-vous dans la *rue d'Assas* et arrêtez-vous au n° 28, devant les vitrines de la *Librairie de Saint-Joseph*, *Tolra*, *Simonet*, *éditeurs*. Cette même pancarte y est exposée.

Mais, à propos, savez-vous bien à quelle maison cette librairie fait vis-à-vis ? A ce bon Institut catholique dont M. le recteur s'offre si généreusement à corriger l'enseignement de l'État ! Saint-Joseph s'abrite sous son ombre et prospère sous sa protection. Gageons que, quand M. le recteur s'en ira présider la commission mixte, il glissera sous son bras un de ces placards pour le proposer à nos écoliers...

*Le Siècle*, 1er février 1910.

Article reproduit par *l'Eclaireur de l'Est* du 14.

## POUR L'ÉCOLE LAÏQUE

### II. — L'Aveu candide.

En réponse à mon article paru ici-même, le 14 février, sous ce titre : *Le Mensonge en Images*, j'ai reçu la protestation suivante à laquelle je me fais un véritable plaisir de donner la plus large publicité :

Paris, le 4 mars 1910.

M. Paul Hyacinthe Loyson, rue du Bac, 110, Paris.

Monsieur,

Un de nos amis nous communique l'article : « Le Mensonge en Images » que vous avez cru bon de donner le 14 février dernier dans un journal de l'Est. Vous y critiquez non seulement le texte mais la forme de la gravure et la maison qui l'édite. Nous sommes fort surpris que vous nous attaquiez ainsi dans l'ombre, c'est-à-dire sans même nous avoir prévenu par l'envoi d'un justificatif quelconque. Vous

auriez pu employer un procédé plus courtois qui nous eût permis de vous répondre plus tôt.

Des 70 tableaux qui forment le *Grand Album d'images en couleurs pour l'Explication du Catéchisme*, le nº 19 : HORS DE L'EGLISE, semble vous exaspérer particulièrement. Nous le comprenons sans peine et vous plaignons de tout cœur. Mais, hélas ! nous n'y pouvons rien. Cet enseignement catéchistique donné par S. E. le cardinal Perraud, de l'Académie française, approuvé par tous les cardinaux, archevêques et évêques de France, honoré d'un Bref du Saint-Père, se trouve suffisamment défendu ainsi pour que nous n'ayons pas à mêler notre faible voix à ce magnifique concert de voix autorisées. On écoute les Docteurs de l'Église, on n'a pas l'outrecuidance d'en remontrer à ses maîtres, comme chez ceux qui, n'ayant aucun frein, ni aucune règle, en libres penseurs et libres viveurs qu'ils sont, veulent que tous vivent et pensent... librement comme eux. Hors de l'Eglise, point de salut ! Eh oui, Monsieur, pour tout baptisé, c'est à prendre ou à laisser ! « Celui-là ne peut avoir Dieu pour Père qui n'a pas l'Église pour Mère » a dit Saint Cyprien au troisième siècle. Ce n'est pas d'hier, et cet enseignement de l'Eglise, aussi immuable qu'elle-même, ne se transforme pas, *ad libitum*, suivant le caprice des éditeurs, comme certains manuels de l'enseignement laïque *imposés*, au nom de la liberté, à tous les enfants qui fréquentent l'école *laïque*, *gratuite*, (oh ! combien pour les catholiques !) et *obligatoire* (toujours au nom de la liberté!) C'est ainsi que les libres penseurs voulant couler tous les esprits dans le même moule comprennent la liberté pour chacun de penser comme il... lui plaît !

Il est regrettable que vous n'ayez pas approfondi davantage la gravure que vous aviez sous les yeux. Vous y

auriez vu un arbre fruitier donné comme symbole, avec ses trois branches. Elle est suffisamment suggestive pour ceux qui ne veulent pas être du côté de la branche desséchée.

Consolez-vous, Monsieur, ces tableaux ne sont malheureusement pas appendus à tous les murs de nos « pieuses » écoles. Ils ne sont pas *imposés* comme le sont les manuels de l'enseignement d'Etat. S'il en était ainsi, les éditeurs catholiques y trouveraient une compensation légitime à tous les sacrifices que depuis dix ans ils s'imposent pour être à la fois des contribuables impeccables et des citoyens consciencieux. Le milliard des Congrégations n'a pas encore enrichi les persécutés, mais ceux qui sont vraiment *Hors de l'Église* !... Que voulez-vous qu'il y ait de commun entre eux?

Nous espérons que vous voudrez bien mettre notre réponse à la même place et dans le même caractère que votre article, sans avoir besoin de recourir aux voies légales.

En attendant, recevez, Monsieur, l'assurance de nos sentiments distingués.

TOLRA ET SIMONET.

Voilà satisfaction donnée à mes respectables correspondants. Ils ont, pour la deuxième fois, les honneurs de la première page de l'*Éclaireur* : c'est ce qu'ils appellent être « attaqués dans l'ombre. » Quant à me demander de communiquer personnellement à mes adversaires un « justificatif » de mes articles, c'est exagérer la prétention. Loin de moi l'idée saugrenue de leur adresser la même requête ! Je n'aurais que faire de leur prose ; mais je constate qu'ils tiennent à la

mienne et que les quelques vérités que je leur administre finissent toujours par les atteindre.

Ma réplique maintenant. Elle sera brève. Je félicite hautement une des grandes maisons d'édition catholiques de Paris d'être venue nous déclarer par écrit et *coram populo* que tous les mensonges historiques qu'elle publie à destination des écoles libres, se réclament de l'enseignement catéchistisque donné par S. E. le cardinal Perraud, de l'Académie française, et qu'ils sont approuvés par tous les cardinaux, archevêques et évêques de France, honorés enfin d'un bref du Saint-Père !

Évidemment, voilà de quoi dispenser nos éditeurs de « mêler leur faible voix à ce magnifique concert » d'inepties, c'est-à-dire de discuter avec moi les calomnies et les faux dont j'ai fait la preuve matérielle à propos de la Révolution, du Protestantisme, de Renan, du Bouddhisme et des églises grecques et russes.

Pour autoriser ces mensonges, ils en appellent à toutes les mitres du catholicisme. Pour démontrer la vérité, je leur offre, moi, la discussion.

Que voulez-vous qu'il y ait de commun entre nous?

*L'Eclaireur de l'Est*, 9 mars 1910.

## POUR L'ÉCOLE LAÏQUE

### III. — Au Pied du Mur.

Enfin! ils discutent... J'ai reçu de MM. Tolra et Simonet une seconde lettre qu'on va lire. Pour obtenir cette insertion, ils en appellent, disent-ils, à la loi. Leur avais-je donc refusé la parole? L'ai-je jamais refusée à aucun de mes adversaires? Immédiatement et libéralement, je leur ai toujours ouvert les colonnes des journaux républicains où j'écris, et ce sont, au contraire, les feuilles catholiques qui, les trois quarts du temps, me dénient tout droit de réponse après m'avoir attaqué. Ma loyauté porte d'ailleurs sa récompense, car, bien mieux que je ne saurais le faire moi-même, nos bons cléricaux se chargent tout seuls de se confondre : pour eux, la discussion, c'est le suicide.

En l'occurence, je ferai, toutefois, remarquer à MM. Tolra et Simonet :

1° Qu'ils viennent d'opérer une volte-face, se mettant ainsi en contradiction avec leurs premières déclarations aux termes desquelles ils se dispensaient de « mêler leur faible voix au magnifique concert des voix autorisées » des évêques, archevêques, cardinaux et papes (4 mars), c'est-à-dire qu'à cette date ils ne daignaient pas discuter. Depuis lors, sans doute, ces hauts dignitaires leur ont représenté que leur silence était désastreux. Ils se ravisent, c'est leur droit. Ils parlent, et leur voix est encore plus « faible », le « magnifique concert » encore plus faux.

2° Je leur ferai remarquer, en conséquence, que je serais cette fois très fondé à ne point leur donner la parole par cette raison que leur seconde lettre répond à mon premier article du 14 février dernier, article auquel ils avaient déjà répondu par leur première lettre en date du 4 mars, publiée ici intégralement en date du 9. Je leur fais, je crois, bonne mesure. Quoi qu'il en soit, voici leur tentative de réfutation *in extremis* :

Paris, le 14 mars 1910 (1).

Monsieur Paul Hyacinthe Loyson,
110, rue du Bac, Paris.

Monsieur,

Aux gens poussés à bout, dit-on, l'injure tient lieu de

(1) Quand cette lettre lui fut adressée à nos bureaux, notre collaborateur et ami était en Allemagne où il assistait à la « première » des *Ames ennemies*, d'où le retard forcé de cette publication. (N. D. L. R.)

raisons. C'est sans doute parce que vous manquez d'arguments contre notre œuvre que vous décochez sur elle vos « anathèmes, malédictions, vitupères ».

« Ineptie, mensonge, calomnie, faux ». Voilà ce qu'elle serait, à vous en croire. Cela ressortirait des preuves *matérielles* que vous avez fournies contre ce que nous vous disions « de la Révolution, du Protestantisme, de Renan, du Bouddhisme et des églises grecques et russes ». Comment ! vous avez rassemblé des preuves matérielles contre tout cela ! Mais alors le lampion de *l'Éclaireur* est bien fumeux, bien terne. En effet, dans la critique dont vous faites suivre la description de notre chromo, l'homme le moins myope n'aperçoit aucun fait, aucun raisonnement probant ; pas un mot de la Révolution ni du Bouddhisme ; sur toutes les autres questions rien que des affirmations sans preuves. Et c'est vous qui vous moquez de l'argument d'autorité !

Vos allégations méritent d'autant moins de créance qu'elles sont contredites par l'histoire, par les faits.

1° « Les Russes, dites-vous, n'ont jamais été soumis au pape. L'histoire de leur Eglise, *dès l'origine*, est liée à l'histoire de l'Eglise grecque ». Et pourtant, ce sont des prêtres venus de Rome qui, au septième siècle, évangélisèrent les pays slaves. Leur œuvre fut reprise plus tard par les saints Cyrille et Méthode. Ceux-là étaient grecs, c'est vrai, mais c'est le pape qui les sacra évêques, c'est le pape qui les autorisa à créer la métropole de Kiew, c'est au pape qu'ils rendirent compte de leur mission, c'est devant le pape qu'ils vinrent se justifier des accusations portées contre leur doctrine et leurs pratiques religieuses. C'est même pendant une de ses démarches à Rome que mourut saint Cyrille. Tous ces actes sont bien des actes

de soumission, et cela *dès l'origine* de l'église russe.

2° « L'Eglise grecque, ajoutez-vous, jamais non plus ne ut soumise au siège de Rome. » En ce cas, comment expliquer pourquoi les membres de l'église grecque recouraient si souvent au pape pour présider leurs conciles et pour juger leurs grands dignitaires, comme Nestorius, Macédonius, Eutychès ?

Ils se séparèrent de Rome au onzième siècle, nous l'avons dit. Mais si même ils n'avaient pas été unis au pape avant cette date, leur soumission au pape en 1274 et en 1439, à la suite des Conciles de Lyon et de Florence, prouverait assez que vous vous avancez par trop en affirmant et en soulignant que *jamais* les Grecs n'ont reconnu le pape pour chef.

3° La rupture, dites-vous, est due aux prétentions des papes à l'absolutisme.

Si cela était vrai, on verrait le pape faire tout son possible pour mettre les dissidents sous le joug; ceux-ci de leur côté feraient tous leurs efforts pour s'en affranchir. Or, on voit tout le contraire. Des évêques schismatiques, ceux de Hollande, par exemple, sont repoussés par le pape ; celui-ci, loin de vouloir leur commander, ne veut même pas les reconnaître, Malgré cela, ils persistent toujours à vouloir se rapprocher de lui, et .ils lui notifient leur élection, parce qu'ils le regardent comme le chef suprême de tous les chrétiens. Vous êtes d'autant mieux placé pour ne pas ignorer cet important détail que c'est à un de ces évêques que, en 1893, M. Hyacinthe Loyson remettait le gouvernement des quelques adeptes recrutés par lui.

4° Vous ne pouvez pas comprendre que nous ayons pu dire que les protestants « lisent la Bible en aveugles. »

Et pourtant, les constatations de Bossuet qui, au dix-septième siècle, relevait les variations du protestantisme naissant, les observations de Georges Goyau qui, au vingtième siècle, enregistre l'émiettement du protestantisme agonisant, prouvent que les expressions de la Bible ont été comprises de mille manières différentes par les partisans de Luther. Quand un même objet, regardé par plusieurs personnes, leur apparaît sous des aspects divers, opposés, contradictoires, peut-on dire que ces personnes ont une vue saine, normale, sans tares ? Si, quand je leur présente un arbre, Pierre voit dans cet objet un auto, Jacques un éléphant, et Philippe rien du tout, je ne puis pourtant pas dire que ces messieurs ont une vue claire, nette, perçante : je devrai avouer qu'ils sont aveugles ou bien près de l'être. C'est tout ce que nous avons dit.

5° Vous n'admettez pas que nous voyions en Renan un apostat, un ennemi de la Croix du Christ. Mais alors prenez-vous-en à vos amis qui, en inaugurant à Tréguier la statue de votre idole, exaltaient cet ex-séminariste comme le plus redoutable adversaire du catholicisme et proclamaient que le destructeur de la Croix méritait bien un triomphe au pays des glorificateurs de la Croix, les sculpteurs des merveilleux calvaires bretons.

Ces observations devaient être faites pour montrer au public la sincérité, la conscience, la bonne foi que nous avons apportées dans l'élaboration du travail que vous avez si injustement apprécié.

Conformément à la loi, nous vous demandons d'insérer ces rectifications à la même place et dans les mêmes caractères que les commentaires dont vous avez fait suivre notre précédente lettre, dans *l'Éclaireur de l'Est* du 9 courant.

En attendant, Monsieur, nous vous adressons nos salutations distinguées.

TOLRA et SIMONET.

Je réponds, en suivant l'ordre des questions tel que le donne la lettre ci-dessus. J'ai parlé de « calomnies et de faux. » Voici pour les calomnies :

1° Désigner par l'image et le texte à la réprobation des enfants de l'école libre, non pas seulement les sans-culotte de la Terreur, mais les soldats de la Révolution (jaquette bleue à parements, ceinture au flanc et bicorne en tête), c'est-à-dire les vainqueurs de Jemmapes et les libérateurs du territoire, constitue ni plus ni moins une calomnie envers la France, et l'enseignement ainsi professé est un enseignement fratricide. Il était bon de le constater sur un document décisif.

2° Il est loisible aux catholiques de ranger les Bouddhistes parmi les nations idolâtres, à côté de nègres crépus; je demande seulement à y ranger de même les Catholiques. Si les Bouddhistes ont des idoles dans leurs pagodes, les Catholiques en ont aussi dans leurs églises, et d'infiniment plus variées, et d'infiniment plus grossières, Vierge, saint Antoine, Christ aux viscères apparents, qui reçoivent de pires dévotions.

3° Les Églises russe et grecque. C'est ici le maquis du moyen âge. Orthodoxes et Catholiques à l'envi revendiquent le privilège d'être l'Église originelle. Je n'ai pas à trancher entre eux. C'est ainsi que les

saints Cyrille et Méthode figurent également sur les deux calendriers ennemis. Au demeurant, nul ne conteste que Rome n'ait été considérée comme le siège du premier des cinq patriarcats primitifs. Mais le patriarche d'Alexandrie, de son côté, portait le titre de *Juge des Juges*, et le pape Grégoire le Grand lui-même déclarait, parlant de deux autres patriarches : « Nous sommes tous trois assis dans le même siège ». Le pape Pie X en dit-il autant ? La déférence témoignée à Rome, avant l'accomplissement du schisme, n'avait absolument rien de commun avec la *soumission* telle que l'entend aujourd'hui l'Église catholique romaine. La preuve m'en est fournie malencontreusement par mes adversaires eux-mêmes : les vieux catholiques de Hollande *se réclament* encore, à l'heure actuelle, du siège de Rome, mais ils refusent, dans le même temps, de *se soumettre* aux nouveaux dogmes pontificaux. On peut croire que s'ils s'y soumettaient, ils seraient accueillis avec empressement. Les délégués de l'église grecque aux conciles de Lyon et de Florence, où ils n'étaient venus, d'ailleurs, que pour solliciter le secours des armes occidentales, furent désavoués par leur église, à peine étaient-ils rentrés chez eux, tant il est vrai que cette église n'acceptait pas la *soumission*, au sens romain. Quant à Cyrille et son frère Méthode, à quelque église qu'on les rattache, s'ils ont commencé l'évangélisation des Slaves au neuvième siècle, tout le monde sait que la constitution définitive de l'église russe ne s'effectua qu'un siècle plus tard. « L'église

russe remonte à la conversion au christianisme de Vladimir Ier, quand il se fit baptiser avec son peuple par des prêtres grecs (*et non romains*) 988 ; il institua dans sa capitale Kiev un archevêque ou métropolite subordonné au patriarche de Constantinople (*et non Rome*)... Jusqu'au seizième siècle, l'église russe n'est qu'une partie de l'église grecque ; elle la suit dans sa rupture avec Rome et repousse les tentatives d'union des papes... » (*Grande Encyclopédie*, dernière édition, t. XXVIIIe, p. 1180). C'est exactement ce que j'écrivais en date du 14 février. Je m'excuse auprès de *l'Éclaireur* d'avoir dû transformer ses colonnes en une chaire d'histoire de l'Église. Le cours est définitivement clos. Mais s'il est oiseux de discuter sur la prétention à l'orthodoxie également soutenue par l'église d'Occident et par celles d'Orient, il reste un *faux*, un *faux* matériel que je retiens pour la fin du présent article.

4° Protestantisme. La comparaison de MM. Tolra et Simonet pour démontrer « l'aveuglement » des protestants (Pierre, Jacques, auto, éléphant, rien du tout) est extrêmement savoureuse. Je leur propose également celle-ci : puisque le massif du Mont-Blanc se présente sous des profils très différents selon qu'on le contemple du versant français, du versant italien, ou de la Suisse, ceux qui l'aperçoivent de ces trois points de vue sont tous aveugles : il n'est visible que de sa cime, qui est unique. Tant mieux, parbleu, si les protestants se contredisent ! C'est qu'ils ne sont pas encore figés comme les momies du Catholicisme.

Il n'y a de vie que dans la pensée en mouvement, et de vérité approximative que dans la pratique de la liberté. Quant à M. Goyau et à son « émiettement du protestantisme agonisant », laissez-moi rire. La Prusse, l'Angleterre, les États-Unis ont une agonie qui se porte bien. Et cela, au surplus, n'a rien à voir dans cette discussion. J'ai avancé et je maintiens que les quelques progrès si anodins de l'exégèse catholique actuelle ne se sont effectués que sous le coup des découvertes protestantes, en matière biblique : livres qui nous sont figurés tout remplis de serpents, sur le chromo. Nos deux éditeurs invoquent Bossuet. Même comme catholiques, ils retardent. Bossuet se montrerait scandalisé des récentes concessions du bon Pie X qui admet que les « jours » de la création se peuvent entendre au sens de milliers d'années. Effet de la critique protestante, marraine elle-même du modernisme (1). Et pourtant les dogmes de Rome sont invariables, à ce qu'on nous dit.

Je conclus maintenant en spécifiant *deux mensonges historiques caractérisés* que MM. Tolra et Simonet éditent et enluminent de chromos d'une laideur insigne à destination des petits catholiques des écoles libres. J'avertis, au reste, que sur ces deux points seulement j'accepterai la réfutation de ces messieurs. Je leur laisse le maquis moyenâgeux, pour qu'ils

(1) « A y regarder de près, le modernisme catholique n'est qu'une répercussion du modernisme protestant. » S. Minocchi, professeur à l'Université de Pise, *Revue moderniste*, mars 1910.

ne viennent pas nous déballer saint Thomas d'Aquin et Bossuet, au nom de la loi.

1° MM. Tolra et Simonet ont eu bien garde de relever dans leur seconde lettre mon allusion à la plus belle perle de leur collection, que j'ai sertie dans mon premier article : « *Les Russes, d'abord bons catholiques, puis peu soumis, se sont tout à fait séparés de Rome depuis deux siècles.* » (*sic*). Voilà ce qu'ils impriment sur leurs placards. C'est d'une fausseté absolue, d'une impudence et d'une absurdité monumentales. Les Russes sont séparés depuis dix siècles. Des faits, des dates, des textes, messieurs ?

2° Que Renan soit un « apostat », c'est d'évidence. Que son criticisme ait miné la foi traditionnelle, c'est incontestable. Mais ce qu'ont pu dire ses apologistes de Tréguier, plus de dix ans après sa mort, voilà où Renan n'a rien à voir. J'ai cité de lui la plus belle page du plus bel ouvrage où l'on ait jamais exalté Jésus : « *Cette sublime personne qui préside encore au destin du monde, il est permis de l'appeler divine... Jésus ne sera pas surpassé... Tous les siècles proclameront qu'entre les fils des hommes il n'en est pas né de plus grand que Jésus...* » (*Vie de Jésus*, chapitre XXVIII.) Sur quoi je demande à MM. Tolra et Simonet de me citer une seule page de Renan où il ait « maudit la croix » (*sic*) et dans un style équivalent au geste que lui prête leur chromo, c'est-à-dire le poing brandi et la gueule ouverte, vociférant comme un apache. Telle est la manière dont on enseigne aux petits catholiques des écoles libres la litté-

rature française et l'histoire des idées de ce temps.

Une page, messieurs ? Ou sinon, bonsoir (1).

*L'Éclaireur de l'Est*, 22 mars.

(1) Je mentionne que MM. Tolra et Simonet m'ont adressé une troisième lettre que j'ai publiée dans *l'Eclaireur* du 1er avril. Comme elle ne contient pas la page de Renan que je leur avais demandée, je me dispense ici de reproduire cette lettre.

# II

# MODERNISME ET LIBRE CROYANCE

## LETTRE OUVERTE A L'ABBÉ LOISY, A L'ÉPOQUE DE SA SOUMISSION

Jusqu'au dernier moment nous espérions. Vous vous êtes incliné, Monsieur. L'acte, eu égard à vos mérites, est profondément regrettable. Mais le dommage qu'il entraîne excède par sa portée sociale cette considération de personne. Pour autant qu'il dépendait de vous, c'est la vérité que vous prosternez devant l'erreur, et, de votre propre aveu, c'est en pleine conscience que vous le faites.

Or, ce sera votre destin et votre châtiment, Monsieur, de contribuer par votre faiblesse même à manifester une vérité. Votre soumission équivoque nous est une preuve décisive que les ressources les plus délicates de l'intelligence sont incapables, à elles seules, de faire avancer d'un pas dans le monde les vérités d'ordre spirituel. L'intelligence d'un humaniste ou d'un chimiste peut s'accompagner, à la

rigueur, d'une médiocre conscience morale. Il n'en va pas de même d'un apôtre. Et tout réformateur religieux, qu'il le veuille ou non, en est un. C'est par son être tout entier que l'homme sincère marche à la conquête du vrai. Vous vous placiez en première ligne par vos qualités d'exégète. On déplore que le caractère n'ait pas confirmé le talent.

Sous la signature de F. I. Mouthon, un article des plus bienveillants pour votre personne a paru dans *le Matin* du 28 décembre. Encore que son style badin, conseillé par la circonstance, dût faire le tourment intime du penseur sérieux dont il défend la çause, je ne sache pas que vous en ayez désavoué, ce propos : « Bah ! vous fait-il dire, Galilée s'est soumis et la terre tourne toujours ». Semblez-vous croire, Monsieur, que Galilée est grand dans l'histoire pour s'être soumis, ou pour son murmure devant ses juges, qui empêcha son âme d'étouffer ? Ne serait-ce pas plutôt pour sa proclamation d'une loi ?

Toute proportion admise et malgré votre défaillance, vous pouvez vous inscrire au même bénéfice. Mais le Pisan recula d'effroi devant le flamboiement du bûcher et vous avez appréhendé, tout au plus, de vous engager dans une voie désormais sans périls, que d'autres ont déjà ouverte.

Certes, il y avait une place facile à prendre, ou à fortifier, dans la critique religieuse de ce temps, celle d'un esprit équitable au passé, qui veut loyalement l'avenir. Vous la cédez à de plus libres pour garder l'estampille de Rome. Vous mettez la lumière sous

le boisseau, vous laissez l'Évangile à l'Église, et le pieux calcul de votre obédience suspecte trahira votre espoir, qui est de servir la vérité par l'acceptation de son contraire.

Recevez, je vous prie, avec l'expression bien vive de mon regret si j'ai dû frapper à terre un homme qui a choisi cette posture, l'assurance bien haute d'une indignation fraternelle (1).

*L'Aurore*, 3 janvier 1904.

(1) La seule excuse, comme aussi peut-être la justification, de cet article, est dans la révolte de M. Loisy qui devait arriver quatre ans plus tard.

## LES DIVORCÉS

## ALFRED LOISY AU COLLÈGE DE FRANCE

Lorsqu'il parut enfin devant nous dans la niche pourpre qui surplombe la chaire et prête à cette salle du collège de France l'aspect sévère d'un sanctuaire antique, une formidable acclamation s'abattit sur lui et le cloua sur place, l'empêchant de s'asseoir. On peut croire que, de toute sa carrière si traversée de tribulations, c'est cette première minute de gloire qui dut lui être la plus pénible. Menu et frêle comme un petit vieux qui aurait fait une longue maladie, mais se redressant ferme et rigide comme une mince épée plantée en terre, il subit le choc avec dignité, avec patience et presque avec indifférence, étant de ces hommes pour qui leur corps et le monde extérieur n'existent pas. Puis, quand les remous de l'effervescence se furent calmés, il prit la parole d'une voix si basse et si tranquille que nous eûmes l'illusion de

l'entendre poursuivre avec lui-même un de ces colloques d'une placidité mathématique que le tonnerre de Rome ne put troubler. C'était à croire que le vénérable M. Levasseur, qui assistait son nouveau collègue, eût déposé là sur la chaire un morceau de radium. Cet homme était une pure énergie, une pensée abstraite, en fonction de son épanouissement. Il avait été le témoin passif de son affranchissement progressif. L'Église, cette fois, ne s'était pas heurtée à un caractère, elle s'était brisée contre la Science impersonnelle, qui s'était faite homme dans un prêtre. De là toute la signification, la beauté si neuve de cet exemple. On était gagné insensiblement par un enthousiasme rationnel, échauffé de lumière à défaut de flamme, et, contemplant cette physionomie d'une noblesse figée, oú la vivacité du regard n'exprimait jamais que l'idée en soi, sans rien révéler du penseur lui-même, on croyait voir un rayon de soleil dardé au travers d'un bloc de glace.

Mais, à mesure qu'il lisait sa leçon, sans un sourire, sans un accent, de la voix mécanique d'un homme d'acier, une impression prévalut en moi sur toutes les autres. Sous l'emprunt de cette redingote trop longue qui l'habillait mal comme ces vêtements que les gens du peuple sortent dans les grandes occasions, c'était un divorcé religieux qui officiait dans cette chaire laïque. Tout prêtre qui a aimé l'Église et qui la quitte pour sauver son âme, se condamne à un divorce de cœur qui a toute la tristesse d'un veuvage. Si l'épouse survit, elle est morte pour lui, et il

en prend le deuil. Bien rares sont ceux qu'une indépendance garçonnière exempte des stigmates du grand déchirement. Ainsi le vaillant Marcel Hébert campait, ce jour-là, au pied de la chaire de son compagnon d'armes, la crâne silhouette d'un lieutenant de chasseurs en civil. Mais presque tous les révoltés de la grande lignée qui appuyèrent leur joue au cœur de l'Église, puis s'en arrachèrent pour la vérité, gardèrent des effusions perdues de cette intimité mystique, la mine solitaire et mutilée, le repliement inquiet qui dénonce le divorcé-veuf, ou bien alors l'impatience d'une joie insatisfaite, la joie de la plénitude d'âme conquise qu'ils brûlèrent en vain de faire partager à tous leurs frères ! Et chacun souffrit selon sa nature. Lamennais fut le divorcé ulcéré jusqu'au ressentiment extrême qui le fit se donner à l'ennemie de l'épouse, la Démocratie après l'Église. Renan le divorcé malicieux, qu'attendrit la grâce d'un ressouvenir mélancolique : « Tiens, déesse, s'écriait-il à la Raison, quand je me rappelle ces chants d'église, mon cœur se fond, je deviens presque apostat... » Tel autre, que j'aime, et qui, d'eux tous, fut l'époux de l'Eglise le plus passionné, laisse éclater, dès qu'il parle d'elle, la sainte irritation de l'amour frustré. Loisy enfin était, hier encore, le divorcé qu'opprime toujours l'ascendant passé de l'acariâtre épouse. Durant les trois quarts de son discours, on sentit sur lui l'emprise de l'ombre... Puis, on eût dit qu'au milieu de tous ces amis accourus fêter sa délivrance, il reconnaissait une jeune personne qui avait fréquenté

son ancien ménage et pour laquelle il avait trahi un trop vif penchant sous l'œil ombrageux de la ménagère. Alors, soudain, un sourire perça, bientôt tout le visage s'éclaira, et nous comprîmes qu'il consentait à légitimer en secondes noces son affection pour Dame Science : le divorcé timide avait repris contenance. Or, cela fut vraiment si charmant de candeur et si émouvant de sincérité, qu'à la sortie du Collège de France, en escortant l'humble grand homme en qui l'Esprit avait vaincu, je regrettais l'absence des coups de canne que j'aurais aimé recevoir pour lui, et rendre aussi.

*Le Siècle,* 11 mai 1909.

## LE MODERNISME

« On ne met pas du vin nouveau dans de vieilles outres. »

MAT., IX, 17.

La nomination d'Alfred Loisy à une chaire du Collège de France est un événement historique. Le modernisme est sorti de l'Église pour entrer dans le siècle, et c'est la logique de son principe, à laquelle longtemps il se déroba, qui l'a entraîné invinciblement à ce terme extrême.

Qu'était-il donc originairement, alors qu'il s'abritait encore sous l'aile inquiète, puis irritée de l'orthodoxie ? On en cherche vainement la définition chez ses auteurs, que les mots intimidaient plus que les choses. Ce fut un effort désespéré et subreptice pour sauver l'Église malgré elle ; la critique intrépide du dogme, non point en vue de sa destruction,

encore moins de son épuration, telle que la tenta le gallicanisme, mais plutôt en vue desa transmutation à l'état de symbole toujours fécond par son contenu de moralité et sa vertu de cohésion sociale ; bref, l'aménagement de la cathédrale en un musée des antiques chrétiens, où l'âme mélancolique de ceux qui savent, l'âme nostalgique de ceux qui espèrent se recueille encore devant tant de chefs-d'œuvre de main humaine qui, s'évertuant à réaliser le portrait divin, attestent le modèle inspirateur. Ainsi, Dieu devenait une hypothèse approximative de la raison pour équilibrer la vie morale ; le Christ, une aspiration de la conscience vers un idéal d'humanité sans cesse en progrès à travers les temps ; la Bible, une épopée mystique dont les interpolations mêmes marquent la poursuite de son unité supérieure par les pieux faussaires qui l'ont fabriquée ; l'Église enfin, une république spirituelle très libérale à tous les croyants émancipés que l'orgueil de Rome prétendait courber sous un sceptre caduc d'autocratie.

Un tel système n'apportait-il pas la conciliation tant désirée par ces catholiques amphibies qui, tour à tour, respirent l'air libre de la science moderne et savourent encore les délectations de la foi chrétienne dans les profondeurs de leur atavisme ? Aussi de quel concert d'actions de grâce ils saluèrent d'abord cet avènement ! Mais, sous cette savante paraphrase de la psalmodie traditionnelle, le chef d'orchestre du Vatican surprit bientôt les paroles nouvelles, et brusquement leva son bâ-

ton pour signifier à ces virtuoses un silence brutal.

Leur désillusion, qui fut cruelle, n'en était pas moins inéluctable. Se peut-il vraiment que des gens qui faisaient profession d'inventorier les origines du catholicisme aient été victimes d'une méconnaissance aussi radicale du principe même de l'institution ! Macaulay l'a dit : le catholicisme n'a duré vingt siècles que parce qu'il est l'empire politique le plus formidable depuis les Césars. Or, on ne fonde pas une politique sur une poétique. Du jour où il serait reçu canoniquement que les rites de l'Église et son *credo* même ne sont plus que symboles, les foules simplistes ne se soucieraient guère de la piété du geste qui porte à nos lèvres un calice vide en mémoire de ceux qui s'y abreuvèrent ; les dernières bonnes femmes déserteraient la messe du village, et charbonnier serait prêtre chez lui. C'est ce péril en la demeure sacrée que Pie X reconnut du premier coup d'œil — le coup d'œil du borgne qui est concentré et ne se distrait pas aux à-côtés. Que le modernisme fût éclos au sein de toute autre confession — judaïsme, protestantisme, même orthodoxie gréco-russe, même islamisme — il pouvait être, pour celle-là, un germe de réviviscence ; car le contrôle central des dogmes ou n'existe pas dans ces religions, ou y est moins strict. Le modernisme pouvait tout être, sauf catholique. C'était, pour l'Église, un grain de radium dissimulé sous sa chape d'or, et dont le rayonnement l'eût rongée au cœur, subtilement. J'accorde, il est vrai, que les moder-

nistes ont joué de malchance en tombant sur un pape tel que Pie X; mais toute la lignée des papes futurs ne fût-elle composée que de Léons XIII dont les secrètes sympathies fussent assurées aux idées nouvelles, l'Église, par ces papes et malgré eux, serait inexorable au modernisme. Veut-on supposer, néanmoins, qu'il s'en rencontre un pour s'y rallier ouvertement? Ou bien les mots doivent changer de sens, ou bien ce jour-là, ce pape moderniste promulguerait *ex cathedra* une seconde manière de protestantisme, plus sentimentale et plus artiste : l'Eglise serait « dissoute dans la liberté. »

En vain nos modernistes, effrayés d'eux-mêmes, mirent-ils tout leur soin à expliquer ce qui les distinguait des protestants : le protestantisme se donnait pour mission exclusive d'entretenir dans les consciences individuelles l'expérience intime de Jésus, et le modernisme s'attachait surtout à perpétuer dans la société l'effusion commune à tous les chrétiens. L'Église n'avait pas à leur tenir compte de ces pâles nuances qui tranchent également avec sa règle. Et il sied, dès lors, de rendre à l'Église cette justice qu'elle fit preuve, à l'égard des modernistes, en les frappant méthodiquement à tour de crosse, d'une persévérance dans l'accablement aussi logique que leur parti pris de demi-soumission fut incohérent : ils n'étaient à genoux que sur une seule jambe.

Car là fut le vice de tout leur système : ils reconnaissaient une autorité absolue tout en prétendant la définir; ils s'inclinaient très bas sous ses verdicts,

tout en se permettant le les discuter; ils faisaient humblement leur pénitence, tout en sentant bien qu'ils pécheraient encore... Par cette fâcheuse équivoque morale qui déparait leur rare probité intellectuelle, les modernistes s'étaient enfermés dans un dilemme, *hypocrisie* ou *hérésie*. Pendant des années, ils multiplièrent les subtilités pour se défendre de l'une et de l'autre. Le paradoxe de cet équilibre les fit tout d'abord glisser dans l'une, et finalement tomber dans l'autre, au prix de quelles meurtrissures intimes plus douloureuses que les anathèmes! Et, en effet, tout leur effort de servitude ne pouvant faire taire la voix de leur raison qui soupirait au fond de leur conscience, ils se résignèrent à ne pas la laisser parler trop haut, mais tout juste assez pour qu'on l'entendît. Et ils justifiaient ce compromis invraisemblable par des formules amphigouriques où l'honnête bon sens des mots français étouffait de honte sous les lourds replis d'une syntaxe allemande.

Jusqu'à quand durerait ce corps-à-corps, fuyant ou brutal selon les lutteurs? Résistance vaine et dérisoire de gens qui s'obstinent à se dire chez eux, dans l'instant où le maître de la maison les pousse à reculons vers la sortie! Rome *voulait* faire des hérétiques, dans la mesure même où les modernistes joutaient d'adresse pour esquiver le schisme.

Il était grand temps que cette comédie de sacristie se haussât au ton d'un drame de conscience. C'est ce dernier acte, au dénouement franc, d'un tragique sobre, que l'abbé Loisy écrivit enfin, dans la révolte

de sa conscience outrée, en opposant un dédaigneux refus aux suprêmes sommations de Rome. L'exégète retors a pris possession de ce rôle d'apôtre dont la vérité fait un devoir à tout penseur de l'ordre religieux. Son caractère s'est prouvé égal à son talent, et un style nouveau l'a récompensé : car si naguère il plaidait la cause de ses convictions avec des arguties de casuiste, il les proclame fièrement maintenant avec l'accent d'un prophète rebelle, et les *Quelques Lettres*, son dernier livre, prennent rang à côté des *Provinciales*.

Le modernisme avait abouti. Redressant la courbe de son évolution, longtemps hésitante, longtemps sinueuse, il l'achevait soudain d'un beau trait ferme, qui va droit au but, à l'hérésie. Par là même, sans doute, il cesse d'exister en tant qu'expression du catholicisme; mais il porte sa méthode et ses résultats à la pensée libre qui a tout intérêt à les accueillir pour pratiquer une plus juste entente de ce long moyen âge que fut le christianisme.

Quant à l'Église, en étouffant, comme elle le devait, le plus grand mouvement libéral qu'elle ait produit depuis le jansénisme, elle scellait sur elle la pierre du tombeau. Le modernisme est l'enfant vivant qui s'est arraché aux entrailles d'une morte.

*Le Siècle*, 2 avril 1909.

## GEORGES TYRRELL

Je ne veux pas laisser partir le Père Tyrrell sans un discret hommage public...

Je ne l'ai approché qu'une fois. C'était il y a deux ans, à Paris, chez un de nos amis communs. Il était laid à faire peur au diable, et délicieux à charmer les anges. Très maigre dans sa redingote ecclésiastique, — la même que celle des anglicans — le col fermé par devant, isolant un cou décharné, où la pomme d'Adam faisait des va-et-vient rapides ; le corps replié sur lui-même, et dont, en vrai mystique, il semblait avoir perdu conscience ; la tête extraordinairement animée, où toute la vie s'était réfugiée, quintessenciée, avec, dans les yeux, une expression d'être autre part, comme si le travail de son cerveau avait peine à suivre sa pensée, tant celle-ci était avant-courrière...

Je venais de porter à la scène le problème des ori-

gines de l'homme, et j'avoue avoir été fort sensible aux cordiales marques de sympathie que je reçus ce soir-là de l'auteur de la fameuse *Lettre à un professeur d'anthropologie*.

Sans conteste, Georges Tyrrell demeurera pour l'histoire, à côté d'Alfred Loisy, le plus éminent des modernistes, l'un des deux champions d'une idée dont la gloire était de devoir être vaincue, dans sa subtile spiritualité, par le lourd et épais matérialisme de l'Église actuelle. Que cette idée fut contradictoire, c'est mon avis. Car la religion catholique étant, avant tout, une autocratie politique, nul n'y est fondé à se prétendre plus orthodoxe et mieux inspiré que son chef. Mais cette idée était à coup sûr originale ; elle rejoignait par des détours de sentiment et dans un esprit plus soucieux de l'esthétique de la tradition, la doctrine la plus hardie du protestantisme le plus libéré, et elle constituait avec celui-ci la seule forme de croyance religieuse qui fût, sans réserve ni supercherie, en parfait accord avec la science. Conception d'une élite trop raffinée pour faire son chemin parmi les masses !

Et, néanmoins, Rome trembla de peur autant que de colère. Le libéralisme d'avant le Concile, ou de son lendemain, ne l'émut jamais aussi intimement, car celui-là fut moins essentiel, moins dirimant que le modernisme. Et le Pie X de Merry del Val frappa ces poètes à tour de bras, et Tyrrell eut l'honneur de plusieurs de ces coups.

Pourtant, la vindicte pontificale lui fut bien moins

dure qu'à Loisy, et l'explication en est aisée, et elle fait l'éloge de l'expérience psychologique du Saint-Office : c'est que Tyrrell était un mystique et Loisy un rationaliste. Or, nul espoir de ramener jamais le rationaliste, mais espoir toujours d'attendrir le cœur du doux mystique, *in extremis*.

Rome ne se fit pas faute de le tenter. Il y a huit jours, on nous cuisinait sa conversion. Tout était prêt pour l'escamotage de l'âme hérétique. Et déjà l'*Univers* annonçait que Tyrrell, pour mourir, avait réintégré un monastère, et le bon journal conviait ses lecteurs à prier pour sa fin édifiante. Hélas ! il a fallu déchanter. Le même journal annonçait hier que le pape va mettre ses fers au feu pour marquer d'excommunication l'abbé Brémond, qui assista Tyrrell dans sa mort impie !...

A ce sujet, voici ce qu'on mande de Mulberry House, à Storrington :

« Me permettrez-vous, comme à la personne dans la maison de laquelle le Père Tyrrell est mort (à l'âge de 48 et non de 61 ans), de vous donner quelques détails, plus exacts, sur les circonstances de sa mort ?

« 1. Il a eu les derniers rites de l'Église catholique ;

« 2. Il n'a fait aucune rétractation ;

« 3. Pour cette dernière raison, et malgré le fait qu'il avait reçu les derniers sacrements, l'évêque catholique lui a refusé l'enterrement chrétien.

« Aussi faut-il ajouter qu'une rétractation aurait été impossible, même si le Père Tyrrell avait été dans les

dispositions de la faire, puisque le malade a perdu tout de suite le pouvoir de parler clairement, et n'avait pas une très pleine conscience. Il semble donc évident que les autorités ecclésiastiques ont interprété la loi à ce sujet dans le sens le plus sévère qu'elles pouvaient, si elles ne l'ont pas absolument ignorée.

« Mais ses amis se consolent par leur conviction que, pour lui, tout s'est passé selon qu'il l'aurait voulu : il désirait les sacrements, il les a eus ; il ne voulait pas de rétractation, il ne l'a pas faite ; il s'attendait à être persécuté après sa mort comme il l'avait été pendant sa vie, cela est aussi arrivé. »

Tyrrell repose donc en terre protestante. Sa mort fut honnête comme sa vie. Né protestant, il ne paraît point inutile qu'au cours de sa douloureuse carrière, il ait fait le voyage du catholicisme pour faire ce retour à l'hérésie.

C'est une démonstration de plus que Raison et Conscience n'ont point de place à l'ombre du clocher romain.

Mais qu'on me permette de conclure ici par un vœu. A de tels « catholiques », dont la conception de la « cité de Dieu » tient plus de Platon et de Marc-Aurèle que de saint Augustin et surtout que de saint Thomas d'Aquin, nous, penseurs libres, nous devons un peu plus qu'un respect distrait ou qu'une sympathie méfiante. Nous leur devons une compréhension intuitive de leur idéal et une fraternelle collaboration de nos efforts.

Dans la communion de ces saints-là, nous pouvons entrer sans péril. L'Esprit qu'ils adorent sous des noms antiques, nous le balbutions dans nos cœurs profanes et nous le servons de nos mains laïques.

*L'Aurore*, 2 août 1909.

## LAMENNAIS

### I. — Discours prononcé a la salle Mustel, le 15 janvier 1909.

Lamennais !... nom amer et superbe comme le souvenir d'une gloire funèbre; témoignage d'une victoire de l'âme qui aurait la noblesse d'une fière défaite ; évocation d'une figure grandiose qui va, peu à peu, s'imprécisant pour nos esprits, dans la brume d'oubli; écho d'un passé qui requiert l'hommage de notre ignorance, mais expire sur des ruines qu'on ne visite plus...

C'est la force de l'Église d'honorer ses saints, jusqu'aux plus obscurs, dont elle déroule la procession à travers les siècles, du haut en bas du calendrier. Et c'est trop souvent la légèreté de la démocratie de servir les rancunes de Rome en laissant retomber un silence ingrat sur les martyrs de la liberté.

Il y a cependant un semblant d'excuse à la négli-

gence de la génération contemporaine envers Lamennais. L'admirable auteur de l'*Essai sur l'Indifférence*, des *Progrès de la Révolution*, des *Paroles d'un Croyant* et du *Livre du Peuple*, ces adjurations au zèle défaillant du catholicisme; l'héroïque polémiste des journaux *l'Avenir* et *le Constituant*, ces feuilles enflammées qui, disséminées par un vent de tempête, mirent le feu aux âmes à travers l'Europe, Lamennais, messieurs, fut de ces écrivains de génie dont les œuvres tombent en grande partie avec leur temps, parce que ces œuvres étreignent ces temps passionnément, font corps avec eux et ne s'en détachent plus. Seuls, un jour, quelques fureteurs s'aperçoivent que ce Père de l'Église en rupture de dogme a devancé Nietzsche, et l'a surpassé, dans le pastiche génial des prophètes hébreux, et du même coup pratiqué le vers libre un demi-siècle avant les symbolistes.

A cette première cause de l'effacement de l'œuvre menaisienne s'en ajoute une autre tirée du caractère de l'écrivain, qui parut étrange dans sa naïveté, et du développement de sa vie, qui parut brisée dans sa suite logique. Le secret de l'homme et de sa vie tient dans la devise de Mazzini, dont il fut l'ami : *Dio e popolo* ! Dieu et le peuple formaient les deux termes indissolubles de toute sa foi, fermaient le cercle de tout son amour. Dès son livre de début, les *Réflexions sur l'état de l'Eglise*, éclate ce souci tout catholique de décréter l'unité morale de la société. Toujours la religion de Lamennais eut pour raison d'être cette

destination sociale. Le salut des âmes individuelles ne suffisait pas au besoin de son cœur œcuménique : il eut faim et soif du salut du monde.

Dans la première phase de sa vie, c'est le Pape qui fut sa chimère mystique. Le pape, non pas roi, mais dieu, devait reprendre à la lettre, ingénument et magnifiquement, la mission du Christ parmi les hommes, dépouiller toute pompe vaticanesque pour se vêtir d'un flamboiement d'apocalypse et régir les peuples du dix-neuvième siècle comme Jupiter régentait l'Olympe. C'est ainsi qu'il concevait la liberté, et la Révolution, fille de l'Église !

Or, lorsque, ayant fait le voyage de Rome, et admis en présence de Grégoire XVI, il eut vu son dieu, pour toute réponse, lui offrir une prise de tabac fin et lui vanter les cires perdues de la Renaissance, d'un haut-le-cœur soudain, il se détourna, courut droit au peuple hors de l'Église, afin que le peuple se connût divin et, pour ainsi dire, fût Dieu sans le pape. Et le peuple incarna sa seconde chimère, celle qu'il n'eut plus le droit d'abandonner. D'abord théocrate démocratique, ensuite plébéien spiritualiste, il commença comme Joseph de Maistre et finit comme Léon Tolstoï.

Précurseur d'apôtres comme d'écrivains, il le fut encore des événements. Cette même Église qui l'excommunia se chargea d'accomplir ses aspirations à contre-sens. Toutes y passèrent. Le pape Pie IX et le pape Pie X eussent, en apparence, comblé les vœux du jeune théocrate. Le pape Léon XIII s'est

essayé à l'embrassement de la démocratie, à la manière dont le héros de Racine embrasse son rival. Plus récemment, les rêves sincères des chrétiens sociaux procèdent de lui, et il leur en coûte : les Dom Murri et les Marc Sangnier consomment leur faillite à son enseigne (1). Enfin le divorce prononcé d'hier entre l'Église et l'État laïque figurait en tête de son programme. D'où il ressort que Lamennais a rempli à l'égard de l'Église le rôle d'un prophète de malheur qu'elle a commencé par lapider pour tenter ensuite, mais trop tard, de s'approprier ses oracles.

Prophète pareillement de la Démocratie dont il mourut sans voir le triomphe, que dirait-il de ses résultats ? Pour elle aussi serait-il prophète de malheur? C'est pour conjurer une réponse sinistre à cette question que nous vous proposons, messieurs, de dresser l'image de Lamennais au milieu de nous et au-dessus de nous. Il ne se peut point que la libre pensée renie à son tour le plus sublime de ses serviteurs. Ce serait misérable à elle de chicaner l'auteur de l'*Esquisse d'une Philosophie* sur sa foi en Dieu et en l'immortalité de l'âme, qu'il a proclamée de son dernier souffle. Affirmation ou négation de la métaphysique doivent rester libres pour des penseurs libres. Quand un homme a donné de telles garanties contre tout système de croyances qui ne relève pas de la seule raison et de la seule conscience, il est à

(1) Ces paroles étaient prononcées avant la rupture de l'abbé Murri d'avec l'Église, par quoi il est rentré dans la logique.

nous. Le Dieu qu'il rêva n'a plus rien à voir avec une idole en plâtre rose ni avec un Moloch biblique. Et l'âme qu'il se fit était assez belle pour mériter de ne pas mourir. Sa foi fut cette essence toute spirituelle dont ni un homme ni une société ne peuvent se passer pour vivre en beauté. La démocratie ne doit pas être un réfectoire, mais une communion dans l'idéal. Et tout idéal est surnaturel puisqu'il arrache l'homme à ses appétits, et tout idéal est mystérieux puisqu'il élève l'homme vers l'inconnu... Sous peine donc de périr étouffée en se gavant des reliefs de l'ancien régime, la démocratie doit tenir parole à Lamennais : se « diviniser » spontanément et moralement.

Messieurs, en dehors de ces applications de la pensée de Lamennais au temps présent, il laisse un exemple d'absolue grandeur pour tous les temps. C'est celui de ces hommes qui, comme Socrate et comme Luther, sous le coup d'une autorité universelle et écrasante, sont imployables quand la conscience parle, et vont jusqu'au bout de leur témoignage. Excusez-moi si je ne peux me défendre d'une émotion en évoquant les affres de l'âme dont il faut payer ces rébellions, car des rapprochements s'imposent à moi. Ils ont été trois au dix-neuvième siècle, parmi les illustres du clergé de France, pour qui la conscience prima le repos, prima la pourpre. Quel que fût le motif de leur sacrifice, motif sentimental et humanitaire chez Lamennais, qui ne revisa que très tard le dogme, motif de raison et de vérité chez

les deux autres, dont l'abbé Loisy est le dernier en date, tous trois ont fait comme la pendule de Lamennais : « J'aurais beau dire à cette pendule, répétait-il devant ses disciples : si dans cinq minutes tu sonnes l'heure, pendule, je te brise ! La pendule sonnerait ! » Ainsi ces trois ont sonné l'heure de vérité. Nous ne laisserons pas dire qu'ils furent brisés.

Messieurs, de par sa volonté expresse, vous le savez, Lamennais fut enfoui dans la fosse commune, à même cette argile équivoque et grasse, vraie boue de cadavres, qui mêle un mort à la foule des morts. « Faut-il mettre une croix ? » demanda le fossoyeur à l'exécuteur testamentaire. Et par la bouche du survivant : « Non ! » fut la réponse du cercueil. Épouvantés ou ricaneurs, les catholiques en prirent occasion pour triompher : c'était là le point de chute final où devait s'abîmer le « damné », l'aboutissement de la spirale de Dante !... Hé bien ! messieurs, l'ignominie de cette sépulture se confirmerait spirituellement si, par l'impiété de notre ingratitude, nous laissions condamner Lamennais à la fosse commune de l'oubli. A nous de prétendre que cette fin lugubre est la plus splendide de toute l'histoire, la seule qui l'emporte, par le renoncement de toutes les parcelles de l'égoïsme, sur la beauté de la mort du Christ, de sainte légende : à nous de prouver que Félicité Lamennais s'est enseveli lumineusement dans le cœur vivant de l'humanité !

*Le Siècle*, 1er Février 1909.

## LAMENNAIS

### II. — Appel du Comité international pour ériger un monument a Lamennais (1).

Un comité international s'est constitué pour élever à Paris un monument à Lamennais.

L'hommage s'adresse au grand écrivain, illustration des lettres françaises au siècle dernier, que le siècle présent ne saurait sans honte vouer à l'oubli,

(1) Parmi les premières adhésions on relevait les noms de: Léon Tolstoï, Björnstjerne Björnson, Hyacinthe Loyson; Jean Aicard, Eugène Brieux, Jules Claretie, Emile Faguet, Anatole France, Ernest Lavisse, Pierre Loti, de l'Académie française... Aristide Briand, président du Conseil, rapporteur de la loi de séparation ; Gaston Doumergue, ministre de l'Instruction publique ; Dujardin-Beaumetz, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts... Louis Havet, Alfred Loisy, Georges Renard, professeurs au Collège de France ; Gabriel Séailles, Jean Psichari, Daniel Serruys, professeurs à la Sorbonne ; E. Ledrain, conservateur au musée du Louvre ;

Léonce Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg; Strauss, sénateur, président de l'Association des journalistes républicains ; Armand Dayot, président d'honneur des « Bleus de Bretagne »; Ferdinand Buisson, président de l'Association des Libres Penseurs de France; Pierre Baudin, Aymon, Émile Combes, Ferdinand Dreyfus, Gervais, Louis Martin, Petit-Jean, Poirson, sénateurs ; Maurice Bertaux, Aristide Boyer, Jules Breton, Ch. Deloncle, Guernier, président des « Bleus de Bretagne », de Kerguézec, Paul Meunier, Marcel Sembat, députés ; Herriot, maire de Lyon; Nathan, maire de Rome ; Henry Fazy, président du Conseil d'État de Genève ; Auguste de Morsier, député au Grand Conseil de Genève ; Émile Vandervelde, Hector Denis, Jules Destrées, Furnémont, députés au Parlement belge ; Edmond Picard et Houzeau de Lehaie, sénateurs au Parlement belge ; Lampué, Henri Rousselle, Virot, conseillers municipaux de Paris ; Bernard Bouvier, professeur, ancien recteur à l'Université de Genève; Salverda de Grave, professeur à l'Université de Groningue; H.-P.-G.Quack, professeur à l'Université d'Amsterdam ; Marcel Hébert, professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles; Paul Desjardins, directeur de l' « Union pour la Vérité »; J-J. Kaspar, secrétaire général de l' « Union des Libres Penseurs et des Libres Croyants » ; Étienne Giran, E. Roberty, pasteurs protestants; Louis Germain Lévy, rabbin; The Hon. William Gibson ; Mmes Émile Zola; Séverine; comtesse de Fallois de Saint-Germain, Mary-Lafon, Pondaven ; MM. Maurice Bouchor, Camille Lemonnier, Jules Renard, Émile Verhaeren, comte Albert du Bois, Maurice Pottecher, Jules Troubat, Frantz-Jourdain, Henry Bérenger, directeur de *l'Action*, Jean-Bernard, directeur de *la Presse Associée*, rédacteur à *l'Indépendance belge*; Antoine Bott, directeur de *la Bretagne Nouvelle*; Adolphe Brisson, directeur des *Annales politiques et littéraires*, rédacteur au *Temps*; Victor Charbonnel, directeur de *la Raison* ; Robert Dell, rédacteur à *The Nation* ; Ernest-Charles, rédacteur à *l'Opinion* et au *Gil Blas*, Jean Finot, directeur de la *Revue*, Adrien Hébrard, directeur du *Temps* ; docteur Hillmand, directeur de la *Revue Positiviste* ; Camille Le Senne, rédacteur au *Siècle* ; Piétro Mazzini, directeur de *l'Italie et la France* ; Jules Noël, directeur de *la Société Nouvelle* ; Ollendorf et Périvier, di-

et dont il serait particulièrement opportun de remettre l'œuvre en lumière.

Il va aussi au grand apôtre de tous les pays, qui mit son génie au service d'idées sans cesse en progrès sur elles-mêmes, et n'ayant pu servir l'Église dans la plénitude de sa conscience, se donna au peuple de tout son être, jusqu'à vouloir ensevelir sa gloire dans la fosse commune.

Le monument que nous avons conçu servira donc à un double exemple. Il sera le tribut de reconnaissance de la démocratie à son héros, dont l'enseignement idéaliste lui est plus que jamais nécessaire pour se réaliser elle-même, et si l'heure n'est plus de manifestations anticléricales, il démontrera, dans une plus haute sérénité, que les vaincus de Rome, à toutes les époques, sont toujours vainqueurs devant l'histoire.

Il glorifiera la fosse commune.

C'est dans cet esprit que nous sollicitons votre adhésion à ce monument réparateur.

*La Commission exécutive* :

Paul Hyacinthe Loyson, Jules Princet, Gaston Riou, Édouard Pelletan, éditeur.

recteurs du *Gil Blas* ; Stéphane Servant, directeur de la *Revue Intellectuelle* ; Maxime Vuillaume, rédacteur à *l'Aurore* et au *Radical*.

## III. — Lettre de Léon Tolstoï.

*A M. Paul Hyacinthe Loyson, au sujet du monument Lamennais.*

Cher Monsieur,

Je tiens à exprimer ma profonde estime et ma vénération de la mémoire de Lamennais. Tant dans sa vie que dans ses écrits, il me semble loin d'être apprécié comme il devrait l'être, non seulement du public européen, mais même, si je ne me trompe, du public français. Son trait principal, qui surtout m'est cher, c'est sa foi ardente en l'enseignement du Christ dans son vrai sens, cette foi qui prend la forme d'un sentiment et, par contagion, saisit ceux qui le lisent. Voila ce que j'éprouve toujours à sa lecture.

Léon Tolstoï.

Iasnaïa Poliana, 30 avril 1909.

## LAMENNAIS

### IV. — Interview d'Anatole France.

— « Vous avez pris, maître, expliquons-nous, l'initiative d'élever un monument à la mémoire de Lamennais ?

— « Non, non, riposte tout de suite Anatole France. Attendez donc. Il n'est pas tout à fait exact que j'aie pris cette initiative. C'est, à la vérité, mon excellent ami Gabriel Séailles, et le fils de cet homme de cœur et de grand esprit qu'est Hyacinthe Loyson, qui ont pensé tout d'abord à cela. J'y ai ensuite souscrit très volontiers.

— « Et quelles raisons ont déterminé votre adhésion?

— « Voici, dit-il. Je voudrais tout d'abord que l'on connaisse un autre Lamennais, une autre figure que celle que lui donne la légende, un Lamennais enfin qui ne soit pas Lucifer foudroyé, mais un plus beau

Lucifer, le plus ardent, le plus généreux, le plus pur, le plus mystique.

« Pour moi, le caractère de Lamennais est extrêmement intéressant parce qu'il y a une sorte d'unité dans sa vie. On sépare trop le prêtre orthodoxe qu'il fut auparavant et l'homme qu'il fut en refusant de se soumettre à l'Église. Il n'y a pas un Lamennais d'avant et un Lamennais d'après la rupture. Ce Breton a toujours été attaché, au contraire, au catholicisme libéral, dans le sens vrai du mot et non plus dans le sens pour ainsi dire parlementaire qu'on lui donne aujourd'hui. Il fut un socialiste chrétien.

« Dès 1833, Lamennais, bien éloigné encore de ce que l'on a appelé son apostasie, proposait à ses amis de se dire plutôt chrétiens que catholiques, le christianisme, beaucoup mieux que le catholicisme, exprimant la raison et la nature humaines. Dans ces paroles, il y a déjà le germe des idées qui le firent se séparer de Rome puisqu'il y nie la hiérarchie ecclésiastique.

« A cette même époque, il dit toujours à ses disciples : Présentez-vous comme les « hommes de la liberté et de l'humanité », et il ne conçoit jamais l'Église que comme la société même du genre humain.

« Oui, Lamennais fut un démocrate chrétien ; un catholique, certes, mais un catholique épris de liberté et d'humanité. Il avait vraiment un grand caractère et un grand talent.

« Il tenta, œuvre difficile, de réconcilier l'Église

avec le peuple. Les modernistes d'aujourd'hui réussiront-ils là où le mystique Lamennais a échoué ?

« Quels sont donc leurs hommes, leurs apôtres ? En dehors de cet homme de valeur, de courage et de talent qu'est l'abbé Loisy, je n'en vois pas. Et encore ! Loisy critique simplement, Lamennais apostolisait.

« Quant aux autres, ils manquent de caractère, de grandeur ; ils n'ont pas la flamme sacrée, la pureté, le puissant mysticisme de Lamennais, cet apôtre. Celui-là était vraiment un démocrate ardent et convaincu.

« Son œuvre littéraire est aussi très importante. Lisez ses *Paroles d'un croyant*. C'est un livre fort beau, d'une éloquence douloureuse, mais puissante. Et puis cette œuvre lui a survécu. Alors que l'œuvre de François d'Assise meurt avec François d'Assise, l'œuvre de Lamennais survit à Lamennais. Il fut véritablement un grand écrivain. »

*La Petite République,* 25 janvier 1909 (1).

(1) On nous permettra, pour conclure, de citer la lettre suivante adressée à M. Jules Princet : « Monsieur, je m'associe de tout cœur à l'œuvre que vous entreprenez avec mon fils. Lamennais fut un grand révolté, et je l'en honore, parce qu'il s'est élevé contre les pouvoirs usurpés par les hommes et contre le plus funeste de tous, celui qui prétend commander directement aux consciences. Mais Lamennais n'a jamais attaqué l'autorité légitime et bienfaisante, celle qui est à la base de l'ordre moral, social et religieux. Il a, jusqu'à la fin, affirmé le Dieu personnel, ou plutôt suprapersonnel, mais conscient et vivant ; l'âme libre, respon-

sable, immortelle, l'Évangile enfin dont l'esprit, supérieur à la lettre, doit régénérer, non seulement les individus, mais les sociétés. Honneur à ce grand prophète qui fut en même temps un grand martyr !

HYACINTHE LOYSON. »

## L'AMIRAL RÉVEILLÈRE ET L'AUTARCHIE

*Préface d'une Anthologie de ses Pensées* (1).

Paul Réveillère naquit en l'île de Ré, le 27 mai 1829; il est mort à Brest, le 26 janvier 1908, dans sa vieille maison de la Porte-Foy où il habita soixante-quatorze ans, chêne breton enraciné sur le granit. Son grand-père maternel, Branda, dont il emprunta le nom pour signer ses premiers écrits, fut maire de Brest de 1789 à 1790, et fervent des idées nouvelles. La Réveillère-Lepeaux, membre du Directoire, fut son grand-oncle. En 1845 Réveillère entrait à l'École navale; il prit sa retraite de contre-amiral en 1891. Deux adversaires personnels nuisirent beaucoup à son avancement : son détachement de toute ambition et l'intransigeance de ses principes. Les plus beaux exploits de cet homme de guerre furent pacifiques. Il

(1) Fischbacher, éditeur, 1909.

s'était fait une spécialité de sauver les navires en détresse, sans en excepter ceux de l'ennemi. Par un coup d'audace qui lui valut une réputation universelle, il franchit sur un torpilleur, en 1886, le passage de Préa-Patang dans le Haut-Mékong, et ouvrit le Laos au commerce du monde. Le *Rapide Réveillère* marque cette gloire sur un lieu terrestre. Ses hommes l'appelaient le *père du marin.*

La fin de sa carrière maritime, à soixante-deux ans, fut le début de son activité essentielle. Tout le qualifiait pour les luttes publiques. Mais il échoua aux élections sénatoriales de 1893 pour avoir maintenu sa fidélité aux principes libres échangistes qui venaient d'entrer en pleine défaveur. Cette noble défaite l'assura d'un poste très supérieur. Il devint dès lors l'intendant moral de sa province.

Toutes les formes d'association qui tendent à susciter l'initiative individuelle lui doivent quelque chose. Son acte le plus significatif fut l'acceptation de la présidence des *Bleus de Bretagne*. De même qu'il avait eu le courage, lui officier, de blâmer la guerre de 70, et de s'écrier après l'écrasement : « Pas de revanche !... Nous sommes punis par la lourde main d'une justice tardive... » de même, il sut être *dreyfusard* à l'heure ténébreuse, en pays chouan. Son irrédentisme républicain, qui datait de l'Empire, ne flatta point la démagogie. Il fut, à Brest, l'ennemi respecté du socialisme. A nos institutions démocratiques il demandait, non pas un miracle collectif, mais la faculté pour l'individu de se réaliser en se conquérant. Dans

l'ordre de nos relations avec l'étranger, partisan du Brest-Transatlantique, il fut surtout le divinateur et le pionnier infatigable de « l'entente cordiale » avec l'Angleterre. Sa propagande, qui n'allait pas sans quelque mérite dans un temps où le sentiment populaire n'y était rien moins que sympathique, fut saluée au delà du détroit par une lettre publique et mémorable de sir Henry Campbell Bannerman, le le futur *premier* qui scella « l'entente ». Et Réveillère eut, avant de mourir, la joie magnifique de vivre son rêve.

Ce zèle de tous nos grands intérêts, il le décupla par les productions d'une plume abondante. Écrire, pour lui, fut agir encore. Son style franc et sobre va droit au but comme un soldat qui a sa consigne. D'un relief mordant, parfois brutal, à la Maupassant, il s'égaye aussi de malice gauloise, tel un sourire vite réprimé sur la joue bronzée du vieux loup de mer. Parfois enfin, il trouve la puissance et la chaleur dans une émotion solennelle, se condense alors en une grande image, et s'élève jusqu'à la beauté, comme la nuée pourpre et solitaire surgie tout à coup des profondeurs de l'océan... Ces dons hors pair, il les prodigua en les dédaignant. Réveillère fut un écrivain qui ne fit jamais de littérature. Il ne se disciplina qu'une fois, dans *la Conquête de l'Océan*, œuvre d'ensemble et maître livre où, cherchant le secret de la fortune des peuples dans leur développement maritime, il assigne à la France sa dernière chance de suprématie, placée qu'elle est au pivot même du tourbillon de tous les échanges, qui

doit la porter ou l'engloutir. A ce livre près, toute son œuvre est éparpillée à travers cinquante plaquettes, miettes de granit ou blocs sauvages parmi lesquels le lecteur trébuche, errant, dérouté et ensorcelé, comme Réveillère dans le chaos de pierres de Brignogan! Et, cependant, c'est par ces fragments qu'il fut lui-même le plus complètement, par ses petites brochures *autarchistes*...

L'Autarchie (1)! Cette devise d'orgueil difficile qu'on rêverait d'inscrire à la proue épique d'un cuirassé, c'est tout l'héritage de Réveillère : il laisse un mot plein d'une idée. Ce qu'est cette idée économiquement et politiquement, on l'a indiqué (2). Elle implique aussi une philosophie. Un vouloir moral est à sa base, un espoir religieux, à son couronnement. Parti des prémisses des sciences exactes, et n'emportant pour tout viatique que la passion de sa dignité et l'horreur du matérialisme, ce philosophe sans le savoir justifia un à un, s'il ne les prouva, tous les postulats métaphysiques : l'effort créant la liberté, la liberté désignant un Dieu, pôle magnétique de nos aspirations, et ce Dieu nous devant l'immortalité, condition de l'infini progrès! Certes, depuis Kant, ce chemin du retour nous était connu. Mais de l'avoir suivi en buissonnant, sans prétention à faire des trouvailles, d'avoir confirmé d'un témoignage aussi ingénu la persistance de l'instinct religieux dans la conscience de l'athée moral, voilà le propre de Réveillère. Il voulut Dieu,

(1) Le gouvernement de soi-même.
(2) M. G. de Molinari, dans le même volume.

Il ne renia pas plus ses doutes que ses espérances. Précurseur par là d'un idéalisme d'expérience, libre penseur et libre croyant, il fut quelqu'un de bien rare en France où si peu de penseurs sont restés religieux, c'est-à-dire hommes, et où les croyants, moins hommes encore, ne pensent plus du tout.

Fut-ce reprise de l'âme par l'hérédité, ou besoin spontané du cœur solitaire que ne réchauffa pas l'amour humain ? Lui qui avait donné du Christ idéal, création suprême de l'humanité, une définition non équivoque et si sublime, finit à son tour par se troubler à cette image. Les calvaires bretons avaient étendu sur son enfance l'ombre tragique de leurs bras de granit, et c'est cette ombre du grand autarchiste libre martyr qui se resserra sur le philosophe au soir de sa vie, jusqu'à ce qu'enfin, lumineusement, elle l'enveloppât dans son étreinte.

A ses funérailles qu'il voulut très simples, sans soldats, ni prêtres, ni orateurs, alors que toute la ville faisait cortège au char des pauvres traîné d'un cheval, le crucifix, posé sur la bière, y fut la seule de ses décorations.

Car si jamais, à l'avènement du christianisme en Armorique, le dernier des Bardes rêva d'enter la foi nouvelle sur l'antique doctrine, c'est l'âme de ce druide qui venait de revivre en Réveillère. Ce fut un menhir surmonté d'une croix.

## LA SCIENCE ET LA FOI

*A propos des* Ames ennemies.

### I. — LETTRE A M. EMILE FAGUET, CRITIQUE DRAMATIQUE AUX *Débats*.

Paris, 20 mai 1907.

« Mon plus cher et ancien Maître,

Oh ! que vous le dites à propos (1), nos idées sont bien différentes ! Et cette différence, elle est ici que mon cher maître a tant de gentille curiosité pour toutes ces belles passagères — les idées — qu'il n'en arrête aucune au passage, s'attendant toujours aux suivantes, alors que son humble élève, modeste disciple de Platon, croit à la vie supérieure de ces *ombres* et se rue hors de la *caverne* pour tenter de s'emparer de leurs corps qui projettent leurs *silhouettes* sur nous. Je constate avec satisfaction que mon fanatique de savant vous a fait accepter sa vraisemblance, voire même sa réalité. J'ajoute aussitôt que

(1) Feuilleton des *Débats* du 20 mai 1907.

je ne partage pas toutes ses idées à lui non plus. Il est athée, et l'*hypothèse Dieu*, pourvu qu'on en renouvelle radicalement le contenu, me paraît garder toute sa force. Mais accordez-moi que la théorie transformiste, acquise désormais en sa grande ligne, si elle ne touche pas la question suprême, ruine inexorablement la conception du Dieu *biblique*, créant d'une pièce. Accordez-moi que la découverte sur laquelle j'ai basé mon œuvre, celle du Pithécanthrope, par Eugène Dubois, à Java en 1892, corroborée par les travaux de M. Manouvrier, directeur du laboratoire d'anthropologie de Paris, porte un coup plus fâcheux encore au principal article du dogme *biblique*, celui qui vise la création de l'homme. Le mot de Voltaire : *Si Dieu a créé l'homme à son image, l'homme le lui a bien rendu*, corrigeons-le par le mot de Renan : *Consolez-vous, pauvres martyrs, un Dieu se fait avec vos pleurs*, et disons, voulez-vous, qu'à mesure que l'homme se dégageait de la gangue brutale, il a redressé à l'infini l'image de son Dieu. Quant à l'impartialité, mon cher ami, n'est-ce pas au fond n'avoir pas d'idée, d'idée maîtresse, qu'être impartial? Si j'eusse adopté cette discrétion, j'aurais trahi le dessein même de mon œuvre, qui était d'évoquer au jour et de déchaîner sur la scène la grande force violente et victorieuse qui monte partout à l'assaut des dogmes, celle de la raison humaine. Certes, le principe de l'artiste doit être de dominer son œuvre ; mais son devoir est aussi de traduire son temps, et si son temps est violent, d'être violent. Ma plus fière ambition est atteinte, puisque vous voulez bien déclarer « qu'il y a là un fond de vérité et que les *Ames Ennemies* restent une date. »

*Le Journal des Débats*, 27 mai 1907.

## LA SCIENCE ET LA FOI

### II. — Lettre a M. Stéphane Servant, rédacteur a la *Revue intellectuelle*.

Coppet, ce 3 septembre 1907.

Mon cher confrère,

J'ai profité de mes vacances d'été pour relire l'article si remarquable que, dans la *Revue intellectuelle*, vous consacriez à mes *Ames Ennemies*, lors de leur récente représentation au Théâtre Antoine.

Je vous dois, d'abord, une grande joie : celle d'avoir été, dès mes débuts dans la carrière, entièrement compris par un inconnu. Mais il s'y mêle quelque inquiétude : celle de voir ma propre pensée, si étroitement chevauchée par vous, s'emporter au delà de mes prévisions. Aussi, au moment où ma pièce va prendre les chemins de la province et de l'étranger, c'est-à-dire m'échapper de plus en plus pour accomplir de par le monde le bien ou le mal de sa destinée, voudrais-je la retenir encore un instant comme un enfant

émancipé qui s'en va quitter le seuil paternel et qui déjà n'écoute plus que d'une oreille distraite les recommandations pourtant si graves que j'ai à lui faire.

Certes, Monsieur, j'ai aspiré à réaliser impartialement une œuvre d'art tout en traitant d'un conflit d'*idées*. A une époque comme la nôtre, où ces batailleuses se voient à l'œil nu dans la mêlée, soulevant les foules plus consciemment qu'elles ne l'ont jamais fait dans l'histoire du monde, le littérateur qui, de parti pris, ferme à ces muses turbulentes la porte de sa « tour d'ivoire », me paraît exclure de son œuvre l'inspiration la plus légitime et faillir au devoir le plus strict de sa tâche de peintre social.

Mais une portion considérable du gros public a voulu voir dans une *pièce d'idées* une *pièce à thèse*, sans se mettre en peine d'une distinction aussi scolastique. Si telle avait été mon intention, je n'eusse point doté mon héros de certaines idées qui ne sont pas miennes, comme, par exemple, son athéisme irréductible et sans restriction, par quoi sa ressemblance est plus exacte avec un si grand nombre de ses confrères réels, et des plus illustres, au dix-neuvième siècle. Je ne l'eusse point montré, au troisième acte, muet devant l'énigme de la vie, ni au dernier, désemparé devant celle de la mort. Qui sait par contre si, dans cette pièce qui passa pour nettement irreligieuse, je n'ai pas fait exprimer par la femme chrétienne, sous une forme, il est vrai, que je crois chimérique et surannée, des sentiments que je sens éternels dans le cœur humain ? Et je pourrais enfin prétendre que si l'inspiration de mon drame l'incline sans doute du côté de la science, c'est encore un signe d'impartialité : car à l'heure qu'il est, il ne pouvait plus mettre en présence deux énergies équivalentes, la ferveur de prosélytisme, la force d'expansion et la vigueur intellectuelle ayant déserté le Christianisme.

Ne sommes-nous pas parvenus, en effet, à l'un de ces passages de l'histoire où la pluralité des hommes se conforme encore collectivement à un idéal de doctrine auquel chacun individuellement n'accorde plus son adhésion? Cette marche incertaine et sans conviction, les prédécesseurs du Christianisme l'ont connue comme nous aux dernières années du Paganisme. Il semble qu'on se presse sous une voûte immense qui s'ouvre vaguement sur l'avenir que les brumes de l'aube ennuagent encore; et des remous se produisent dans la foule qui recule, et des voix s'élèvent qui se perdent dans le vide, et la perspective reste voilée... A notre tour, nous fluctuons sans avancer sous l'arche de sortie du Christianisme. Même la France révolutionnaire, qui redresse fièrement sa tête laïque, est prise par les pieds dans le Moyen-Age. En d'autres termes, la société tout entière repose sur une base affaissée; la maison branle, mais on n'ose encore s'en évader, faute de savoir où l'on couchera.

Dans l'humble drame dont vous me fîtes l'honneur de vous occuper — et qui est le premier d'une trilogie — c'est un coin seulement de ce vaste tableau que j'ai tenté de brosser. Je n'y ai abordé la question religieuse qu'au seul point de vue de l'intelligence. A cet égard, il y avait, je crois, un moment des âmes à fixer. De ce que, pour le mieux marquer, j'ai eu recours à un protagoniste pour qui l'attente entre deux âges est une lâcheté, et qui, follement ou intrépidement, préfère risquer à lui tout seul une brusque enjambée vers l'avenir, on en a conclu que j'entendais donner un exemple. Je répondrai pour mon héros qu'il a très certainement cette intention. Et je répondrai en mon nom propre que si je le rencontrais dans le monde — et l'original de mon portrait doit exister, ne fût-ce qu'à un seul exemplaire — je lui tirerais mon chapeau bien bas, car il obéit à sa conscience dans toute la rigueur de sa dictée.

Est-ce un fanatique ou un héros? Vous avez décidé pour le second terme. Si vous en veniez à m'interroger sur mon sentiment, j'opinerais que c'est un héros, mais incomplètement informé des raisons de croire de ses adversaires.

Aussi bien, Monsieur, je me suis déjà trop avancé sur le sentier des confidences pour ne pas pousser avec vous jusqu'au cœur même de la question. Parlons en hommes et allons aux faits. Oui, j'ai des préférences secrètes parmi les idées que j'ai incarnées — et très peu de gens les ont démêlées. Elles sont pour *Florence,* la victime, non par vaine pitié sentimentale, mais parce que l'enfant porte en elle le vœu confus d'une conciliation. Eût-elle survécu à son angoisse, et eût-elle été un jour en mesure de se formuler à elle-même sa foi nouvelle, ce sont ses idées que j'aurais faites miennes. Un *auteur à thèse* n'eût pas manqué de les anticiper pour les développer, ce dont je serais pourtant embarrassé. En attendant, la petite Florence devait mourir, non pour recueillir au dernier acte les larmes faciles des spectateurs, mais parce que son vœu, à l'heure actuelle, succombe partout à travers le monde. Je souhaite, néanmoins, qu'il ressuscite ! Je souhaite que cette pauvre pièce de théâtre, en incitant les âmes sincères à méditer, les amène d'elles-mêmes à m'apporter le vrai dénouement, si nécessaire... et si impossible pour le moment ! Vous m'avez réconforté, Monsieur, par ce jugement sur les *Ames Ennemies* : « Si l'œuvre est, par fatalité, antireligieuse, ce n'est pas parce qu'elle détruit, c'est parce qu'elle édifie qu'elle est belle. » Un métier, je l'avoue, que je prends en horreur pour le voir furieusement pratiquer en France, c'est celui du destructeur à tout hasard, de l'anarchiste intellectuel. Je suis de ceux qui veulent détruire sans ménagement, comme sans pleurnicherie, mais pour en finir une bonne fois avec la stérile destruction; de ceux qui s'achar-

nent sur des ruines sacrées, non par haine stupide de ces pierres vénérables qui abritèrent l'humanité pendant vingt siècles, mais afin de déblayer l'espace et d'y reconstruire la cathédrale plus aérée d'une foi plus claire. Reconstructeur, le plus beau titre auquel puisse prétendre un libre Latin du vingtième siècle ! En d'autres pays, protestants, consentira-t-on un nouveau bail aux restaurateurs ? Le redressement et l'élargissement indéfini du Christianisme y sont-ils possibles ? Peut-être encore ? Chez nous, trop tard : le catholicisme a pourri la base. Je ne donne pas pour heureuse cette circonstance. Elle a, au contraire, ceci de funeste qu'elle exaspère la lutte religieuse et menace de la stériliser en constituant de droite et de gauche deux mentalités fanatiques. Je me borne à constater qu'elle est, et me résous à en tirer un parti suprême.

Formidable, invraisemblable est l'entreprise qui se dresse devant nous ! Il s'agit de refaire une âme à la France sous peine de voir démembrer son corps. Il s'agit de créer pour le monde moderne, disciple immédiat de la France, cet exemple encore sans précédent de l'instauration d'une religion sans aucun appoint de merveilleux. Il s'agit de continuer à nier tout en commençant à affirmer. Car l'âme d'un peuple, le lien d'une époque, c'est précisément une *religion*, une affirmation non pas seulement intellectuelle, mais sentimentale et volontaire. Or je vous ferais injure, Monsieur, et à votre Revue toute courageuse, si je me gênais pour déclarer ma conviction. La science n'est qu'une catégorie de la discipline individuelle ou générale. Certes, on ne peut rien fonder contre elle ; mais rien non plus ne se peut fonder par elle seule. Son droit de contrôle est indiscutable sur tous les crédos. Elle délimite aux métaphysiques leurs champs de conjecture. Mais on ne remplacera pas plus la religion par la science, que la mu-

sique par la peinture : elles ne répondent pas au même objet. La science dit *comment*, jamais *pourquoi*, et n'en a cure. J'ai dit qu'elle restait sans réponse devant le Sphinx de la Vie et de la Mort. A plus forte raison, nous garde-t-elle insuffisamment des séductions de la Sirène de l'Égoïsme. Certes, il appartient à la science de vérifier et de corriger notre mesure du bien et du mal. Mais on ne substituera pas plus l'éducation scientifique à l'entraînement de la culture morale, que la physiologie à la gymnastique. La science enseigne l'intérêt de chacun bien entendu, elle n'oblige pas, individuellement, ne nous impose pas le choix du mieux. La religion chrétienne était plus complète : elle avait, du moins, la prétention d'assouvir la grande aspiration de l'homme vers l'absolu, et elle s'appliquait à discipliner la conscience profonde de ses fidèles. Mais le Christianisme, qui ferma les yeux dès son origine sur l'univers connu des anciens, jusqu'à exprimer moins de vérités à cet égard que le symbolisme polythéiste, le Christianisme semble aujourd'hui échouer dans l'épreuve éliminatoire à laquelle la science soumettra désormais toute religion : la conformité à ses certitudes. Or quelle synthèse supérieure de l'intelligence et de la conscience s'annonce comme capable de lui succéder en faisant la conquête des masses barbares ? Ah ! cette religion nouvelle par quoi la raison scientifique s'enhardirait jusqu'à une doctrine philosophique, s'exalterait jusqu'à la vertu et s'attendrirait jusqu'à l'amour, nous saurions bien où en recueillir les fragments épars... Dans les découvertes coordonnées de tous les savants ! Dans les hymnes de tous les poètes ! Dans les évangiles de tous les Christs ! Mais toutes ces gerbes glanées, qui les nouera en javelle unique ? Qui accomplira le miracle humain de souffler aux peuples un même esprit ? Qui fera jaillir le je ne sais quoi qui traverse les âmes au même instant ? Qui

agraffera sur nos cœurs rebelles la ceinture d'airain du bien nécessaire ? Je ne vois dans les foules émancipées que des appétits ouvrant la gueule, et ceux qui ont le plus faim en sont-ils plus nobles ? Les socialistes, qu'on doit aimer, n'égalent pas encore en beauté morale les premiers chrétiens qui souffrirent plus qu'eux ; les Petites-Sœurs des Pauvres n'ont pas rencontré d'Ordre rival chez les femmes laïques ; la Libre Pensée n'a pas élevé son Parthénon à la Vérité intérieure... N'ai-je pas le droit de dire que la tâche défie nos forces humaines ? Et combien sommes-nous pour l'affronter ? Et combien de chances nous sont contraires ! Il le faut pourtant. Le pont est rompu derrière nous par où nous enfuir vers le passé. Il faut faire tête allègrement devant ce destin, sans possibilité de tourner les talons, sans velléité de plier les genoux ! Une ère se prépare pour l'Occident, soit la plus radieuse de ses annales, soit la plus infâme et la plus ignoble, où une race repue de satisfactions matérialistes, mais remuée encore dans son hébètement par un sourd besoin d'idéal, assurerait peut-être au Catholicisme, guetteur de toutes les décrépitudes, une reprise de domination.

C'est à l'avènement de la première que je voudrais avoir travaillé par l'infime tribut de mes *Ames Ennemies*. Mais si mon œuvre devait détourner de la foi chrétienne une seule âme croyante sans lui susciter en échange l'intuition naissante d'une foi supérieure, j'en éprouverais la brûlure du remords comme d'un fer rouge.

Voilà, Monsieur, ma conscience d'homme soulagée. Excusez-moi de cette longue confession dont vous êtes cause, et croyez, je vous prie, à mes sentiments bien fraternels.

*La Revue intellectuelle*, 25 septembre 1907.

## LA SCIENCE ET LA FOI

### III. — Mon Singe.

> « Soudain, une pierre qui roule, un cri !... La pioche mettait à découvert un crâne bestial, bombé déjà, extraordinaire, dont les orbites vides s'emplirent pour moi d'un regard infini, plongeant à travers des myriades de siècles !... L'ancêtre, l'ancêtre qui ressuscitait ! »
>
> (« Le Savant fanatique, » d'un jeune auteur, 1907 [1].)
>
> « Les abbés Bouyssonie et Bardon viennent de découvrir un homme-singe ».
>
> (Tous les journaux, 1908.)

Enfin, le voilà reçu officiellement sous la coupole. Qui çà ? Le « pithécanthrope », parbleu ! La presse a négligé de nous dire de quelle langue s'est servi le récipiendaire pour répondre au discours d'installation que lui adressa M. Edmond Perrier : ne frois-

(1) *Les Ames ennemies*, acte premier.

sons aucune nationalité et mettons que ce soit l'esperanto.

Tout de même, j'en éprouve un petit chatouillis de satisfaction, ayant fort prôné sa candidature ; car je me vante aujourd'hui d'avoir, pour la première fois de sa vie — ou de sa survie, si vous préférez — mené ce grand-papa au théâtre.

Aussi avec quelle émotion je pris hier le chemin du Muséum, c'est ce que je vous laisse à imaginer. Lorsque, muni d'une introduction de M. Perrier, je sonnai à la porte du laboratoire de M. Boule, savez-vous qui venait d'en sortir ? Le président du Conseil lui-même, à qui rien d'humain, ni de préhumain, n'est étranger : entre une audience et une interpellation, il s'en était couru comme moi déposer sa carte chez l'Ancêtre.

— Est-il vrai !... m'écriai-je, brûlant toute politesse à mon hôte dans le premier feu de mon impatience, le *missing link* est enfin trouvé ?

— Vous m'abordez, me répondit M. Boule, non sans un sourire malicieux, dans les mêmes termes que M. Clémenceau ; il s'est campé là devant le fossile en s'exclamant : « Ainsi, ça y est, ce n'est plus un mythe !... » Et avec une courtoisie exquise, en passe de devenir préhistorique, le directeur du laboratoire me présenta le nouveau pensionnaire.

C'est un crâne pétrifié que revêt une chaude patine de rouille sur fond d'ivoire, et cette bigarrure lui prête un aspect de vivacité sous les stigmates de son long séjour au sein de la strate. Homme ou brute? on

ne peut décider, c'est la perfection de l'équivoque : les menus insignes de la race simienne dont il s'ornemente, sont indiscutables et, néanmoins — pour vous citer le mot d'un autre savant, M. Manouvrier, que je suis allé consulter aussi sur son perchoir, dans les combles du musée Dupuytren où il collectionne nos portraits de famille — et néanmoins « c'est un vrai cerveau de Parisien ! » Clémenceau lui-même s'y est reconnu, et il s'y connaît, je pense. Bref, ce parent pauvre qui nous revient du fond de sa province après un exil de *cinquante mille ans*, se sent très à l'aise parmi notre luxe électrique ; ce *vieux de la vieille*, impose le respect de sa calvitie : toi, mon lecteur, dans quelques années, tu feras une figure aussi sommaire, et je voudrais t'y voir dans cinquante mille !

Enfin, pour achever de vous le dépeindre, je note ce hasard qui est symbolique : les premiers coups de pioche des bons abbés qui l'exhumèrent l'ont marqué au front comme d'un signe d'honneur, à l'endroit même où s'ébaucha la pensée humaine...

— Estimez-vous que cette découverte, demandai-je au savant paléontologue, corrobore ou non la théorie du transformisme en ce qui concerne l'origine de l'homme ?

Pour toute réponse, M. Boule aligna devant moi six crânes, dans l'ordre même où je les exposai au foyer du théâtre Antoine : celui d'un chimpanzé en tête de file, puis par progression de mérite, c'est-à-dire à raison de leur développement, les crânes de

Java, du Néanderthal, celui-ci de la Chapelle-aux-Saints, celui d'un Australien actuel, et enfin le chef de l'*Homo sapiens*. De bout en bout, sans solution de continuité, la chaîne se tenait, et mon regard glissait d'un crâne à l'autre sans heurt ni surprise, sans même le soupçon que chacun de ces légers intervalles était un abîme millénaire...

Il apparaît donc que la preuve est faite, autant qu'elle se peut en pareille matière, à savoir par voie de rapprochement logique et de présomption impérieuse : l'acte de naissance de l'humanité a été signé dans une forêt vierge de l'âge quaternaire par la main velue d'un anthropoïde. Du jour où Darwin prophétisa ce *missing link*, comme Le Verrier la planète Neptune, les orthodoxes hurlèrent en chœur : « Montrez-le nous !... » Or, à chaque fois qu'on le leur montre, ils le récusent : « Ce n'est qu'un fragment, » ou bien encore : « un dégénéré ! » L'année dernière, d'excellents confrères de la presse fossile, et notamment M. Paul Souday, m'accablaient de leur meilleur sourire : « Ce jeune auteur se la baille belle ! Il assoit sur une fable la donnée sociale de sa pièce ! Jamais, jamais on n'a découvert le *missing link*... » Qu'en dites-vous, cette fois, mon cher confrère? J'eus l'avantage de vous faire connaître le pithécanthrope d'Eugène Dubois, que vous ignoriez. Ouïtes-vous parler du pithécanthrope de la Chapelle-aux-Saints? Celui-ci est de beaucoup plus remarquable, étant le premier qui ait consenti de nous montrer sa *face* au lieu de nous tirer une révérence à la dérobée, en nous

jetant au nez sa calotte cranienne. Et combien probant son témoignage, quand on considère que ce dernier venu a comblé un vide, non au point de départ, mais au *terminus* de la descendance, à proximité immédiate de l'homme ! Nous logeons maintenant sur le même palier. Ainsi, mes bons amis de l'orthodoxie, vous n'avez plus qu'une échappatoire, c'est d'exiger, avant de vous rendre, qu'on déterre sous la crypte de Notre-Dame un pithécanthrope prévoyant, qui tienne entre ses doigts de squelette un parchemin avec cette mention : « *C'est moi qui suis le* missing link, *le fils du singe et le père de l'homme.* »

Reste, il est vrai, une objection de tout autre ordre, et je vous la souffle : elle m'a été faite il y a fort peu de temps par la *Semaine Religieuse* de Genève, un des grands organes du protestantisme ; c'est à savoir qu'on a relevé des traces de l'homme très antérieures au pithécanthrope. Rien de plus exact. On n'oublie qu'un point, et je traduis ici la pensée des savants que j'ai consultés, c'est que, lorsque cet homme ressuscitera, lui qui déjà se taillait des armes et des outils qui ont survécu à ses ossements, il se trouvera être plus singe encore que le pithécanthrope ! Méfiez-vous donc de ce suprême espoir en l'inconnu : c'est le pavé de l'ours que vous suspendez au-dessus de vos têtes. Et puis, Messieurs, réfugiez-vous dans la symbolique de l'abbé Loisy qui permet de tout interpréter, mais soyez beaux joueurs en face de la science : votre dernière carte est perdue, car il faut convenir que ces deux braves abbés de la

Corrèze, qui ont découvert un pithécanthrope dans une chapelle où trônaient des saints, viennent de jouer là un tour de singe à l'orthodoxie de Pie X, aussi bien qu'à celle de Calvin !

Or, tandis que M. Boule se détournait pour aller me chercher son rapport qui paraît en même temps que ces lignes, je saisis à pleines mains le crâne de l'Ancêtre et je lui dis :

## Litanies au pithécanthrope.

« Toi qui me tends un miroir sordide, je t'avoue pour père ; je me regarde en face dans ta face ;

« Ne va pas croire que je tire vanité de voir plonger mon origine jusqu'à ta bassesse ; mais j'y gagne la fierté d'être monté vers un peu de noblesse par tes propres forces : tu es beau déjà de ton effort vers moi ;

« L'Esprit n'a point créé dans sa sagesse dès le commencement, il se cherche à travers l'évolution : en est-ce moins l'Esprit, s'il se trouve ?

« Ainsi la déchéance n'est plus au bas, mais au haut de l'échelle en cas de culbute : tu nous es ensemble un encouragement à nous surmonter à l'infini, et un avertissement à ne pas succomber au poids du passé ; nous savons maintenant où nous retomberions !

« En vérité, tu fus l'*animal religieux*, le singe mystique, toi qui portais un mufle de bête et qui cependant mourais à genoux dans la pose rituelle où l'on t'a retrouvé ;

« Et je me penche vers toi pour communier dans ta religion qui, pas plus que ta race, ne t'a trompé, mais s'est dépassée ; car ma raison la plus lumineuse, comme ta confuse imagination, est étreinte d'angoisse devant un mystère qui s'est agrandi en se reculant ;

« Ton âge sans doute ignora le baiser ; si j'avais pu, par anachronisme, te tomber jadis sous la patte, je n'aurais éprouvé que ta morsure pour tout embrassement, ô ancêtre;

« C'est pourquoi je veux te rendre en piété meilleure ce que tu as fait pour moi en efforts obscurs... »

Et, portant à mes lèvres le crâne bestial, j'y mis un baiser, religieusement.

*Comœdia*, 2 janvier 1909.

# III

# PROTESTANTISME

## LETTRE OUVERTE
## A MONSIEUR LE COMTE D'HAUSSONVILLE
## EN SON CHATEAU DE COPPET

La Solitude sur Coppet,
le 15 novembre, 1902.

Vous avez écrit une belle page, Monsieur, et fait dans le même temps une bonne action en payant au canton de Vaud la dette de gratitude et d'estime contractée par vous à son endroit tant pour l'hospitalité qu'il vous offre que pour l'ascendant moral que la mentalité de ses habitants a exercé sur votre esprit. Un étrange caprice du hasard ayant égaré sur ces rives un numéro du *Gaulois*, celui-là même auquel vous aviez eu l'inspiration de confier votre lettre, il me fut donné de vous lire. Cédant d'abord à la surprise, je ne laissai pas d'admirer bientôt dans quelle subtile et judicieuse intention vous aviez choisi

la gazette où M. Pollonnais prodigue son zèle de néophyte catholique, pour y faire, de votre plume autorisée, l'éloge de la tolérance protestante.

Leçon exquise, leçon discrète dont le sens n'a échappé qu'à ceux-là mêmes qui en accueillirent l'expression. Vous fîtes mieux encore : cette tolérance, vous leur en citâtes un exemple qu'ils ne pussent récuser, en la personne du maire de Coppet, commune protestante, lequel, spontanément, sanctionna de sa présence l'inauguration d'une chapelle catholique sur son territoire. Souffrez, Monsieur, que je remplisse l'objet de cette lettre en vous demandant si vous estimez qu'en pays catholique la réciproque serait probable ? Ce n'est pas l'attitude des catholiques militants de France, d'Italie ou d'Espagne à l'égard de leurs compatriotes « hérétiques », qui vous permettrait, hélas! de répondre par l'affirmative. Que si vous invoquiez la modération et les dispositions d'humeur relativemeut conciliantes du clergé catholique en Suisse, je m'en voudrais de ranimer, fût-ce en passant, les dissensions religieuses à l'apaisement desquelles vous avez le grand sens et la noblesse d'applaudir. A peine mentionnerai-je pour mémoire l'intransigeance ombrageuse de certain évêque de la montagne fulminant l'anathème contre les historiens coupables d'avoir, dans leurs écrits, fait une place aux Jésuites, et interdisant à ses administrés la lecture de la *Gazette de Lausanne* et du *Journal de Genève*, ces feuilles notoirement anarchistes. Quoi qu'il en soit, et s'il est vrai que le cléricalisme soit un

virus dont les pays latins se réservent le monopole, s'il a singulièrement moins de prise sur le tempérament des catholiques suisses et des Suisses germains notamment, à quoi cela tient-il, Monsieur ? N'est-ce pas aux effets salutaires de l'hégémonie protestante dans un pays où les protestants représentent les 59 p. 100 de la population et les catholiques les 40 p. 100 seulement ? N'est-ce pas à la dissolution du Sonderbund en 1847, c'est-à-dire à la victoire politique du protestantisme sur le catholicisme ? N'est-ce pas à l'usage si intelligent, si mesuré, si charitable que les vainqueurs en firent à l'époque et depuis ? Et seriez-vous prêt à soutenir, Monsieur, qu'au cas où les proportions numériques des adversaires eussent été renversées et la victoire contraire à ce qu'elle fut, la même tolérance religieuse règnerait aujourd'hui en Suisse ? La voix populaire vous aura dit, ou vos propres lumières vous auront rappelé, quelle répression implacable les Jésuites préparaient dans ce pays où ils se croyaient maîtres de la victoire et parcouraient à cheval les rues des villes, la veille de leur fuite éperdue sur les bords du lac de Lucerne.

Enfin, Monsieur, si le protestantisme donne le bonheur aux peuples, comme vous avez réussi à nous le démontrer par l'exemple du canton de Vaud, que serait-ce, je vous le demande, de ce canton même, sans la domination des seigneurs bernois, protestants, qui lui inculquèrent un peu brutalement cette foi ?

Mais je vous entends, et vous laissez suffisamment

percer votre satisfaction intime de cette circonstance historique pour que je me dispense d'insister. L'ombre de la fille de Necker, protestant, peut encore se plaire en votre château de Coppet. Ainsi donc, Monsieur, vous en demeurez d'accord, l'honneur de la situation actuelle que vous louez, revient surtout à l'influence de la mentalité protestante. Il est dans la logique traditionnelle d'une confession qui en appela de l'œcuménicité du dogme au libre examen de chacun, de tendre soi-même à la diversité et de la favoriser chez les autres. Au contraire, c'est non seulement l'aspiration, mais l'explicite prétention du catholicisme d'ouvrir seul les portes du salut et seul de posséder la vérité intégrale. Dominé par un tel principe, quel régime de tolérance religieuse est possible dans un pays de suprématie catholique? Et permettez-m'en la remarque, si, en France, à l'heure présente, la loi a la main un peu rude, au gré de vos amis, pour ceux qui prétendent s'en passer, si même l'intolérance négative se dresse en face de l'intolérance positive ; si l'on promulgue en ce moment le dogme de la vérité laïque ; si la guerre, en un mot, une guerre sans merci comme sans issue, est virtuellement ouverte entre les deux partis extrêmes, à qui en remonte la responsabilité ? D'où partit la provocation séculaire à la libre pensée et à la libre conscience ? A qui la faute, Monsieur ?

Telles sont les réflexions qu'éveille en moi la lecture de votre belle lettre, toute empreinte d'un esprit de mansuétude et de charité, que vous me pardon-

nerez de louer à mon tour. Si la mienne vous semble à tort y répondre sur le ton des récriminations, croyez qu'entraîné par l'exigence des arguments, je n'ai fait autre chose que tirer les conclusions de la vôtre, et accueillez, Monsieur le comte, les salutations respectueusement cordiales d'un voisin de campagne.

*Le Siècle*, 18 novembre 1902.

## LES MONUMENTS A MICHEL SERVET

La ville d'Annemasse vient d'accueillir et d'inaugurer une statue de Michel Servet que la ville de Genève avait refusée. J'approuve cette statue. J'en voudrais cent sur toutes les places de la cité de Calvin. Le crime du bourreau est d'autant plus irrémissible que sa personne morale était plus haute, et que sa gloire est faite de son effort à délivrer la conscience humaine de son époque des épouvantes et des servitudes catholiques. Pour Calvin ni pour sa doctrine je n'ai aucune espèce de sympathie. Ce qui ne m'empêche pas d'admirer les magnifiques conséquences sociales du calvinisme dans le monde anglo-germain dont cette foi contribue à assurer la primauté. Tout au contraire, la figure de Servet est extrêmement attachante. Le hardi médecin espagnol avait des vues intellectuelles beaucoup plus vastes et des intuitions philosophiques bien plus

profondes que le réformateur génevois. Son caractère était à ce point chevaleresque qu'il choisit les affres du bûcher plutôt que de déplacer un adjectif dans une formule théologique. Calvin exigeait : « Jésus, fils éternel de Dieu », Servet maintint : « Jésus, fils du Dieu éternel ». Tout le long du chemin qui monte vers Champel, on lui offrit sa grâce (1) au prix de cette simple transposition, concession infime dans les mots, immense, selon lui, dans la pensée. Le platonicien ne courba point le front — le « membre divin » — devant l'anthropolâtrie même épurée du protestantisme. Et les volutes rouges de la fumée emportèrent au Dieu inconnu l'âme indomptable de son témoin qui s'obstinait à le rêver plus grand que l'homme...

Cela dit à la gloire impérissable du libre croyant spiritualiste que fut Servet — héros de la pensée égal à Socrate par l'intransigeance du point d'honneur de la raison — y a-t-il des circonstances atténuantes au refus de la ville de Genève de faire une place à son monument ? Il y en a une, et très digne de remarque, que M. Paul Fleurot, secrétaire du conseil municipal de Paris, a complètement passée sous silence dans un récent article de *l'Action*.

Michel Servet avait déjà son monument expiatoire sur le lieu même où se dressa le bûcher, à Genève. De qui était venue cette réparation ? Des protestants, qui avaient devancé les libres penseurs. Sur une grande pierre brute, arrachée aux Alpes qui virent

(1) La grâce du feu seulement ; il aurait été décapité.

le meurtre, une inscription en lettres de bronze atteste que les fils de la Réforme réprouvent « l'erreur » de leur ancêtre, qui lui fut « commune avec son siècle ». Or, ce monument n'a pas satisfait les libres penseurs. Ils ont estimé qu'il importait de spécifier « le crime », et, mieux que par une pierre impersonnelle, d'exalter le martyr en effigie.

Sur le premier point, je leur ai, en principe, donné gain de cause. Sur le second, quels que soient, dit-on, les nobles mérites de la statue d'Annemasse due à l'ébauchoir d'une jeune femme, Mlle Roch, je tiens qu'aucune offrande de la postérité, tant à un homme qu'à une idée, ne vaut le bloc de granit et l'inscription sobre — surtout quand une tragique évocation doit l'emporter sur l'émotion d'art. Un quartier de roche vierge est illimité, et l'imagination recueillie y sculpte un symbole aussi grand que l'idée.

Mais le gouvernement génevois a fondé son refus sur une tout autre considération. L'initiative du second monument avait été prise par un comité composé en majeure partie d'étrangers, qu'animait le zèle toujours juvénile d'Auguste Dide, ancien sénateur français — qui, par parenthèse, pour l'acuité de l'intelligence et le charme de la conversation, n'a son pareil qu'en Anatole France. Cette fois, peut-être, il fut malhabile. Tant y a que l'opinion génevoise se gendarma contre ce qui lui parut devoir être une manifestation de représailles, concertée non plus en l'honneur de Servet, et non pas même contre le seul

Calvin, mais bien contre tout le protestantisme. On se persuada que c'était la réédition, à Genève, de l'étrange équipée de Montrouge où nous eûmes la joie de voir Henri Rochefort, néophyte du catholicisme sous le bonnet du nationalisme, inaugurer le Michel Servet du sculpteur Baffier, en expiation évidente de la statue du chevalier de La Barre que les socialistes campèrent naguère devant le Sacré-Cœur de Montmartre. Bref, la politique embrouilla tout. Mais il faut noter que le gouvernement de Genève est radical, qu'il n'est plus aux mains des protestants, et qu'il vient même, à notre instar, de faire voter une loi de séparation.

On n'a pas, en France, rendu justice au geste des libéraux de Genève, fils de Calvin, qui dressèrent la pierre de Champel; la grandeur morale de leur abnégation nous a échappé. J'assistai à cette cérémonie. C'était en automne, au tomber du soir, la bise cinglait et le froid qui, déjà, étreignait les corps, eût pu inspirer des lâchetés aux âmes. Le groupe des pasteurs montait à pied la colline du crime. Ils gravissaient, après trois cents ans, le même calvaire que le fier martyr. Ils posaient leurs pas aux traces de ses pas. Tête nue, ils s'avancèrent vers la haute pierre grise, jaillie de terre comme un vieux remords de la conscience de Genève. Plus que par l'âpreté du vent, ils allaient fouettés par l'hostilité des orthodoxes de leur propre église qui envisageaient comme un sacrilège le grand devoir, et si nouveau, qu'ils venaient remplir. La honte d'un souvenir qui

est la seule tache d'un si pur passé, l'angoisse de la réparation présente, l'espoir en la récompense de l'avenir, tous ces sentiments se mêlaient dans leurs yeux, contractaient les plis de leurs visages au moment d'oser le grand effort... Et lorsque, enfin, tous rangés en cercle autour de la pierre, le premier d'entre eux prit la parole, l'émotion soudain les fit pâlir.

Jamais je n'oublierai ce simple spectacle. C'est une date sublime de l'humanité. Pour la première fois dans le cours des siècles, il se rencontrait une religion assez loyale pour se repentir, à la face des hommes, à la face du ciel. Voilà pourquoi on ne saurait admettre en aucune façon l'assertion de M. Paul Fleurot, « qu'on est obligé de constater que la religion protestante ne vaut pas mieux que la catholique ». L'exemple de Champel est la gloire du seul protestantisme. La foi capable de se rétracter dans le passé peut s'affranchir indéfiniment dans l'avenir. La porte d'airain n'est pas scellée sur elle éternellement. Et l'on attend que M. Maurras célèbre, en tête de *l'Action française*, l'inauguration par le clergé de Rome, sur la grande place de Valladolid, du monument expiatoire aux victimes de Torquemada.

*L'Aurore*, 9 novembre 1908.

## SERVET ET CALVIN

Répondant à l'invitation qui me fut adressée, je viens de faire le voyage de Genève pour assister à la pose de la première pierre du monument de la Réformation. J'en rapporte dans l'âme, plutôt que dans le cœur, une émotion sobre et raisonnée : cérémonie bien protestante, toute spirituelle, où la pompe ne comptant pour rien, l'idée fut tout. Il était temps de la remettre en honneur, et on l'y a remise magnifiquement. La lumière de la conscience libre que le petit phare de Genève a rayonnée sur tout l'Occident, jusqu'au delà des mers, depuis quatre siècles, s'est réverbérée et s'est concentrée sur Genève, de tous les foyers qui lui doivent leur flamme. Huit jours durant, la cité de Calvin a repris conscience de sa gloire antique dans le calme enthousiasme d'une splendeur morale.

Car, à Genève même, l'idée subissait un obscur-

cissement. Il est entendu que le maigre Calvin fut un Méphisto embêtant. Encore M. le pasteur Doumergue, dans sa décisive biographie, n'est-il pas loin de démontrer le contraire. Mais cette réputation sinistre s'était si bien imposée à tous, que les fils de Calvin eux-mêmes, quoique protestants, ne protestaient plus. On escamotait le spectre grincheux. On affectait d'ignorer l'ancêtre. Et, si force était de murmurer son nom, ce n'était qu'après des précautions moult atténuantes. Qu'on ne me taxe pas d'exagération. Il y a deux ans, à l'occasion d'une grande fête commémorative du passé de Genève, on compilait un album de luxe. Au nom du comité officiel, je fus sollicité par Mme B... d'y collaborer par une pièce de vers. Or, dans ma lettre d'acceptation, j'eus la candeur d'annoncer le sujet que je comptais traiter : *Jean Calvin devant le Mont Blanc*. Étonnant contraste, pensais-je, aucun de ces deux personnages qui se firent vis-à-vis pendant tant d'années, ne semblant avoir eu la moindre influence l'un sur l'autre, ni même peut-être s'être aperçus... Par retour de la poste, lettre affolée de Mme B... On me suppliait de ne pas prononcer le nom de Calvin dans cet album à la gloire de Genève. Et la raison ? Un chanoine catholique de Gand avait, lui aussi, promis d'envoyer un poème exquis, à cette condition expresse que le nom abhorré du réformateur ne figurerait point dans tout le volume ! Le chanoine belge n'entrerait à Genève que si l'on claquemurait le Père de la Ville. Et je choisis, moi penseur libre,

de partager la retraite ignominieuse du pauvre Calvin, plutôt que l'honneur de voisiner sur beau papier avec M. le chanoine de Gand.

Mais à ces motifs pusillanimes de faire des réserves sur le passé, s'en ajoute un autre, plus légitime infiniment : le spectre ardent de Michel Servet, le bûcher allumé de la main de Calvin. Au cours de la récente solennité, devant le mur de la Réformation, la vision me hanta de la pierre de Champel brûlant à l'écart comme un porphyre rouge. Mon seul soulagement fut de penser que ce sont les protestants eux-mêmes qui, les premiers, ont dressé cette pierre expiatoire à l'endroit du meurtre. Seul de toutes les religions humaines, le protestantisme a eu le fier courage et la sublime gloire de se déjuger. A quand, sur toutes les places d'Europe, l'expiation publique et spontanée des hécatombes de l'Inquisition, par des monuments catholiques ? J'en soumets l'idée à Pie X pour les futures fêtes de Jeanne d'Arc : le marché de Rouen attend une statue.

Qu'après cela, les pasteurs de Genève aient mitigé leur *mea culpa* en gravant sur le bloc de Champel le mot « erreur » pour le mot « crime », je le constate et le regrette. Le consentement, jadis, de toute la cité au forfait de Calvin, l'exemple féroce de tout son siècle sont très loin pour lui d'être une excuse. Les grands hommes tiennent tête à leur époque. Ce fils de Jésus assassina. Il fit remonter le doux martyr au Golgotha pour l'y brûler en la personne d'un enfant de Dieu. Car « tout ce que vous ferez à vos frères,

vous le ferez à moi », a dit le Maître. D'ailleurs, si par son génie social, Calvin l'emporte de très haut sur sa victime, intellectuellement et moralement, ce n'est pas un égal qu'il supprimait en Michel Servet, c'est un supérieur. Servet fut brûlé pour un adjectif. Tandis qu'on le menait au supplice. Calvin le faisait adjurer de souscrire à la formule suivante : « Jésus fils éternel de Dieu. » Servet maintint, au prix de la flamme : « Jésus, fils du Dieu éternel. » Dans le simple écart de ces deux variantes il y a la distance incommensurable de l'anthropomorphisme à l'esprit pur.

On ne saurait, cependant, ne pas juger suspecte l'insistance de certains libres penseurs à réveiller l'atroce souvenir pour la honte commune du protestantisme. Est-ce à nous d'être si impitoyables pour un seul crime contre la conscience, quand nos demi-dieux de la Révolution, dont nous tenons nos franchises d'esprit, ont amoncelé les têtes hérétiques coupées pour hâter leur conversion ?

Servet a déjà deux monuments qu'il doit bien moins à l'admiration qu'à la haine : celui de Montrouge et celui d'Annemasse. Il en aura quatre dans quelques jours, quand la ville de Vienne aura inauguré le dernier, qui sera, celui-là, définitif, élevé qu'il est par ses disciples du monde entier à sa pure glorification. Mais je préfère encore le rocher de Champel, taillé par des mains protestantes dans l'iniquité du passé. Aussi fut-ce un luxe de représailles que cette inscription charbonnée à Genève sur les portes des temples et sur les trottoirs de la ville,

pendant la nuit, à la mode des Camelots du Roy, la veille du grand jour du jubilé : *Calvin menteur, Calvin criminel.* Pour strictement juste que soit ce dernier terme, un tel procédé est marqué de rancune. Servet est vengé avec usure. Sa revanche, peut-être la plus sanglante, serait dans le refus de Carnegie de participer aux fêtes de Genève, alléguant pour motif de son abstention que le crime de Calvin est indélébile. Mais la revanche la plus digne et la seule féconde, c'est un délégué des Unitaires d'Amérique qui l'aura donnée au martyr en commençant ainsi son discours, devant l'Assemblée des congressistes : « Messieurs, je viens ici, comme disciple de Michel Servet, apporter mon hommage à Jean Calvin. » Et voilà la revanche du protestantisme par la loyauté et la noblesse.

*Le Siècle*, 21 juillet 1909.

# IV

# L'ASSOCIATION EMILE-ZOLA

## UN MONUMENT A L'AFFAIRE DREYFUS

Ambleteuse, 14 juillet 1906 (1).

MON CHER DIRECTEUR,

Voici que l'affaire Dreyfus est un épisode du passé parmi tant d'autres de l'histoire de France. Ce qui lui vaut une place dans celle du monde, c'est son caractère de drame invisible qui s'est déroulé au fond des consciences ; ni bouleversement apparent, ni barricades, ni fusillades. Mais la pureté même d'une gloire si neuve donne à prévoir que la signification et jusqu'au souvenir de l'affaire iront s'atténuant à mesure dans la mémoire des générations prochaines, pour s'y perdre enfin presque entièrement... En combien de nous, dès aujourd'hui, l'exaltation des heures épiques brûle-t-elle encore ? Or, s'il est équitable, et s'il nous est doux, que plusieurs de nos héros morts aient déjà conquis le monument dû à des hommes, n'apparaît-il pas plus nécessaire que la cause même, qui fut plus grande que les plus

(1) A l'occasion de la réintégration du colonel Picquart dans l'armée.

illustres et plus sainte que les plus nobles, soit, elle surtout, éternisée lapidairement ? Ni statue, ni faste pour elle : l'austère témoignage d'un granit brut ou la féconde leçon d'une fontaine d'eau vive. A cette pierre-là, expiatoire et triomphale, les emplacements ne manqueraient pas : l'École militaire qui vit le supplice du martyr, la grève de Quiberon qui accueillit son retour, le Palais de Justice qui retentit de tous les accents de la lutte, depuis la curée sauvage jusqu'à la victoire sereine... Et par ainsi serait attesté devant l'avenir qu'à la fin du dix-neuvième siècle, en France, des hommes se trouvèrent qui, ayant cru rompre pour la plupart avec tout dogme transcendant, suscitèrent en eux et au loin, spontanément, une forme nouvelle de l'éternelle religion humaine, y communièrent avec passion et avec angoisse, en proclamant ce double absolu, au-dessus de tous les intérêts ou individuels ou collectifs : le droit de toute conscience à la Justice, le devoir pour toutes de l'assurer.

Un monument à l'affaire Dreyfus ! Une apothéose de l'Idée seule !

*Le Siècle*, 27 juillet 1906.

## POUR ZOLA

La campagne de *l'Action française* s'organise systématiquement. Ces messieurs de la maison du Roy ne sauraient rendre de plus grand service aux républicains que de les secouer inopinément, sur le mot oreiller d'une victoire complète. Hier, le théâtre de l'Odéon, où se donnait une matinée de récitation sous les auspices de Charles Morice, a vu éclater tout à coup la plus belle manifestation dreyfusiste qui se se soit célébrée depuis les grands jours. Nous étions bien loin de nous y attendre. Mais ces messieurs nous la ménageaient. Merci à eux. Le programme portait une page de Zola : un coucher de soleil sur Paris, que devait nous dire Mlle Ventura. Pourquoi, au moment où le rideau se levait sur ce numéro, un hourvari se déchaîna-t-il dans la salle ? Nous fûmes quelque temps à nous le demander. Nous crûmes à une cabale littéraire, à une méprise, à une facétie... Qui aurait pu songer à l'Affaire ?

Mais notre hésitation fut courte : « Pas de Zola !... A bas Zola !... Nous ne tolérerons pas de Zola !... » Ces cris révélateurs, soutenus par des roulements de sifflets et partis de points stratégiques habilement choisis dans le théâtre, tirèrent le public de sa nonchalance amusée et l'ameutèrent tout entier contre les émissaires du Roy. Morice parut sur la scène et réclama pour la poésie. Antoine, à son tour, surgit, et, avec sa fière autorité, affirma que le programme suivrait son cours. Mais ces messieurs s'étaient juré de faire acclamer Zola. Ils renouvelèrent l'obstruction bruyante. Alors ce fut leur expulsion, depuis le parterre jusqu'au paradis. Les municipaux se précipitèrent et *le public spontanément leur prêta main forte.* Et lorsque, enfin, dans le silence chèrement reconquis et où s'entendaient battre les cœurs, Mlle Ventura, d'une voix émue, déroula la description superbe où tout Paris étincelait de gloire crépusculaire, il nous sembla que le grand poète citoyen se chantait sa propre apothéose, et que, pareil au soleil couché dont le rayonnement se ranime soudain à travers les cieux, il resplendissait, d'au-delà de la mort, sur les nuées en fuite de ses ennemis... A peine l'artiste se fut-elle tue, que le nom de Zola fut salué par un auditoire frémissant, qui avait conscience d'un grand réveil.

Allons, la journée à été très bonne. Pour peu que ces messieurs de l'antisémitisme nous continuent cet heureux concours, avant un an, nous ferons des banquets à Alfred Dreyfus.

Pour aujourd'hui, *l'Aurore* se souvient qu'elle eut

l'honneur d'être le clairon qui sonna la diane du *J'accuse*, et elle s'unit de tout cœur au public pour crier bien fort : *Vive Zola*! (1)

*L'Aurore*, 22 novembre 1908.

(1) Cette manifestation inaugura la campagne d'action directe que les royalistes allaient poursuivre pendant un an.

## AU NOM DU CHRIST !

Nous fûmes les premiers, voici trois mois, à signaler dans ce journal les premiers coups de poing des Croisés du Roy, qui bataillent aussi autour d'un tombeau. Cette première campagne vient de prendre fin ; des juges impies remplissent de ces preux les prisons de la République ; nous sommes, au surplus, en carême : ces deux circonstances engagent ces héros malheureux à faire leur examen de conscience entre le quignon de pain sec et la cruche d'eau froide ; nous nous offrons même à les y aider.

Ce qui prête à rêver, dans leur affaire, c'est une élégante contradiction entre le principe de leur foi chrétienne et l'application de leur politique. Politiquement, on le sait, ils professent à chaque ligne de leur gazette et ils *appliquent* à chaque tournant de rue, on ne le sait que trop, la noble doctrine de plaies et de bosses. Mais ces doux jeunes gens qui se

vantent de porter scapulaire, ne peuvent manquer de lire l'Évangile. Quelle est leur édition de chevet? Dans la mienne, sans doute huguenote, je trouve ces paroles dans la bouche du Christ : « Moi je vous dis : quiconque se met en colère contre son frère mérite d'être puni par les juges (*de la onzième chambre correctionnelle*) ; quiconque dit à son frère : Raca ! mérite d'être puni par le sanhédrin (*excusez, messieurs, c'est un juif qui parle*) ; et quiconque dit à son frère : Insensé ! mérite d'être puni par le feu de l'enfer... Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : œil pour œil, dent pour dent ; mais, moi, je vous dis de ne pas résister au méchant ; si quelqu'un te frappe sur la joue droite, présente-lui la gauche... Remets ton épée au fourreau, car tous ceux qui prendront l'épée périront par l'épée ». (Matthieu, V. 22, 38, et XXVI, 52).

Qu'en dites-vous, ô lévites boxeurs du catholicisme intégral ? Vous prenez ces textes au figuré comme le propre vicaire du Christ dont les portes, au Vatican, sont toutes hérissées de baïonnettes ? C'est ce qu'en aucune façon vous ne sauriez faire, car vous tomberiez dans l'erreur atroce du modernisme comme ce méchant prêtre d'Alfred Loisy que vous dénoncez si justement pour sa manie de mettre en symbole l'écriture sainte. Non, à l'exemple de cet affreux métèque Tolstoï, vous devez prendre à la lettre la loi de votre Dieu, et tendre les joues l'une après l'autre aux rudes bourrades des brigades centrales qui ne se donnent pas pour milices du Christ.

Le Christ veus défend d'user de violences et vous condamne à les subir. Voilà les textes : tirez-vous de là.

Et puis, qui sait? vous allèguerez que les polémistes catholiques n'ont jamais ouvert l'Évangile, étant constant que la règle de l'Église interdit de mettre le livre sacré en des mains vulgaires qui le profaneraient...

Évidemment, évidemment, et nous eussions dû y songer plus tôt (1).

*L'Aurore*, 25 février 1909.

(1) Ultérieurement, le 10 juin 1909, *l'Action française* se décidait à me répondre « qu'il serait long, oiseux et même ridicule d'engager une discussion théologique » avec moi.

## MANIFESTE DE L'ASSOCIATION ÉMILE-ZOLA

Voici un an que la Vérité, longtemps en marche, entra victorieuse au Panthéon avec le cercueil de son héros. Ceux qui fondent aujourd'hui l'*Association Émile-Zola* ne cachent pas le drapeau après la victoire. Mais ils savent aussi que toute victoire ne met en péril que les vainqueurs, et c'est pourquoi ils veulent rappeler à leurs amis, et à eux-mêmes, l'obligation de rester sous les armes pour la défense de leur idéal alors surtout qu'il a triomphé.

Nos adversaires ont appris de nous dans leur défaite qu'à l'idée seule est la toute puissance, et ils se sont mis à notre école pour nous combattre par l'idée. Nous assistons à une campagne systématique où l'on reprend contre nous tous nos anciens procédés de combat, réunions, brochures, journaux, permanences, pour accréditer cet ingénu sophisme qu'on n'assurera les droits du peuple qu'en immolant

la démocratie. Le malheur de nos plagiaires, c'est qu'en ce duel leurs idées ne valent pas les nôtres, et eux-mêmes en ont fait l'aveu en recourant enfin aux seuls arguments qu'ils sachent asséner sans réplique : des coups de marteau sur des statues (1).

Il nous paraît donc indispensable de grouper tous les militants de la pensée libre pour maintenir intacts les grands principes d'Humanité, de Vérité et de Justice qui, partis de France, ont fait le tour du globe aux acclamations de l'étranger : « O littérature de Voltaire, de Rousseau, de Diderot, de Condorcet — s'écrie Carducci, le grand poète de l'Italie contemporaine — toi qui as libéré le genre humain et révolutionné le monde, misérable qui te renie, malheureux qui te méconnaît !.. »

Républicains, nous ne sommes les hommes d'aucun parti : les partis passent ou se dégradent, les idées restent dans toute leur pureté. Écrivains et Artistes, nous ne nous réclamons d'aucune école : les œuvres fortes survivent aux formules de leurs auteurs. En plaçant notre Association sous la glorieuse invocation d'Émile Zola, nous n'avons à cœur que de renouveler à la mémoire du grand écrivain épique, issu de la lignée révolutionnaire, l'unanime tribut de notre admiration. Les fidèles adeptes de ses premières doctrines littéraires sont là pour dire de quelle puissante volonté, de quelle courageuse sincérité, témoin d'une époque de

(1) Mutilation des monuments de Ludovic Trarieux et de Scheurer-Kestner.

déchéance, il en fixa la vision exacte. Les idéalistes qui sont parmi nous admirent à leur tour qu'au dernier stade de sa carrière, tout le présent ne lui suffisant plus, il prophétisa la cité meilleure de toute la splendeur de son lyrisme. Mais nous souvenant, les uns et les autres, que c'est une heure tragique de sa vie qui marque le passage entre ces deux visions du monde, tous nous revendiquons le citoyen qu'engendra l'artiste dans sa plénitude, tous nous célébrons le héros qui affronta seul l'innombrable meute du Mensonge et vida la coupe du sacrifice à la gloire de la Vérité. Il y a un an, nous accomplissions au Panthéon la veillée d'honneur autour du grand mort. Nous montons la garde aujourd'hui autour de l'idée vivante.

C'est dans cet esprit que nous vous demandons d'adhérer à l'*Association Émile-Zola*.

Pour le comité directeur : LOUIS HAVET, *président*, THÉODORE DURET, ALFRED BRUNEAU, *vice-présidents*, PAUL HYACINTHE LOYSON, *secrétaire général*.

4 juin 1909.

## PETIT BILLET A RIVAROL

Visé par *l'Action Française* à propos de l'Association Émile-Zola, notre collaborateur Paul Hyacinthe Loyson a adressé une lettre à ce journal qui la publie en la tronquant en plusieurs endroits sous prétexte de « bienséance ». Voici cette lettre intégralement, les mots en italiques étaient supprimés :

A Monsieur le comte Antoine de Rivarol (1),
rédacteur à *l'Action Française.*

Monsieur le comte,

Dans *l'Action Française* du 5 juin, vous voulez bien me

(1) M. Léon Daudet. Voici un échantillon de sa muse :
« Quant au *Témoin*, félicitons Loyson.
« Quant à Zola, traitons-le de poison. »
En voici un autre :
« Bruneau monte la garde avec un clysopompe
« A musique. Et tandis que Navet, tout en noir,
« Fait les cent pas devant le fécal entonnoir,
« On voit le doux Loyson s'atteler à la pompe. »
Après cela, on ne s'étonne plus que M. Léon Daudet ait été le gendre de Victor Hugo.

mettre en cause — et même en vers — à propos de l'Association Emile-Zola. Osé-je espérer de votre courtoisie la reconnaissance du droit de réponse pour vous signaler une coïncidence ? Dans le même temps que *votre collaborateur Charles Maurras insinuait un appel au meurtre* (1), j'avais le plaisir de signer la pétition du *Témoin* en faveur de la libération de *votre camarade André Gaucher frappé pour délit d'opinion*. Certes, je ne saurais prétendre, Monsieur, être aussi bon catholique que vous, ni aussi furieusement dévot qu'on l'était au temps du roi Louis XV. Qui sait, pourtant, si la fraternité de Jésus-Christ n'a pas plus de part dans mes actions que dans les vôtres ? En première page de l'*Aurore*, le 25 février dernier, je vous posai une indiscrète question, restée par hasard sans réponse, à l'effet d'apprendre de vous comment vous conciliez votre orthodoxie littérale avec les textes formels des Évangiles où votre Maître interdit tout recours à la violence, quand même ce serait sous le coup d'une attaque, et défend aussi d'injurier personne, sous peine du feu de la géhenne ?

Après cela, souffrez que je signe de mon nom tel que je l'ai reçu de mes ancêtres, qui furent bons paysans français, *sans envie des Réal del Sarte*. Mais, comme il y aurait ingratitude à ne pas récompenser enfin votre intarissable plaisanterie, au sujet de ce nom, je m'engage ici à l'orthographier de la façon qui vous tient à cœur pendant toute la durée *du prochain règne de Philippe VIII*.

Je suis, Monsieur le comte, votre très humble serviteur.

PAUL HYACINTHE LOYSON.

Communiqué aux journaux républicains par l'agence *la Presse associée*.

13 juin 1909.

(1) Contre M. Alfred Dreyfus.

## ÉMILE ZOLA PAR JULES LEMAÎTRE

*Allocution prononcée au banquet de Villennes, le 5 Octobre 1909, pour le septième anniversaire de la mort de l'auteur de* J'accuse.

Messieurs, qu'il soit permis à votre secrétaire général d'évoquer ici le souvenir funèbre que, selon le mode des cœurs vaillants, nous commémorons dans la joie.

C'était le 5 octobre 1902, j'accourais de l'étranger pour prendre place dans le long cortège recueilli qui suivait le cercueil d'Émile Zola, — long et recueilli comme le sillage d'admiration qui suivra son nom à travers les siècles.

Tout à coup, devant la porte du cimetière, sans qu'aucun cri eût été poussé, sans qu'aucune manifestation eût profané la dignité de notre deuil, le cortège fut coupé brutalement. Par qui? Par la

police. Ne plaignons pas, messieurs, ces durs souvenirs. Dans quelques instants, une musique militaire française prêtera ses accents à notre triomphe pacifique : nous avons reconquis *la Marseillaise*.

Quoi qu'il en soit, je me trouvai alors de la première file du cortège à laquelle on barrait la route. Stupéfait des brutalités qui se révélaient à mon innocence, je passai pourtant en leur opposant la civilité et la douceur. Surprise pour surprise, on ne se figure pas quelle stupéfaction la douceur produit sur les gens barbares.

A l'intérieur de la nécropole, le hasard, qui connait les cœurs, me rapprocha d'un illustre ami, de celui qui reste le « colonel ».

Et c'est ainsi que nous écoutâmes côte à côte l'oraison glorieuse que prononçait Anatole France sous un petit platane que je vois encore et dont le feuillage défaillant se ranimait au souffle de cette page qui, pour l'honneur du nom français, rejoindra la postérité comme l'*eis aei* de Thucydide.

Hé ! oui, messieurs, c'était là ce même Anatole France qui, naguère, d'une plume un peu vive, avait égratigné Zola. Confessons-le, c'est lui qui avait déclaré qu'aucun écrivain n'amoncela jamais un tel tas d'ordures, et c'est la seule fois que le regard subtil de M. Bergeret manqua de pénétrer jusqu'au fond des choses. Or, du contraste de ces deux jugements, nos adversaires se sont fait un régal de roi, ou si vous voulez, en l'absence du « roy », mettons un régal de royalistes. Je ne saurais leur en faire grief,

c'était de bonne guerre, quoique facile. Je leur demande simplement licence d'user envers eux de la réciproque.

Un autre écrivain, qu'ils n'ignorent pas, s'est chargé de réfuter magnifiquement la condamnation d'Anatole France sur Émile Zola. Cette apologie définitive se trouve comprise dans le volume intitulé *les Contemporains*, études et portraits littéraires, première série, page 249. Écoutez-la :

« Les bonnes gens ont traité d'absurdes les théories de M. Zola ; mais, en même temps, ils ont affecté de les prendre au mot et se sont plu à montrer qu'elles n'étaient pas appliquées dans ses romans. Ils ont donc condamné ces romans pour avoir manqué à des règles qu'eux-mêmes venaient de condamner tout d'abord.

« ... Ce n'est pas d'une critique équitable, car les romans de M. Zola pourraient aller contre ses doctrines et n'en être pas moins de belles œuvres. Je voudrais donc le défendre, sans lui en demander la permission, et contre ses détracteurs et contre ses propres illusions. « C'est faux, lui crie-t-on, et c'est malpropre par-dessus le marché ». Je voudrais montrer ingénument que, si les peintures de M. Zola sont outrées et systématiques, c'est par là qu'elles sont imposantes, et que, si elles sont souvent horribles, elles le sont peut-être avec quelque force, quelque grandeur, et quelque poésie. M. Zola est un poète épique et un poète pessimiste. Il est vraiment

poète si l'on prend le mot au sens étymologique qui est un peu grossier, et poète idéaliste, si l'on prend le mot au rebours de son sens habituel... Lorsque M. Zola parvient à revêtir cette idée d'une forme con crète, comme dans le grand tableau des courses où Paris hurlant autour de Nana semble saluer en elle la reine de l'impudicité et ne sait plus trop s'il acclame la fille ou la jument, c'est bien vraiment de l'art idéaliste et de la pure poésie... Parcourez *les Rougon-Macquart*, vous trouverez dans presque tous les romans de M. Zola quelque chose d'analogue à à cette prodigieuse maison de la rue Choiseul, quelque chose d'inanimé, forêt, mer, cabaret, magasin, qui sert de théâtre ou de centre au drame, qui se met à vivre d'une vie surhumaine et terrible... De quelque vie que ce soit, même incomplète et découronnée, il fait vivre ses créatures ; il a ce don, le premier de tous. Et non seulement les principales figures, mais, au second plan, les moindres têtes s'animent sous les gros doigts de ce pétrisseur de bêtes... Elles vivent, chacune à part et toutes ensemble... Il se dégage de ces vastes ensembles une impression de vie presque uniquement bestiale et matérielle, mais grouillante, profonde, vaste, illimitée... C'est donc une grande injustice que d'accuser M. Zola d'immoralité et de croire qu'il spécule sur les mauvais instincts du lecteur. Au milieu des basses priapées, parmi les visions de mauvais lieu ou de clinique, il reste grave. S'il accumule certains détails, soyez sûr que c'est chez lui affaire de cons-

cience... Si l'impression est triste, elle est puissante. Je fais bien mes compliments à ces esprits fins et délicats pour qui la mesure, la décence et la correction sont si bien le tout de l'écrivain que, même après *la Conquête de Plassans*, *la Faute de l'abbé Mouret*, *l'Assommoir* et *la Joie de vivre*, ils tiennent M. Zola en petite estime littéraire... Je ne saurais me guinder à un jugement aussi distingué. Qu'on refuse tout le reste à M. Zola, est-il possible de lui dénier la puissance créatrice, restreinte à ce qu'on voudra, mais prodigieuse dans le domaine où elle s'exerce? J'ai beau me défendre, ces brutalités mêmes m'imposent, je ne sais comment, par leur nombre, et ces ordures, par leur masse. Vraiment, cela est beau dans son genre, et c'est peut-être une des formes de la longue patience dont parle Buffon et qui serait du génie. Ce don, joint aux autres, ne laisse pas de lui faire une robuste originalité... Néanmoins, beaucoup persistent à lui refuser ce qui, dit-on, conserve les œuvres : le style... Mais d'abord, cela n'est pas vrai partout, il s'en faut. Et puis, comme dans ses romans tout est largement construit, fait pour être embrassé d'ensemble et de loin, il ne faut pas chicaner sur les phrases, mais prendre cela comme cela a été écrit, par grands morceaux et par blocs, et juger de ce que vaut ce style par l'effet total du tableau... M. Zola laisse aux psychologues le soin d'écrire la monographie de chacun de ces flots, d'en faire un centre et comme un microcosme. Il n'a que l'imagination des vastes ensembles matériels

et des infinis détails extérieurs. Mais je me demande si personne l'a jamais eu à ce degré... Enfin, et surtout, l'allure des romans de M. Zola est, je ne sais comment, celle des antiques épopées, par la lenteur puissante, le large courant, l'accumulation tranquille des détails, la belle franchise des procédés du conteur. Il ne se presse pas plus qu'Homère... Et d'intervalle en intervalle, on entend dans le *Bonheur des Dames* le « ronflement » du magasin, dans *Germinal* la « respiration grosse et longue » de la machine, comme dans *l'Iliade* le grondement de la mer, *poluphloisboio thalassès* ».

Et maintenant, messieurs, que si vous êtes curieux d'apprendre le nom de l'impartial critique qui proclame Zola l'Homère moderne, c'est l'ancien président de la *Patrie française*, le nouveau chambellan du roy sans royaume, l'enfant de chœur barbon du pape Pie X... Je m'étais promis de ne point vous faire de discours et je crois que je me suis tenu parole : je ne vous ai servi qu'un dessert d'*extra*, qui n'est peut-être pas le moins savoureux, un sorbet-surprise à la Jules Lemaître.

Reproduit dans *le Siècle*, *l'Action*, *l'Aurore* et un grand nombre de journaux républicains.

## LETTRE A M. ANDRÉ ANTOINE, DIRECTEUR DE L'ODÉON

« Cher Monsieur Antoine,

« L'Association Emile-Zola vous adresse l'expression de sa plus fervente reconnaissance, pour le concours que le directeur du second Théâtre Français a prêté hier, personnellement et publiquement, à la cérémonie de Médan, en interprétant de si simple et de si poignante façon *la Mort de Flaubert* par Zola.

« Quand on s'arrache aux occupations les plus urgentes des débuts de l'année théâtrale et qu'on fait, sous la pluie, cinquante kilomètres pour rendre ce culte à un souvenir, on prouve non seulement son grand cœur, mais la puissance de l'idée pure.

« La fidélité de votre hommage à Zola, le poète et le citoyen, inséparables l'un de l'autre, a démontré que l'œuvre du romancier des *Rougon-Macquart* et des *Évangiles*, comme l'œuvre elle-même de l'initiateur du *Théâtre Libre*, si superficiellement traitée de matérialiste par ceux qui

n'ont pas la patience de voir, est au contraire une synthèse de vie intégrale où l'idéalisme le plus profond est à base de réalité : c'est quand le piédestal fut affermi dans la boue et le sang des misères humaines, que Zola y dressa finalement l'idéale statue de l'homme meilleur.

« Pour ce témoignage et pour cette leçon, soyez ici remercié encore. Votre dette envers votre illustre ami est généreusement acquittée. La nôtre envers vous ne l'est point.

« *Le secrétaire général de l'Association Émile-Zola,*

« Paul HYACINTHE LOYSON ».

*Comœdia*, 5 octobre 1909.

## PLEUTRERIE ROYALISTE

Un incident de presse provoqué par le pèlerinage de Médan montre quelle est la pleutrerie réelle des rodomonts de *l'Action française*. M. Léon Daudet ayant dédié, en tête de ce journal, une longue diatribe contre Zola à P. H. Loyson (L'Oyson sous la plume de M. Baudet), notre ami adressa à l'auteur de l'article a lettre suivante :

Monsieur,

Puisque vous m'avez dédié votre article d'hier (1) sur Émile Zola, j'aurais mauvaise grâce de me dérober à cette invitation d'y répondre. Souffrez, toutefois, que j'estime superflu de défendre Zola quand d'autres que moi l'ont si bien fait, tel un de vos patrons les plus illustres, recrue insigne de la royauté et membre de l'Académie française (2).

Je vous renvoie donc à son étude des *Contemporains*, première série, p. 249. Vous y verrez que l'auteur de *Ger-*

(1) *L'Action française*, 6 octobre 1909.

(2) M. Jules Lemaître.

*minal* « est vraiment poète et poète idéaliste » : que *Nana* « est bien vraiment de l'art idéaliste et de la pure poésie » ; que Zola possède « le premier de tous les dons, la vie » ; que « sa puissance créatrice est prodigieuse » ; que « c'est une grande injustice de l'accuser d'immoralité » ; que « ses brutalités en imposent (à votre ami) par leur nombre, et ses ordures par leur masse » ; qu'au surplus son style, très calomnié, est au contraire ce qu'il devait être, tout en « grands morceaux et en blocs », bien qu'il n'ait pas la hardiesse du vôtre et qu'on dût y chercher en vain des « statues de sang et des moissons de détails crus et saignants » (Léon Daudet, *sic*) ; enfin que Zola a du « génie » et que son œuvre rappelle « *l'Iliade* d'Homère ».

Je n'ai pas besoin, je pense, de vous souffler le nom du critique intègre qui a signé ce panégyrique, tous les journaux républicains vous l'ont crié. Et puisque, aussi bien, je ne le prononce pas, non plus que celui de tierces personnes, peut-être, cette fois, le courage de votre journal se haussera-t-il jusqu'à publier ma réponse à la même place que votre article, sans recourir aux points de suspension qu'il appelle à l'aide de ses embarras (1).

Reste le plus fort de vos arguments, dont le poids, je l'avoue, est accablant. Je me résous donc, pour vous faire un plaisir de plus, à débaptiser mes ancêtres, et vous réitère ma promesse formelle de signer *l'Oison* quand vous serez un *aigle*, c'est-à-dire ministre et pair de France sous le prochain règne, qui ne saurait tarder.

Paul Hyacinthe Loyson.

Après quelque temps de mûre réflexion où se trahissait une gêne cruelle, *l'Action française* risquait un

(1) Voir plus haut, p. 206.

tout petit bout du nez en publiant l'écho que voici :

« *Le poulet de l'Oyson.* — Nous avons reçu une lettre portant comme cul-de-lampe une tête de Zola et une main flamboyante — celle de l'auteur de « J'accuse », mon bon. Cette lettre émane de M. Paul Hyacinthe Loyson, « secrétaire général de l'Association Émile-Zola ». Nous avons le regret de ne pas la publier, son principal passage concernant une tierce personne, clairement désignée. Mais nous pouvons affirmer à M. Paul Hyacinthe Loyson que les textes, par lui allégués, de cette tierce personne, éminent ami de *l'Action Française*, ne nous embarrassent pas du tout. Beaucoup d'entre nous ont eu dans leur jeunesse une heure où « les brutalités de Zola leur en ont imposé par leur nombre et ses ordures par leur masse ». Ensuite, mieux renseignés par la fréquentation que par la lecture, ils ont distingué, sous ces brutalités voulues, la rouerie italienne, sous ces ordures, un besoin de blasphémer contre l'honneur et la dignité humaine et contre la patrie. Les manifestations du porc naturaliste les ont alors dégoûtés de l'auge romantique, qui de loin leur faisait illusion.

L'attitude effrontée de Zola se portant au secours du traître Alfred Dreyfus a achevé de les édifier. Le propre du grand critique n'est-il pas de rectifier et perfectionner ses jugements à la mesure des perspectives de la vie? Notre éminent ami n'y a point manqué. Nous l'admirons justement pour ce perpétuel contrôle et cette inlassable bonne foi qui l'ont amené à reconnaître dans l'auteur de *la Débâcle*, complètement dé-

voilé par *J'accuse*, un ennemi de la France et dans la République le poison meurtrier de la Patrie. Grâce à lui, beaucoup d'anciens lecteurs ont ainsi renoncé au grand Fécal, à ses pompes et à ses œuvres, en même temps qu'ils se détachaient de « la Gueuse ».

C'est même ce travail continuel d'épuration, de clarification de la Pensée française, dont notre illustre ami est le plus noble exemple, qui nous permet d'espérer, à très bref délai, la restauration de la Monarchie française. Ce jour-là nous rappellerons à M. Paul Hyacinthe L'Oyson sa promesse d'orthographier son propre nom conformément à son étymologie. »

RIVAROL.

Or, sans attendre sous l'orme la venue du Roy, notre ami estima que ce tout petit bout de nez honteux, c'était plus qu'il ne lui en fallait pour y appliquer une dernière nasarde. En effet, dédaignant de s'adresser désormais au journal lui-même, il communiquait à *la Presse Associée* un nouveau « poulet » que ses adversaires ont pu se partager en famille, M. Baudet mangeant le croupion. Qu'on en juge.

A Messieurs de *l'Action Française*.

Parbleu, Messieurs, ce n'est ni la bravoure ni la logique qui vous distingue. Si ma réponse à M. Léon Daudet ne vous embarrasse pas, comme vous l'affirmez, pourquoi craignez-vous de la publier ? Et s'il m'est défendu, à moi, de faire allusion à un tiers, pourquoi vous-mêmes le désignez-vous si clairement sans lui faire l'honneur de le nommer ? Nos grands

écrivains à nous autres ne sont pas tenus en telle suspicion, et nous osons les nommer tout haut. Cette tactique d'autruche n'est pas à la gloire de votre esprit, car le nom de votre illustre ami qui proclame Zola *l'Homère moderne* est en ce moment sur toutes les lèvres : ma petite leçon fait son tour de France.

Ainsi, Messieurs, il est avéré que, pour la seconde fois, je vous ai pris en flagrant délit de fuir une discussion courtoise, directement provoquée par vous.

Quelle belle confiance dans vos idées !

Bonsoir.

Paul HYACINTHE LOYSON.

Et voilà un os de poulet qui reste dans la gorge de M. Baudet.

*L'Éclaireur de l'Est*, *la République de l'Oise*, *le Journal Méridional*, *le Journal de Cette*, *etc...*

Octobre 1909.

## DE ZOLA A FERRER

### UNE LETTRE DE M^me^ ZOLA A M^me^ TRINIDAD FERRER

Ce n'est pas au moment où une équivoque coalition vient de faire, au Conseil municipal de Paris, le jeu de l'église persécutrice et hypocrite, qu'il convient aux honnêtes gens de renier l'ardeur de leurs protestations pour Ferrer. Le nom de Zola ayant été jeté dans le débat d'avant-hier à l'Hôtel de Ville, nous sommes heureux de pouvoir publier ici la lettre suivante que nous communique Mme Trinidad Ferrer.

Salsomaggiore, Italie, 15 octobre 1909.

A Madame Trinidad Ferrer.

Madame,

C'est une douleur ancienne, mais non apaisée, qui vient à vous en ce jour de deuil universel. Je vous tends ma main amie, et soyez brave devant l'iniquité. Ayez le cou-

rage de continuer l'œuvre de « l'École Moderne » créée par votre père, qui a pensé travailler pour l'humanité; vous pouvez être fière de l'exemple qu'il a donné par sa mort sublime.

Mon cœur est près des vôtres, et bien sympathiquement je vous salue.

Alexandrine Émile-Zola

Nous pouvons ajouter que l'*Association Émile-Zola* s'est fait représenter par son secrétaire général, M. Paul Hyacinthe Loyson, à la manifestation populaire du 17 octobre commémorative de Ferrer (1).

*Le Siècle*, 28 octobre 1909.

(1) Voir aussi plus haut, p. 55, la participation de l'Association à la réunion du Grand-Orient.

## A QUOI TIENNENT LES CONVICTIONS

### FRANÇOIS COPPÉE DREYFUSARD

La chose a-t-elle déjà été contée ? Pas que je sache. Elle mérite de l'être cependant, et l'occasion m'en paraît propice au lendemain de l'inauguration du monument Cornély. J'en ferai en outre, si l'on veut, une note marginale aux récents discours de MM. Pierre Loti et Jean Aicard à la gloire de l'auteur de *la Bonne souffrance.*

C'était à la veille de l'Affaire Dreyfus. Bernard Lazare s'en fut un jour, de la part de Scheurer-Kestner, prier à un déjeuner intime un certain nombre de littérateurs auxquels se devait soumettre la cause et dont on espérait le concours, sur la promesse de leur caractère ou leurs premiers gages de sympathie. La table de Scheurer en réunit quatre, plus l'amphitryon et son émissaire : Émile Zola, Anatole France,

Arthur Ranc et François Coppée. Que ces hommes de complexions si opposées, de doctrines littéraires si hostiles entre elles, se soient, dès l'abord, rendus ensemble aux raisons de Scheurer, on voudra peut-être y voir autre chose que l'effet de la chaleur communicative d'une agape discrète. Séance tenante, la campagne de presse fut organisée, la besogne distribuée : Zola, notamment, préciserait son tir dans *le Figaro*, tandis que Coppée ouvrirait le feu dans *le Journal* ; et l'on se quitta dans l'effervescence de l'indignation contre l'iniquité commise, dans la gravité de l'enthousiasme devant le dur devoir à remplir.

On connaît les articles de Zola dans *le Figaro*, prologue du *J'accuse* dans *l'Aurore*. Celui de Coppée ne se fit pas attendre dans *le Journal*, mais, ô stupeur, il était violemment nationaliste, véhémentement antidreyfusiste ! Les autres convives de Scheurer-Kestner, qui avaient juré le pacte de vérité et y firent honneur jusqu'à la fin — car on ne revient pas sur des preuves, à moins d'une mentalité de Gavroche — cherchaient vainement l'explication de cette volte-face. Zola se chargea d'aller la demander au *Journal* même où son directeur, Xau, le reçut.

Il était bien vrai que le brave Coppée avait commencé par tenir parole : ses convictions duraient au moins quarante-huit heures. Il avait donc apporté à Xau un bel article pour Dreyfus, troussé de verve et de brio, éclos en une nuit comme son liseron autour du glaive (1), offrande du poète à la Justice.

(1) *Récits et élégies.*

— Mais, malheureux, lui avait dit Xau, c'est tout le contraire qu'il faut m'écrire ! Je viens de recevoir la visite d'un monsieur de l'État-Major ! Ils ont les preuves de la trahison ! Il y va de l'honneur de l'armée, il y va du salut de la France ! Dreyfus est coupable ! Rentrez chez vous et refaites-moi l'article...

A ces mots, le fameux bonnet à poil se hérissa d'un frisson sacré dans le cœur de Coppée, *la Marseillaise* et *Sambre-et-Meuse*, confusément, élevèrent un tumulte patriotique dans son cerveau ; il rentra chez lui et refit l'article... contre Dreyfus : Gavroche suivait les militaires !

Et voilà comment François Coppée ne fut dreyfusard que pendant cinq ou six tours d'horloge : c'était un Chantecler sur une girouette, un coup de vent le faisait chanter faux, avec la meilleure bonne foi du monde.

Sa conversion au catholicisme fut à l'avenant. Tant que la vie eut pour lui quelque douceur, il vécut en païen du Montparnasse, et chose curieuse, à cette époque de débonnaire dévergondage, il fut gouailleur pour l'Église romaine, il stigmatisa dans un dizain d'une belle âpreté « les marchands de bons dieux » des environs de Saint-Sulpice. Que dis-je ? C'est en ces années de libertinage qu'il fit profession de libéralisme philosophique, j'allais dire preuve de véritable envolée religieuse. Sa muse de banlieue se sentait des ailes qui lui poussaient sous le caraco. Il écrivait : « L'âme peut s'élever au-dessus des dogmes et des cultes, dans

une sereine région où lui apparaissent une justice et une vérité supérieures. »

Qu'en pense le curé de la rue Oudinot ? Et quels soupirs de mortification je vais arracher aux plus saintes dévotes en leur apprenant que, du temps que mon père venait de quitter l'Église et sentait le fagot d'une lieue à la ronde, le futur pénitent de *la Bonne Souffrance* s'en fut bravement lui apporter chez lui, avec ses ardentes félicitations, les premières éditions de tous ses poèmes, que je conserve à titre expiatoire.

Mais vint la souffrance, adieu la vie, adieu l'amour! Le diable malade se fit ermite. Pour avoir trop longtemps pratiqué l'axiome de Chamfort : « l'amour est le contact de deux épidermes et l'échange de deux fantaisies », il se contenta de la foi tardive des mauvais garçons qui se peut, à son tour, définir ainsi : « un avertissement de l'épiderme et l'échange de deux défaillances. »

Aussi trouvé-je une bien opportune, mais par trop cruelle ironie à l'explication que Jean Aicard (1) nous a donnée de sa facilité à se convertir : « Il avait été sceptique à la manière d'un boulevardier ; il se retrouva croyant sans discussion, comme il convient. » Heureux les humbles ! Coppée fut le seul catholique français qui portât Pie X dans son cœur, à côté du bonnet à poil.

*Le Siècle*, 6 janvier 1910.

(1) Dans son discours de réception à l'Académie française.

# V

# LA DÉPRESSION FRANÇAISE

## BJÖRNSTJERNE BJÖRNSON ET LA FRANCE

Une revue parisienne ayant consacré à Björnson un récent article, d'ailleurs fort sympathique, mais où il était fait allusion à un bruit malveillant qui s'est accrédité chez nous, le grand poète dramatique norvégien vient d'adresser la lettre suivante à M. Paul Hyacinthe Loyson :

« Cher ami,

« Le mensonge même, de temps en temps, a une fin. Ne pourriez-vous pour moi en donner une à celui-ci qui veut que je sois allé en France pour m'y faire fêter, qu'on y ait frustré mon calcul, et que je m'en sois vengé en émettant sur votre pays un jugement de mauvaise humeur ? Je ne suis point allé à Paris pour m'y faire jouer, je me suis même gendarmé là contre... J'y vins dans le but d'y séjourner chez mes enfants. Vous m'êtes témoin que j'y

vécus dans la plus étroite intimité, ne faisant aucune visite, refusant toutes invitations (à l'exception de deux seules d'un caractère des plus privés). Quand donc verrai-je cesser ces racontars stupides ! Ce que j'ai dit d'une certaine « chinoiserie » française, je le pensais depuis vingt ans... Mais l'aveu de cette opinion me fut extorqué par la déloyauté d'un journaliste auquel j'avais expressément défendu d'en faire état publiquement...

Votre tout dévoué,

BJŒRNSTJERNE BJŒRNSON.

M. Paul Hyacinthe Loyson, qui nous communique cette lettre, nous fait en même temps la remarque suivante :

« Puisque mon illustre correspondant en appelle à mon témoignage, j'ajouterai un mot seulement. La première conclusion à tirer de cette lettre me paraît être des plus flatteuses pour notre amour-propre. Elle prouve que son signataire, dont la gloire lui permettrait de faire bon marché des potins, tient fort à l'estime des Français, et qu'il la mérite. C'est à son honneur comme au nôtre, et il faut lui en donner acte. Sur la question de fait qui m'a valu cette lettre, il ne saurait plus y avoir doute. La sincérité d'un Bjoernson n'a pas besoin de garant. Mais la marque en éclate dans l'impénitence même de son jugement sur nous. Voilà donc un malentendu bien dissipé cette fois. Et, dans la sévérité de son verdict, n'avait-il pas un peu raison, pour ce motif, qu'il est d'une merveilleuse fatuité, de la

part de quelques-uns des « Chinois » dont il parle, de ne pouvoir apprendre qu'un grand poète traverse leur ville sans en conclure immédiatement qu'il y vient se faire couronner. »

*Le Temps*, 7 février 1903.

## LETTRE OUVERTE A BJÖRNSTJERNE BJÖRNSON

Mon cher et vénéré ami,

A l'occasion de votre bel article, récemment paru dans un journal français (1), oserai-je m'autoriser de votre grande indulgence pour me faire le porte-parole de beaucoup de vos amis latins ? Ils applaudissent sans réserve à vos vœux de fédération scandinave et de concorde européenne. Mais ils ont lieu de se plaindre que vous ne leur laissiez pas de place parmi les artisans de l'âge meilleur. A la tâche de le préparer, vous conviez « les hommes et les femmes clairvoyants de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, de la Hollande, de la Belgique et du Luxembourg, de la Suisse, de l'Autriche et de l'Allemagne, du Danemark et enfin de la Suède et de la Norvège... »

Quels sont les peuples exclus de cet appel ? Les Slaves et les Latins. Sans doute avez-vous vos raisons en Norvège de redouter l'expansion russe dans vos parages ? Mais les tragiques événements de l'heure actuelle nous interdisent

(1) *Le Figaro*, 28 juillet 1905.

plus que jamais de confondre en Russie l'absolutisme et le peuple. Celui-ci nourrit-il contre qui que ce soit les moindres sentiments d'hostilité ? A-t-il souhaité la guerre contre le Japon ? Ne la réprouve-t-il pas avec une presque unanimité, alors que ses propres armées sont encore en campagne ? Quel autre peuple en a fait autant ? Parmi les facteurs de la paix future, vous rangez, ce me semble, certaines nations qui, seules, manifestent parfois des velléités de la troubler.

N'est-ce pas la France, au contraire, qui, par la générosité de sa politique extérieure, a peut être, à deux reprises depuis 1898, écarté de l'Europe une sérieuse menace de conflit ? Et lorsqu'il s'est agi de décerner pour la première fois à un apôtre de la paix ce prix Nobel illustré par vous, fondé par un Scandinave comme vous, à qui est-il allé immédiatement ? A Frédéric Passy, français. En vérité, cette noble cause de la fraternité universelle qui vous est chère, n'a-t-elle pas fait en cette France, berceau des idées humanitaires, de si inquiétants progrès, que ce pays en avance par là d'au moins un demi-siècle sur certains autres, est apparu comme isolé dans cet idéal pacifique ? Quant aux Italiens et aux Espagnols, leurs derniers exploits en Érythrée et à Cuba ne vous les montrent pas comme acharnés à bouleverser la paix du monde. Place donc, cher grand ami, dans vos espoirs, et place surtout dans votre cœur aux Russes régénérés de demain, aux pauvres Latins inoffensifs, aux purs Français idéalistes !

Je n'ai qu'un regret, pour ma part, c'est de ne pouvoir adresser cette lettre au poète-président de la République norvégienne.

Votre, filialement, Paul HYACINTHE LOYSON.

*L'Européen*, 12 août 1905.

## L'AME D'UNE ARMÉE

Partout les manœuvres ont pris fin. Les nôtres se sont signalées par un dispositif original et le duel stratégique Millet-Trémeau. Celles de la petite armée suisse n'ont rien présenté d'exceptionnel, mais elles ont été suivies par M. le général Bonnal. Pour prédécesseur dans cette mission, l'ancien directeur de l'École de guerre eut, l'an dernier, le général Langlois, dont la compétence n'est pas moins célèbre, et les seuls noms de ces deux techniciens, désignés pour cette même étude, soulignent le cas qu'on fait en France de la valeur de cette armée d'hommes libres. Je n'empièterai point sur les brisées de tels savants. Ils ont vu le corps, je montrerai l'âme.

C'est par une belle matinée d'automne, sur une éminence, dans une clairière. Entre des hérissements de sapins austères, un lac, là-bas, miroite de plaisir, et jusqu'à sa rive des vergers ondulent ; au loin des

pics neigeux s'élancent au ciel. On a dressé là une chaire de bois blanc ornée de feuillages, et, de tous les villages des environs, des gens se hâtent ; mais ils n'ont pas la mine résignée de qui se rend au prêche : une joie spontanée avive leurs yeux. Bientôt la multitude est rassemblée; au milieu d'elle, un bataillon aux tuniques sombres forme le carré, le drapeau rouge que barre la croix blanche — emblème, dirait-on, d'un socialisme *plus* l'idéal — vient occuper la place d'honneur avec sa garde, face à la tribune rustique, et les officiers se groupent alentour.

Alors, après qu'un lieutenant, qui est pasteur dans le civil, a lu les versets de la Bible, et que l'assistance a chanté l'hymne : *Grand Dieu, nous te bénissons*, c'est un simple sergent qui monte en chaire. Voici ce qu'il dit :

Carabiniers,

Il est d'usage, dans nos grandes fêtes nationales, de tir, de gymnastique, de chant, et aussi dans nos modestes fêtes de village, d'écouter quelqu'un parler de la patrie. Nous tenons à cette tradition...

La patrie ! Tout le monde aujourd'hui n'est plus d'accord sur la valeur de ce mot... Les pacifistes rêvent d'un temps où sera vraiment réalisé l'immortel mot d'ordre qui retentit il y a vingt siècles : *Aimez-vous les uns les autres*... Ces pacifistes-là ont raison ; nous devons l'être, à une condition : c'est qu'à côté de notre rêve nous sachions voir la réalité... Nous devons nous souvenir que nous vivons parmi les hommes, que ces hommes ne sont pas

mûrs pour rentrer au jardin d'Eden, qu'ils parlent beaucoup de leurs droits et rarement de leurs devoirs... La justice ne pèse pas lourd devant l'irrésistible poussée des intérêts coalisés... Voilà ce qui est... Tant que cela sera, la Suisse devra conserver une armée pour maintenir intacte sa liberté... Il y a pour une nation quelque chose de pire que la guerre, c'est l'esclavage... Vous avez donc le devoir, soldats, d'être fiers de votre uniforme... Mais ne l'oubliez pas, carabiniers, mes camarades, ce qui fait la valeur d'un pays, c'est la valeur de chacun de ses citoyens... Nous ne savons plus très bien où nous en sommes... Toute notre histoire est imprégnée d'esprit religieux, nos ancêtres se jetaient à genoux avant les batailles... Or, il est des gens aujourd'hui qui nous disent que tout cela a vieilli, que tout cela n'a plus de sens, et que l'homme n'a pas d'autre but que de bâtir son cadavre. Mais si le néant répond seul à nos élans vers le bien, à nos intuitions les plus profondes, si les bourreaux et les victimes doivent dormir paisiblement côte à côte, que reste-t-il ? Le total de l'addition est zéro... Non, ce n'est point avec ces théories-là qu'on fait des peuples vigoureux ! L'esprit sortira vainqueur du combat qu'il livre contre le mal... Tant que le mal ne sera pas vaincu, le bien devra rester armé... Carabiniers, devant ce drapeau de notre bataillon, jurons d'être toujours mieux des hommes de progrès, de volonté, de conscience surtout, de détester les abus de la force, de ne mettre notre énergie de soldats-citoyens qu'au service des causes saintes, et de mériter ainsi d'habiter le plus beau pays du monde (1) !

(1) Paroles du sergent Benjamin Valotton, qui est aussi un littérateur distingué, fort prisé dans la Suisse romande.

Le sergent a fini de parler. On voit des carabiniers — et des officiers aussi — essuyer furtivement une larme qui a glissé des yeux dans la moustache. La fanfare joue *le Cantique Suisse.* Tout le bataillon l'entonne en chœur. Puis le défilé devant le drapeau, et les hommes vont manger la soupe.

Telle est la scène, d'une sobre grandeur digne de l'antique, qui se renouvelle chaque dimanche matin à toutes les manœuvres de l'armée suisse. Croyez que la cérémonie religieuse n'y est qu'un prétexte à l'exaltation de l'âme du soldat ; le rituel est réduit au minimum ; même les rivalités confessionnelles se réconcilient à cette occasion : il arrive souvent, selon la composition des effectifs, que pasteur et prêtre officient ensemble sur l'autel unique de la patrie. La présence des troupes est facultative à ces réunions. Elles s'y pressent pourtant, sous le poids des armes et de l'équipement, avides de sentir planer sur elles cette force inconnue qui se dégage des hommes assemblés devant une idée.

C'est à l'attrait de cette communion qu'il faut attribuer la promptitude du citoyen suisse à répondre à l'appel du « militaire », comme on dit là-bas objectivement. J'assiste chaque année à ces départs : on croirait des gens qui courent au bal. Ces mêmes périodes, pour nous une chaîne, sont pour eux un lien. Partout, en Suisse, on sent commander l'âme collective, non par l'effet du despotisme de l'anonyme, mais par sa libre incarnation dans l'individu. Elle prend une voix en toute circonstance. Vingt Français

sont-ils réunis, ils invectivent contre quelqu'un ; vingt Suisses, ils chantent leur patrie, et la voix crée l'âme. Ainsi quotidiennement entretenue par ce rite si simple, tout spirituel, l'âme helvétique est l'abstraction la plus vivante de notre Occident. Et c'est elle ainsi qui, passant dans cette armée infime, lui assure cette force illimitée que prophétisait Juste Olivier, l'ami de Sainte-Beuve :

O mon pays, tu peux encore
Grandir, mais du côté du ciel !

Il nous paraît que l'armée de la France démocratique doit faire son profit d'un tel exemple. Défensive comme sa petite voisine, elle a, plus qu'elle, besoin de l'alliance de l'invisible, coefficient incalculable de victoire qui multiplie les individus au-delà de leur nombre. Dans ce crépuscule qui tombe sur nous insensiblement, à cette heure tragique de notre histoire, où c'est l'homme même, la substance vive, qui fait défaut à notre armée, et où nous appelons, pour y suppléer, et l'alliance russe, et l'entente anglaise et le recrutement même des Africains, la plus sûre ressource, le premier devoir, c'est de décupler l'âme du soldat. Or, toutes nos préoccupations vont à perfectionner le matériel ou à assouplir nos formations sur le terrain pour laisser plus de champ à l'initiative individuelle. Mais la source profonde de chaque énergie, la renouvelle-t-on ? Nous poussons la sollicitude jusqu'à égayer la caserne en y faisant jouer la comé-

die. Et c'est d'excellente hygiène morale. Mais l'essentiel, l'âme ? Rien pour elle. Les seuls Français qui en prennent souci, ce sont ces messieurs de la section hors rang, les hervéistes, qui la dissolvent méthodiquement, inlassablement. Un réserviste vient de jeter à terre, en pleine revue, armes et bagages devant le drapeau. Et le drapeau suisse voit couler des larmes même en temps de paix ! Le tricolore n'a pas eu cet honneur depuis 70...

Je me trompe, hélas, j'oubliais le drapeau du 17^e^. Je sais fort bien que ces impiétés sont exceptionnelles. Par tempérament le troupier français est resté fidèle au génie de la race : l'action le réveille. Mais quelles chansons de route emporte-t-il pour stimulatrices de l'heure héroïque ? Du temps où je marchais dans la colonne, à part une ou deux, la moins ignoble, et la plus infâme, était *la Noire*, d'Aristide Bruant. On n'ose dire quelle est cette chienne qui suit le régiment et pour laquelle le soldat de France « jure de se faire trouer la peau... » Je voudrais pousser le cri du dégoût. Aux armes contre nos pires ennemis qui se mobilisent en deçà des Vosges !... Aux armes contre l'encanaillement et le hideux cynisme des appétits qui, triomphants sur la scène publique, se propagent du même coup jusqu'à l'armée où se retrouve la nation civile... Elle devrait là se retrouver meilleure : c'est l'arche sainte du devoir vital. Tout au rebours de ce qui se passe en Suisse où l'armée exprime la patrie, la France fatiguée et divisée n'est plus en mesure d'inspirer une âme à son armée.

C'est à l'armée républicaine, héritière du prestige des siècles, de refaire une âme à la République. Ah ! si le colonel Picquart... excusez-moi, mon général, vous êtes toujours le colonel... si vous vouliez, d'un trait de votre plume, avec la suprême facilité d'une belle chose simple qui s'impose à tous, vous nous rendriez les soldats de l'An II ! Instituez le chant obligatoire dans l'armée française. Le chant, c'est l'âme même de l'âme ; c'est, sur les lèvres des vivants, la fierté des morts qui ressuscite. Nous manquons de chants. La France n'a eu que le rugissement de *la Marseillaise*, au moment de l'assaut, et rien après. Hé bien, que ses soldats en rapprennent au moins les paroles ! Elle ébranle encore les trônes des despotes au fin fond de l'Europe comme il y a cent ans ! Elle vient d'enfanter la Turquie nouvelle ! Elle n'est muette que chez sa mère, qui lui préfère des refrains de beuglants ! Faites-la un peu clamer en chœur, par chaque régiment, devant le drapeau, et l'hervéisme n'en mènera pas large ! Et puis au chant ajoutez le verbe, ce verbe de lumière que toute l'Europe nous emprunte encore pour ses assemblées internationales dès qu'une idée universelle cherche des mots qui l'assurent de vaincre... Au lieu de tréteau, dressez la chaire de sapin blanc. N'ayons pas honte d'être sublimes. Nous mourons de la peur du ridicule, et c'est elle qui tue.

Mais où trouver un culte unanime ? La foi se meurt et le cléricalisme nous met aux prises ? Lais-

sons tout cela. Écartons même le christianisme le plus épuré, excellent en Suisse, mais qui, peut-être, serait mal à l'aise au pays de Voltaire. Nous disposons d'un fonds religieux inépuisable et indiscutable. Nous avons la Révolution, le culte de la Justice et de la Liberté — vous en êtes témoin, mon colonel! Or il y a un Dieu dans toute grande idée. Qu'importe si cette force plus qu'humaine que Hoche invoquait sur son armée en la demandant à l'Être suprême, ne descend plus des hauteurs célestes en bénédiction providentielle? Elle surgit toujours mystérieusement des profondeurs du génie de la race.

Suivez l'exemple de vos camarades suisses, faites parler aux troupes, une fois par an, de l'âme de la France, par un citoyen de bonne volonté. Et vous ferez autant pour notre salut que vous avez fait pour notre honneur.

*Gil Blas*, 24 septembre 1908.

## L'ASSASSIN REPOPULATEUR[1]

J'ai affaire parfois à un étrange personnage. Des années se passent sans que je le rencontre, sans même qu'il me souvienne de lui. Puis, un beau jour, il me tombe dessus à l'improviste et me tape sur l'épaule assez rudement, en camarade. On ne nous a jamais présentés. Je ne sais rien de lui. A son poil roux et à son accent, j'ai tout lieu de le croire étranger. C'est ce qui excuse sa brutalité et son cynisme, car il ne m'inspire qu'antipathie et appréhension.

Maintenant que j'y pense, n'y aurait-il pas une coïncidence fatidique entre ses brusques apparitions et les époques de crise profonde que traverse la France ? Je l'ai aperçu au Palais de Justice aux jours lugubres de l'Affaire Dreyfus. Je l'ai revu un soir à

(1) Ceci fut écrit à un moment où la question de l'abolition de la peine de mort était revenue à l'ordre du jour.

la gare du Nord pendant l'alerte d'Algésiras. Aussi fus-je, hier après-midi, plus surpris encore que les autres fois de le voir s'installer abruptement en face de moi, sur la terrasse d'un café de boulevard où j'étais en train de siroter une grenadine en faisant semblant de lire un journal. Il préféra un demi-Munich dans un pot de grès. Courions-nous donc un danger public ?

— Eh bien, dit-il, la dégringolade va-t-elle bon train ?

Et, se penchant de côté avec négligence sur la première page de mon journal que je venais d'abaisser à son approche :

— L'abolition de la peine de mort ?... La dépopulation française ?... Bateau ! bateau !...

Et il plongea sa moustache rouge dans la mousse crémeuse qu'on lui servait, puis se reprenant et se léchant les poils avec un hoquet de satisfaction pour placer ce mot bien parisien :

— Bateau percé !... Vous devriez modifier la devise : *fluctuat*, soit... *sed mergitur*. Vous flottez encore, mais vous coulez. Tenez, moi, chez vous, je serais partisan de la suppression de la peine de mort. Ça vous étonne que je donne aussi dans vos amusettes humanitaires ? Détrompez-vous, il ne s'agit pas de ça, mais de votre intérêt national. Vous n'y êtes pas ? Ces deux problèmes à l'ordre du jour : décapitation, dépopulation, sont, pour la France, dans un rapport de connexité manifeste. D'une pierre deux coups : pour ces deux questions qui vous tracassent, je vous

apporte, moi, une même solution, seule et unique, et élégante ! Je suis bon prince, je fais vos affaires. Mais voyons, mon cher, ça saute aux yeux ! La France se dépeuple. Pour votre armée, vous cherchez des hommes dans tous les petits coins — sauf dans le bon. Pour multiplier vos effectifs à l'instar des nôtres, vous fractionnez vos unités déjà squelettiques. Vous déclarez de taille pour le service des phénomènes tout justes hauts comme des culs-de-jatte. Et vous parlez maintenant d'enrôler les nègres de vos colonies ! Est-ce le temps vraiment de supprimer des citoyens ? Bon, ça, pour nous, qui pourrons toujours nous payer le luxe de nous priver de nos assassins. Mais vous ! mais vous ! Une grande puissance qui sera — dans vingt ans — du dernier ordre ! Donc, je vous suggère un projet de loi. (Il se trouvera bien un député nationaliste pour le porter à la tribune, eux qui sauvent la France tous les matins et ne font même pas le soir autant d'enfants que les socialistes !)

« Article Ier. — Tout assassin sera réprimandé sévèrement quand sa victime sera de nationalité française, et dans ce cas seulement. Sur quoi, le coupable deviendra l'objet des plus grands soins, il sera nourri avec abondance et logé avec magnificence dans un Prytanée national où on l'astreindra, jusqu'à l'âge de feu M. de Lesseps, aux travaux forcés de reproduction. Les dames pensionnaires de Saint-Lazare seront mises à sa disposition, et cette prison sera convertie en maternité. L'hôte national devra jus-

tifier d'une paternité chaque année, sous peine d'avoir à en fournir deux l'année suivante. A l'expiration de ses suprêmes moyens de capacité — laquelle sera dûment contrôlée — le boursier public sera rendu à l'admiration de ses concitoyens et décoré de la Légion d'honneur dont il portera les insignes complets, c'est-à-dire la croix comme les militaires, défenseurs subalternes de la patrie, pour se distinguer d'avec la tourbe des fainéants qui portent le ruban par droit de naissance. Ce qui ne décide même plus les gens à naître.

« Article II. — Au surplus, ces dispositions énergiques de salut public seront applicables à des sujets de moindre mérite qui n'auraient pas à faire valoir un assassinat. C'est ainsi que sur toute l'étendue du territoire, tous les détenus des deux sexes ayant à purger une condamnation d'au moins neuf mois, emploieront ce temps aux mêmes fonctions, et ne seront remis en liberté qu'en justifiant d'un produit par couple. »

— Hein? qu'en dites-vous? n'est-ce pas admirable? — et il lampa d'un trait le fond de sa chope. Tous les principes obtiendront ainsi satisfaction. La justice d'abord, qui, pour le plus grand forfait, exige la plus dure pénalité. Bon Dieu! quel pire châtiment pour des Français, renégats des prouesses gauloises, qu'une mise en demeure de procréer! C'est de quoi ils se gardent comme de la peste!... La Patrie enfin y trouvera le salut, puisqu'à défaut des honnêtes gens qui refusent de perpétuer la race, on en chargera les coquins...

L'indignation me crispait la gorge. Je me levai tout pâle pour le souffleter. Mais, à ce moment, sur le boulevard, une femme passait en robe Directoire qui lui moulait son ventre vide. Tous les badauds se précipitèrent, et dans la poussée de la foule, le cynique avait disparu dans la direction de la gare du Nord.

*L'Action*, 8 juillet 1908.

## FAUT-IL SE MARIER JEUNE ?

Au sortir de l'adolescence, le jeune homme rencontre une heure tragique : il va décider de sa destinée. Selon le pacte qu'il conclut alors avec les femmes ou avec la femme, ou il ne sera qu'un homme de plus, ce qui est une pauvre chose, ou il sera l'homme, ce qui est infini. Je lui conseille l'héroïque idylle, l'initiation à la vie royale qu'il transmettra au même instant, dans toute sa force, dans toute sa joie, comme le fruit se noue sur l'arbre en fleur, au printemps et non en automne. Tel est le devoir des Conscients, envers les ancêtres et les descendants : c'est dans le premier feu de la virilité que le génie de la race se soulève en nous de sa plus sublime exaltation et prophétise, enivré d'amour. Mais nos Français ont changé tout cela. Ils fêtent l'Avril à la Saint-Martin : triste printemps qui ne fructifie plus. Les deux conditions du « beau mariage » sont : *bourses vides* et *bourse pleine* ;

on offre à sa femme les restes des filles, et il n'y a que les écus qui fassent des petits. De sorte que les hommes fatigués, en ne pourchassant dans le mariage tardif que l'occasion de faire une fin, font, en effet, la fin de la France, qui ne tombe pas sur un champ de bataille, mais se suicide dans une alcôve.

Permettez-moi de vous transcrire ici une lettre que mon maître et ami Björnson m'adressait il y a quelques années et qui se trouve répondre exactement à votre enquête :

« .,. Mon objet a été la recherche de ce qui est sain et de ce qui produit une race saine, à savoir une continence absolue observée par les deux sexes jusqu'à l'âge adulte, atteint par l'homme de vingt-trois à vingt-cinq ans, par la femme de dix-huit à vingt. Je crois que ceux qui auront pratiqué cette règle seront acquis à la monogamie. A eux la poésie de fidélité dont s'entoure cette union, à eux l'idéal naturel de la vie. Je me suis efforcé d'éveiller chez les femmes la notion de leur honneur. Indigné de voir avec quelle légèreté, elles, chastes et fraîches, s'unissent à des viveurs épuisés, je voudrais susciter une élite de jeunes hommes sains qui s'entraînassent à l'envi vers ce haut idéal de l'amour. Gloire à qui tente la même entreprise et dépense ses forces précieuses pour l'avènement d'une race pure et robuste ! Aux hommes tels de corps et d'âme je sais que le monde appartiendra. »

Ainsi m'écrivait Björnstjerne Björnson. Quant à moi, mon cher confrère, je n'ai pas le loisir en ce moment de discuter l'application de ces fiers prin-

cipes aux conditions et au tempérament de la race latine, et je doute que l'enquête la mieux inspirée serve à grand'chose dans la pratique. Mais peut-être un jeune homme — sur mille — feuillettera ces pages dans une heure de trouble... A lui je dirai : ta conscience veut bien affronter le devoir, mais ton âme aspire à tout le bonheur, et ton cœur se fond de mélancolie au sacrifice de la volupté?... Hé bien, marie-toi bravement. Devoir, bonheur et volupté s'enchaînent en une même harmonie qui doit commencer par le prélude et se dérouler à travers la vie jusqu'au finale de la mort parfaite. Fais-toi de la vie un poème sacré, et épouse la femme qui l'aura compris. Cette femme à elle seule sera tout l'amour, l'amante et la mère abondamment pour multiplier sa plénitude, car l'amour heureux est seul fécond. Mais l'art est de tirer d'un seul instrument toutes les musiques que les mains profanes essaient en vain sur des milliers de cordes. Paganini n'eut qu'un violon. Sois cet artiste. Ne m'oppose pas La Rochefoucauld. Il en a menti. Le mariage délicieux est un chef-d'œuvre qu'il dépend de toi de réaliser. Et rien ne vaut, en somme, avant de mourir, que d'avoir été l'humanité, c'est-à-dire cet Homme et cette Femme.

Enquête de la revue *le Feu*, 1er juin 1909.

## L'INCURIE FRANÇAISE

En face de tous les peuples du monde qui s'évertuent par tous les moyens à multiplier leurs chances de vie, c'est à croire que le Français du vingtième siècle a la coquetterie de se laisser mourir d'indifférence. Et coquetterie, je le flatte encore. Il ne daigne même pas s'en apercevoir. Il ne fait même pas son testament. Devant le tapis international, où se joue l'hégémonie de demain, ce petit bourgeois aux nonchalances de grand seigneur, qui a gardé en main des atouts superbes, laisse retomber son bras fatigué qu'il a rejeté sur le dossier de son siège, et s'éparpiller sous la table ses dernières cartes, dont l'as de cœur.

Faut-il rappeler quelques exemples de ces occasions qui s'offrent à nous, je ne dis pas même de ressusciter — ce qui serait un effort — mais simplement de galvaniser notre influence à travers le monde, et

que nous négligeons l'une après l'autre au lieu de les saisir à pleine poignée, chevelues qu'elles sont et non pas chauves comme celles de l'Allemagne ? C'est la moitié du Canada, la Belgique wallonne, la Suisse romande, tous pays où la langue française tient tête au nombre de ses opposants anglo-germains par l'avantage miraculeux qu'assure à son verbe le génie latin. Et que faisons-nous pour l'y soutenir ? Des brocards sur tous ces « rastas » qui estropient l'argot de Paris. Je passe sous silence l'Orient le plus proche où il n'est pas un gamin Syriote qui n'achetât en français son bâton de nougat, et cela jusqu'au jugement dernier, si nous consentions à y envoyer, dans toutes les écoles qui les réclament, nos professeurs qui font la queue à la porte des boîtes à bachot...

Mais voici enfin tout un continent où l'histoire pourtant ne nous donne aucun droit, et qui se tourne vers nous pour trouver son âme : je veux parler de l'Amérique du Sud. Certes, nous savons par les gazettes que les premiers sujets de M. Claretie se sont créé là-bas une succursale de tout profit, et même que Mme Moreno y tient un Conservatoire dramatique, et surtout que M. Bergeret (1) s'y rend en compagnie de Pantagruel. Ce que nous ignorons communément, c'est que la vie morale de ces pays-là, dans son expression la plus haute, presque officielle, y est gouvernée par le génie d'Auguste Comte. Colomb n'a fait que découvrir l'Amérique du Sud. Comte l'organise. La France, comme elle en a usé

(1) Anatole France.

pour Kant, n'a guère retenu de son enseignement que ce qu'il comporte de préliminaires négatifs. Chez nous, qui dit encore positiviste, dira bientôt matérialiste. Tout différemment en Amérique. Nos cousins de l'Équateur se sont approprié sa règle profonde de pensée et de vie. Positivistes, ils sont positifs. J'avais, l'autre jour, été convié au banquet de « l'Union latine », qui eut lieu à la suite de la fête brésilienne célébrée en Sorbonne, en l'honneur de Machado d'Assis, écrivain de là-bas. L'étrange impression que j'y ai recueillie ! Des puritains de l'Amérique du Sud, mais par la grâce du sang et celle du verbe, plus chaleureux et plus poètes que ceux de la Nouvelle-Angleterre... M. de Oliveira-Lima, ministre du Brésil à Bruxelles, qui avait fait le voyage pour participer à ces agapes, s'y exprima en un français rare, que n'eût pas désavoué Anatole France, avec tout le sérieux d'Auguste Comte. Et quel dithyrambe à notre adresse ! Paris, capitale intellectuelle de l'Amérique latine ! Une ferveur d'amour vibrait dans l'air ! Comme on sentait que la France tient toujours l'as de cœur !... Or, savez-vous comment Paris répondit à cette accolade ? En se fourrant les mains dans les poches. Seul, le vaillant Ch. Beauquier, militant de la Ligue franco-italienne, paya de sa présence et de sa parole. Mais, à part lui, ni officiels, ni quarts d'officiels. A qui, je vous prie, échut la mission de répondre à nos hôtes au nom de la France en un discours des plus remarquables comme tout ce qu'il fait ? Je vous le donne en mille... à M. Max Nordau ! Il est

juste de dire que nous faisons de gros frais pour entretenir aux Amériques le pénitencier de la Guyane, et que l'Etat, la veille, avait gracieusement prêté l'amphithéâtre Richelieu, soit une salle vide que les Brésiliens de Paris se chargèrent de remplir.

En vérité, il semble que les amis de la France la supplient en chœur de se laisser vivre et lui apportent la béquille d'or de la sympathie universelle qu'elle n'a plus la force de se passer sous le bras... Ah ! si la fête se fût donnée à Berlin ! Nous aurions eu un long télégramme de Guillaume, plus son officier d'ordonnance, plus deux ou trois paires de chanceliers, et à la porte du Café Riche, deux cuirassiers blancs montant la garde...

La mélancolie d'être Français!...

*Le Siècle*, 11 avril 1909.

## WALLONIE

Notre confrère Henri Guilbeaux signalait ici même tout récemment l'émotion que soulèvent en Belgique les dispositions de notre nouveau tarif douanier visant ce pays. Assurément, toute faute de ce genre serait plus que jamais inopportune. Notre protectionisme ne doit commencer que là ou cessent les sympathies que nous inspirons. Et depuis trop lontemps nous pratiquons à l'égard de nos voisins du Nord la plus douloureuse méconnaissance.

Au moment où la clameur vibrante du patriotisme italien passe comme une trombe sur l'Adriatique et retentit en menace au cœur de l'Autriche germanique, la France ne remplit plus le devoir latin hors des frontières.

L'initiative d'un journal de Mons, *la Province*, en vue de consacrer par l'airain la victoire latine de Jemmapes, n'a pas été intimement comprise en

France. Elle ne nous a servi de prétexte qu'à nous fredonner à nous-mêmes un petit air de bravoure en souvenir de la gloire de nos ancêtres. Or dans la pensée de nos frères wallons, ce monument ne doit pas être un souvenir, mais un gage d'alliance, une prophétie. Non qu'il s'agisse de préméditer un remaniement de la carte d'Europe. Il est au-dessus des frontières, dans l'air où résonne le même verbe, et il est au-dessous des frontières, dans la glèbe que fouille la même race, une solidarité plus forte que celle des liens politiques.

Cette fidélité de la Wallonie à la race mère, cet irrédentisme intellectuel qui, dès la station de Quévy, est le *leit-motiv* de toutes les conversations, nous ne le soupçonnons pas en France. A travers la fumée des charbonnages des Borains une main est tendue vers nous, qui fait un geste d'appel, et nous ne l'apercevons même pas ! La France ne regarde qu'à ses pieds, dans le cercle étroit des besognes immédiates ; elle a perdu son coup d'œil d'aigle sur l'horizon, et c'est l'étranger qui la voit grande. J'ose dire que les *fransquillons* de Wallonie sont meilleurs Français que les Français de France.

Hé bien, il est temps d'ouvrir nos yeux et d'ouvrir nos cœurs. Alors que le pangermanisme, avec une admirable opiniâtreté, accentue partout la lutte des langues, escarmouche d'avant-garde du choc des peuples, nous aurions peut-être mieux à faire que de rééditer de stupides brocards sur nos frères de race qui « parlent belge ». Ceux qui s'exposent à ce déni-

grement, ce sont les Flamands qui subissent l'attrait de la langue latine, ce dont il siérait de les approuver. Quant au Hainaut, fief de nos rois, le français qu'on y parle vaut celui de Paris. Il n'y a point de Belges. C'est une fiction diplomatique qu'un siècle de contrainte aura usée. La vieille voie romaine toute droite qui joint Maestricht à Dunkerque, coupe la Belgique en deux parties avec la franchise d'un coup de glaive. Tout ce qui est au sud est latin, plus latin que nous, car l'invasion franque prit le long de la côte et contourna la colonie gallo-romaine. Voilà ce qu'on se répète là-haut avec une angoisse croissante à mesure que la poussée flamande chasse les Wallons de tous les emplois et refoule au Sud l'influence latine. Le *Catéchisme du Wallon*, par Albert du Bois qui, le premier, leva l'étendard de cette croisade, a été tiré à 200.000. La brochure d'Hector Chainaye, *Les Wallons doivent combattre les Flamingants*, crie le péril que court en Belgique le génie latin. Et nous ne rêvons qu'à Mme Steinheil ! Nous mériterions la déchéance. Toute l'Italie donnerait son sang pour le Trentin, et sur 40 millions de Français, à peine, peut-être, quelques milliers qui connaissent le nom de Wallonie !... Rougissons-en. La France doit couvrir de sa protection — purement morale — une province latine qui s'appuie à elle de tout son cœur. C'est là, au surplus, un nationalisme que la République peut revendiquer, car la Wallonie est essentiellement libre pensante, fille de notre Révolution qui fut accueillie à Liège par 9.000 *oui* contre 40 *non* ; à

Mons sans une seule voix opposante ! Et nul ne saurait concevoir d'ombrage à nos sympathies plus agissantes, car ce n'est pas politiquement que l'influence allemande travaille les Flandres : celles-ci sont portées vers la Hollande indépendante.

L'épopée guerrière de la France est close. Renoncera-t-elle à son épopée spirituelle ? Abdiquera-t-elle le patrimoine gréco-latin dont c'est son honneur d'avoir la garde ? La Wallonie est la sentinelle la plus avancée de toutes nos idées et de tous nos devoirs parmi les peuples du Septentrion : ne la laissons pas étrangler !

*Le Journal du Soir*, 15 avril 1909.

## FLOTTES SOUS-MARINES

La France a inventé les sous-marins. Avant dix ans, si cela continue, toutes nos unités de guerre seront réduites au sort du *Farfadet*, toute notre flotte sera sous-marine. En quoi la France, une fois encore, aura devancé toutes les nations.

Les causes, clame-t-on de tous les côtés, du Palais-Bourbon au mastroquet en passant par les salons chics, les causes de cette émulation dans le coulage à fond de nos bâtiments ?

Il est facile, autant que futile, de déblatérer contre X... ou Z... Certes, de lourdes responsabilités sont amoncelées sur les épaules de Camille Pelletan : et ce n'est pas pour rien qu'il a le physique d'un Atlas. Mais est-ce à dire que les « bureaux » de la rue Royale aient la conscience nette ? Est-ce que les arsenaux de l'État compteraient tant de mauvais Français, si les états-majors de la flotte n'abritaient

pas tant de royalistes ? Le drapeau rouge fut une réplique à l'étendard de saint Michel.

Telles sont les causes du manque d'unité dans le fonctionnement de notre marine. Chacune, à elle seule, est pernicieuse. Aucune, toute seule, n'est désastreuse. Et toutes ensemble sont inadéquates à expliquer les catastrophes à jet continu.

La France surtout est responsable. La France est un peuple en dépression. Son effort militaire n'est que défensif. D'où la suffisance et l'excellence même de son armée, chargée de sauvegarder le foyer vital. Mais une flotte de guerre est essentiellement un organe d'attaque. Bien plus qu'une cuirasse mobile qu'un pays se passe autour des *côtes*, les flottes de guerre sont des tentacules menaçants que les pays jeunes, les pays de proie, étendent et enfoncent autour du globe pour agripper un continent, happer des îles, ou, au pis aller, grignoter les rives des Eldorados.

Or la France n'a plus de ces prétentions-là. Et c'est à l'honneur de son idéal humanitaire. Mais alors pourquoi s'obstine-t-elle à jouer les grands premiers rôles ? Sa marine marchande en est aux béquilles. Ses colonies sont purement fictives, fruits desséchés que n'alimente pas la sève maternelle et que raflera certain larron dont les escadres se multiplient. La force française se retire du monde. L'avenir de la France n'est plus sur les eaux.

Le *zèle* n'est donc plus dans sa marine, la *foi* qui donne l'unité d'action et l'audace de vivre.

Et il coule beaucoup de nos bâtiments parce que nos femmes ne font plus d'enfants.

Paru sous un pseudonyme dans un journal satirique, 28 novembre 1908.

## LA MÉTAPHYSIQUE DU CRIME

Nous ne croyons plus en Dieu, c'est entendu. Nous ne croyons plus en un *a priori* quelconque. La justice en soi nous trouve aussi sceptiques qu'un dogme d'église, et même la fameuse *justice immanente* de l'autre, nous savons bien que les effets en sont subordonnés à de misérables contingences où il n'entre plus aucun mystère. L'organisation de la police moderne a remplacé la vengeance divine.

Mais, s'il vous plaît, quand toute l'initiative de MM. Leydet et Hamard n'avait été qu'à *enterrer* le crime de Mme Steinheil, d'où vient que le crime, spontanément, ait *ressurgi* au jour ? Pourquoi chez la coupable cette inquiétude inéluctable, cet instinct de reparler du meurtre, ce besoin de justification qui ne pouvait tourner qu'à la dénoncer ? Bref, alors que l'incurie de la justice humaine permet aux criminels de se sauver, qui les pousse donc à se perdre eux-mêmes ?

C'est la seule question intéressante que me semble poser l'affaire Steinheil ; et je ne vois personne qui s'en avise. Tout le monde se croit à l'Ambigu au lieu de crier à du Shakespeare ! Voilà une femme dont une minute de lubricité entre deux portes aura changé le cours de l'histoire de France au plus fort d'une crise incalculable, frappé à mort un chef de peuple dans une pose grotesque et tragique comme on n'en voit que dans *l'Enfer* de Dante — cette main de cadavre dans ces cheveux vivants ! — et cette même femme tirée à l'abîme par cette main funèbre dont elle ne s'est jamais déprise, cette fanatique de la Vénus macabre aura, pour d'autres baisers mortels, tué son mari et peut-être sa mère, puis toutes les complicités sociales se seront conjurées pour étouffer les cris du sang, jusqu'à ce qu'enfin la *folie du remords* ait tout emporté et tout livré — et nous en serions réduits à croire que cette expiation et ce coup de tonnerre ne sont qu'un artifice de réclame d'un reporter du *Matin !* (1)

Possible, possible. Mais il m'est loisible de constater que tout s'est passé *comme si* Némésis avait conduit le drame. Nous ne croyons plus à l'Absolu, mais tout arrive *comme si*, au contraire, il n'y avait que lui. Mme Steinheil est la dernière preuve de l'existence de Dieu.

Paru sous un pseudonyme dans un journal satirique, 6 décembre 1908.

(1) C'est un *détective* de ce journal qui détermina l'incarcération.

## DE L'INCONSÉQUENCE DE LA POURRITURE

Nous venons d'avoir deux grandes premières, *les Vainqueurs* d'Émile Fabre, et le fameux *Foyer* de MM. Mirbeau et Nathanson. Les deux pièces roulent sur la même glissade, leurs héros culbutent dans le même égout, et c'est, en fin de compte, même marmelade de consciences pourries, qui avec une étiquette noire, qui avec une étiquette rose.

Je crois ces peintures très véridiques. On ne se persuadera jamais assez dans quelles crapuleries nous barbotons tous. Jupin, là-haut, s'en bouche le nez... Et le grand public, les bons bourgeois qui étaient la classe de résistance, accommodent leurs mœurs à la sauce du jour, celle du théâtre : on vide des bidets de *Cour* à *jardin*, et les *vainqueurs* se jettent à plat ventre pour en lécher l'eau...

Mais alors, de grâce, laissez-moi rire ! Puisqu'il est notoire que tout cela passe et que les « préjugés »

ont tous vécu, pourquoi les auteurs et les spectateurs font-ils semblant de se récrier ? Pourquoi ce réveil d'hypocrisie ?

Hé ! bons bourgeois, parce que, sans cela, les pièces les plus raides paraîtraient flasques ! Parce le souvenir d'un préjugé est le suprême piment du vice ! Parce qu'une loi morale peut servir encore à quelque chose... au plaisir qu'on prend à la violer !

Même lorsque le progrès l'aura enfin rayé de nos mœurs, on gardera le mariage pour le théâtre, pour n'y pas chômer d'adultère...

Tout de même bizarre qu'il faille, au théâtre, se refaire une vertu, ou un sous-entendu de vertu, pour y éprouver la petite secousse !

Paru sous un pseudonyme dans un journal satirique, 13 décembre 1908.

## « QUE SERA LA FRANCE DANS CENT ANS ? »

La France, dans cent ans, jouira de toutes sortes de perfections, comme la jument du bon Roland.

Économiquement, elle continuera de fabriquer les meilleurs produits du monde, mais faute de voyageurs de commerce, elle les gardera dans ses magasins.

Scientifiquement, elle continuera d'inventer toutes les industries de l'avenir (1), mais faute de la confiance de ses capitaux et de l'encouragement de ses pouvoirs publics, elle s'en démettra aux mains de l'étranger.

Moralement, elle sera venue à bout de la destruction du moyen Age, mais sans rien reconstruire au dessus de l'abîme ; les principes seront tous à l'état de poussière, que balaiera le coup de vent des égoïsmes ; la négation sera le seul credo

(1) Comme l'aviation.

Intellectuellement enfin, sur toutes ces ruines au milieu desquelles nous nous suicidons en douceur, elle promènera le plus fin sourire qui ait oncques effleuré les lèvres humaines.

Bref, dans cent ans, la France aura, une fois encore, assuré le salut de l'univers, mais elle sera une puissance de troisième ordre : marine fantôme, colonies fantômes, grandeur fantôme ! Il ne lui naîtra plus que des fantômes, zéros qui s'alignent à chaque recensement en face des contingents allemands. Et comme à la jument du paladin, il ne lui manquera plus que la vie.....

A moins que le génie de la race, incarné jadis par Roland le Preux, ne se décide tout de même à sonner du cor pour ressusciter sa jument.

Enquête de *la Presse Associée*,
octobre 1909.

## L'AUTRE CHANTECLER

Tandis que les bonnes langues, à qui mieux mieux, aiguisent des épigrammes contre Rostand, moi, je suis allé entendre *Chantecler*, avec un profond recueillement. Ce fut à tel point que, le rideau tombé sur le dernier acte au milieu d'ovations bruyantes, je m'attardai dans un fauteuil, échappant à la vigilance des ouvreuses qui tendaient les housses, des contrôleurs qui chiffraient la recette, des électriciens qui éteignaient les feux, et je restai là, tout seul dans le noir...

Alors, dans la salle, il se fit une lueur mystique, la toile se releva sur le vrai *Chantecler*, et je m'aperçus que le poète lui-même était venu s'asseoir à côté de moi pour m'en commenter la vision. Mais ce qui ne laissa pas de me causer un moment de

surprise et de gêne presque, c'est qu'il n'était pas du tout l'homme que d'audacieuses images nous ont fait accroire: sa chevelure, au contraire, était abondante, emmêlée, terrible comme un buisson d'épines sur un pic sauvage, sa barbe lui sinuait jusqu'à mi-corps comme un torrent trouble et tourmenté, et ses yeux obscurcis d'une détresse immense que le sujet de son drame lui inspirait, ses yeux brûlaient d'une si sainte colère que je murmurai : Ézéchiel !... Mais Ézéchiel en habit de bohème, car sa mise était négligée et les plis de son vaste *caban* se bouleversaient à ses gestes fous.

— « Vous saisissez l'idée, n'est-ce pas? » me dit-il à mots tout haletants de fièvre, comme si l'angoisse l'étreignait encore d'avoir osé cet avertissement à la face de ses compatriotes en jouant sa gloire pour leur salut. « C'est assez *clair* ce que je leur ai *chanté* ! La France, monsieur, la France elle-même que j'ai campée là sous l'emblème vivant de sa crânerie antique et de son illusion présente !... Écoutez-le mon Coq gaulois : le soleil ne se lève pas sans lui ! Liberté, Justice, Fraternité, tous les progrès, toutes les idées, toutes les grandes causes, son cri fécond — et son cri seul — leur donne le signal pour qu'elles bondissent à l'horizon !... Jactance, direz-vous ? Pas le moins du monde ! L'illusion ardente vaut la vérité, l'annonciateur est un créateur... Oui, mais, peu à peu, remarquez-vous pas comme il s'enroue ? La voix mollit, le timbre se fêle, il ne lance plus son cri avec toute sa foi, il prend l'habi-

tude d'être sublime... Et voici venir cette damnée Faisane ! La Femme, vous dis-je, c'est elle qui nous perd ; il n'y en a plus que pour elle chez nous ; quel acoquinement au frou-frou de ses plumes, dans tout le poulailler de la littérature ! Ah ! l'imbécile, comme il se laisse prendre, comme il tourne autour, comme il s'y frôle !... Et ses poules, donc, est-ce qu'il ne ferait pas mieux de leur sauter dessus ? Faites des œufs, mesdames, faites des œufs ! Nous manquons de poussins dans notre basse-cour... Ah ! je vous assure qu'on ne s'y trompe pas de l'autre côté du mur de la frontière... Qu'est-ce que je disais ? Vous n'avez pas vu ? Là, là, regardez, la voilà qui repasse l'ombre rôdante de l'Épervier de l'Est... Au drapeau, le Coq, au drapeau !... Ah ! ah ! tout de même, ils ont compris, ils ont ressenti le frisson tragique, toutes les plumes se sont hérissées, ils ont fait le carré autour du chef... Oui, mais, fini !... le danger passé, les voilà qui retournent à leurs caquets, et le Coq lui-même qui suit sa Faisane dans la forêt ! *Je t'aime, tu m'aimes, nous nous aimons*... Hé, triple gueux, il s'agit bien de ça ! Tu n'as donc pas vu le Rossignol tombé foudroyé à tes pieds ? L'idéal de la France est frappé au cœur ! Et tu roucoules pendant ce temps-là ! Chantecler, Chantecler, réveille-toi tout de bon de ta pâmoison ! L'aurore de Demain est déjà rouge entre les branches ! La Force de l'Avenir va se lever sans toi !... Ah ! malheureux, c'est fait, trop tard, le soleil, de sa lance, a percé la nuit, le guerrier sanglant s'empare du ciel, l'Avenir,

Chantecler, s'est levé sans toi!... Hé bien, crève donc, crève, fainéant... » (1)

Mais, tout à coup, le poète se dressa : un sanglot grondait dans sa poitrine, des larmes lui jaillissaient des yeux, et dans un remords de tendresse désespérée :

« Non, je ne veux pas ! Tu ne mourras point ! Je suis toujours maître de mon dénouement, et toi aussi, France de Chantecler ! Tu vas chanter, chanter quand même ! Tu mettras en fuite les oiseaux de nuit qui conspirent chez toi ta propre mort. Tu cloueras le bec au Merle sceptique. Tu donneras la réplique de ta bravoure au Rossignol ressuscité. Tu appelleras au secours l'Alouette gauloise pour qu'elle plane au-dessus de ton tas de fumier — car, ma parole, avec toutes ces ailes, il n'y a pas un essor dans ta basse-cour ! — Et tu vas me laisser Dame Faisane aller minauder chez l'Épervier, qui commencera par la croquer. Et tu me feras des œufs à toutes tes poules afin qu'après toi il y ait d'autres coqs, une rangée de petits coqs sur la crête du mur... Allons, Chantecler, à plein cœur et à plein gosier : *tâche de rattraper le Soleil !...* »

Et je poussai avec le Poète un cocorico éperdu.

— « Qu'est-ce que vous fichez dans le théâtre à deux heures et demie du matin ? fit une voix bourrue derrière moi. J'entends un boucan épouvantable, j'ai cru que c'étaient des cambrioleurs qui venaient

(1) On sait que le premier dénoûment du drame de M. Rostand comportait la mort de son héros.

nous chiper le manuscrit avec les retouches de M. Rostand... »

Je me réveillai en m'excusant au concierge de la Porte-Saint-Martin qui, en chemise de nuit et pieds nus, brandissait sur moi un rat-de-cave.

*Le Siècle*, 27 février 1910.

VI

# ANARCHISME

## ENQUÊTE SUR LES TENDANCES ACTUELLES DE L'ANARCHISME

Les questions posées étaient : 1° Qu'entendez-vous par anarchie ? 2° Quel est votre idéal quant à une société future et quelle doit être, selon vous, la société de demain ? 3° Quelles sont, selon vous, les modifications successives que subira la société pour y parvenir ? 4° Quels sont les moyens que vous considérez comme les meilleurs pour hâter l'avènement de l'état social que vous préconisez ? 5° Considérez-vous qu'une alliance sur le terrain de la philosophie et sur celui de l'action soit possible entre les différents groupements dont nous avons parlé ci-dessus et, si oui, quelle peut en être la base ? 6° Considérez-vous qu'une alliance analogue puisse exister entre les diverses fractions du socialisme ? 7° Si vous vous êtes éloigné de l'anarchisme après y avoir adhéré, quelles sont les raisons qui vous ont

fait agir ? 8° Quelle est, selon vous, la conduite individuelle qui, dans la société actuelle, est la plus conforme à vos théories ? 9° Quelle est, à votre avis, la situation actuelle de l'anarchisme et à quel avenir vous semble-t-il appelé ?

## *Réponses.*

Vous avez eu rarement mon adhésion, souvent ma sympathie, et je savais d'un de vos très proches amis des traits dignes d'un vrai fidèle du vrai Jésus.

Puisque vous les sollicitez, voici, vaille que vaille, quelques réponses à vos questions :

1° Dans toute sphère de phénomènes, tant physiologiques que sociaux, et chimiques qu'astronomiques, *l'anarchie*, c'est la mort, l'absence de mouvement eurythmique, le chaos violent et stérile. L'ordre à tous les degrés, la subordination acceptée, l'association harmonique suivant une loi, une « archè » voilà la condition de la vie, la garantie et la sauvegarde de toute activité féconde.

Sous ces réserves, toutefois, et du point de vue psychologique, un certain *anarchisme* intellectuel constitue la zone d'altitude où atteignent et respirent les élites pensantes, l'état le plus propice au libre jeu des facultés et à la production originale des idées, dans ce sens que la contrainte funeste d'aucun principe ou dogme non consenti par l'esprit ne pèse plus sur lui du dehors. Toutefois encore, si l'esprit indi-

viduel ne fonde pas son *autarchie* (gouvernement de soi-même, terme créé par Réveillère), et cela en tirant de sa conscience et de sa raison un principe absolu de vie et d'action par l'application duquel il coopère à l'action d'autrui et par où librement il se réintègre dans l'ordre, l'anarchie est alors deux fois mortelle et ses conséquences dépravantes ne laissent plus, pour toute consigne, à l'individu bourgeois ou prolétaire, que celle de l'égoïsme féroce dont vous déplorez le joug dans la société capitaliste.

2° L'idéal d'une société. Le minimum nécessaire d'ingérence et de contrôle étatiste pour le maximum plus nécessaire encore, d'initiative et d'expansion individuelle. D'où l'abandon de cette utopie, l'égalité exacte des conditions sociales; mais entre celles-ci, de l'une à l'autre, le passage libre.

Quant au reste, un jour, un beau jour, abolition des armées nationales. C'est un vœu qui date d'Isaïe... Mais pardonnez-moi, camarades, maintien longtemps encore d'une police... humanisée. Il y a des fauves en liberté.

3° Nous marchons indubitablement vers la réalisation de cet idéal, par la force de la vérité et de la justice à elles seules. Mais l'impatience légitime, l'irritation trop excusable et parfois, hélas ! les injustifiables violences de ses champions retarderont cet avènement final par le déchaînement temporaire de la violence réactionnaire.

4° Les moyens d'acheminement vers ce millénium? Réformes étatistes d'une part, pour le redressement

d'office des iniquités trop flagrantes qui hurlent chaque jour vers le ciel... Action syndicale du prolétariat d'autre part et exercice du droit de grève, de la grève honnête, seule forme acceptable de la guerre. Mais aussi, et j'y insiste, évolution individuelle, ennoblissement intérieur ! C'est la pierre d'angle sur laquelle porte toute vie, toute société. Depuis Bouddha, depuis le Christ, cette vérité-là est acquise. Insurpassable dans l'avenir, il n'y a plus qu'à l'appliquer.... Les syndicats n'y feront rien, ils l'apprendront même à leurs dépens ; la question morale prime la sociale, elle est à la base de celle-ci.

5° Je suis incompétent.

6° Idem.

7° Tout homme de cœur et de bon sens dut s'éloigner de l'anarchisme, lorsque ce dernier prit à son compte ou laissa croire qu'il approuvait des actes d'assassins ou de déments.

8° Est-ce pour nous faire nommer Tolstoï ? Oui, lui sans doute, et beaucoup d'autres ignorés... Quiconque « tend un verre d'eau » avec amour est l'artisan le plus sûr de la société meilleure de demain, et plus encore, il rend la présente moins atroce.

9° L'anarchisme, au meilleur sens, fut un excès généreux, un avertissement au crime des temps, un coup de poing cogné à la porte de l'indifférence gavée, à cette même porte où l'humble frappement de la conscience ne suffit plus. Quand il outrepassa ce rôle, il fut une folie furieuse qui parfois jaillit en haine de la source de la pitié.

Et, fraternellement, je vous serre la main, comme à tous ceux qui n'y tiennent ni couteau ni pierres, mais ce grain de froment, l'amour, et ce grain de sel, la raison.

*Le Libertaire*, 5-12 décembre 1903

## PETITE LETTRE AU GRAND TOLSTOÏ

Cher et vénéré apôtre,

En souvenir d'une correspondance que nous échangeâmes, il y a des années, voulez-vous permettre à l'un de vos lecteurs les plus recueillis de vous adresser un très humble, mais aussi très libre commentaire sur le manifeste de votre jubilé qui vient d'émouvoir le monde entier, et de faire du principe que vous y prêchez une application à des événements tout récents, tels que le voyage de M. Fallières en Russie, la proclamation en Turquie du régime constitutionnel, la sanglante répression de Villeneuve-Saint-Georges en France ?

Pour toutes nos grandes misères sociales, filles de l'égoïsme individuel, vous proposez inlassablement un unique remède : la pratique de la charité poussée jusqu'au suprême désistement de la non-résistance au mal. C'est là, sans conteste, le très rigoureux

enseignement du Christ, votre maître, dont vous êtes, de nos jours, le seul fidèle et logique disciple. Mais, dussent nos objections critiques remonter ainsi à un plus auguste que vous, il s'agit justement de savoir si cet enseignement évangélique suffit aux besoins de l'humanité ? Vous le proclamez, nous l'osons nier.

Le Christ a rendu à César ce qui était de César, entendez par là qu'il s'est, — à la mode de Pilate, — lavé les mains de tout souci à l'égard de la société, de son fonctionnement et de son avenir, ne s'attachant qu'au salut des âmes individuelles. Avouez, vénéré apôtre, que vous en usez un peu comme lui ? Mais le Christ, du moins, avait une excuse : c'est qu'il croyait à la fin du monde dans les vingt-cinq ans. Comme il apparaît qu'il s'est trompé, n'aggravez-vous pas les conséquences de son erreur en renouvelant par votre attitude son détachement des choses terrestres ? Le bail de notre humanité n'est pas près de finir sur cette planète. Nous songeons donc à améliorer le logement pour une destinée collective. Or, votre pure doctrine chrétienne de l'abdication devant la violence ne tient aucun compte de la loi primordiale de tout ce qui a vie : la loi de lutte et de sélection. Le plus pacifique d'entre nous vit plus ou moins aux dépens de quelqu'un. Tout organisme est un candidat à la victoire dans la mêlée inéluctable : s'il se désiste, c'est la mort. Et l'homme lui-même n'est à la tête de l'évolution qu'au prix d'un combat plus héroïque, qui est sa raison d'être et sa noblesse.

J'entends que vous n'en disconvenez point, mais que vous tournez désormais tout cet effort à son seul perfectionnement moral. Cela peut paraître une restriction abusive au déploiement de l'énergie humaine. Contre les choses, contre les bêtes, contre les hommes, toutes les fois que le mal se dresse, la lutte qui l'abat est magnifique.

Mieux vaut reconnaître que votre principe de l'abdication se jette carrément en travers d'une des plus grandes lois de la nature, ce qui est toujours une entreprise hasardeuse : ces lois se transforment, elles ne se défont point. Mais voyez l'étrange conséquence ! Si, malgré tout, votre principe pouvait prévaloir, il aboutirait au contre-pied de vos désirs ! Les meilleurs ne se défendant plus, ce seraient les pires qui l'emporteraient dans le déchaînement de toutes les violences. On n'exagère point en supputant que si, ce soir, la police d'une grande ville était supprimée, demain matin le nombre des crimes aurait doublé. Et pourquoi le principe de non-résistance se limiterait-il aux seules attaques qui nous viennent de nos semblables ? Les bêtes aussi sont enfants de Dieu. Certains disciples de Bouddha — qui s'est avancé plus loin que le Christ sur la voie dangereuse de la pitié — ont désarmé devant la dent des fauves. D'où il suivrait que les loups et les lions regagneraient bien vite sur l'humanité sans défense leur suprématie perdue, et que, finalement, le cours entier de l'évolution étant rebroussé, la terre reverrait l'âge des cavernes, peut-être même le diplodocus !

Telle est l'objection d'ordre général et utopique.

Mais autant cette essence de christianisme, inoculée pure à tout l'organisme d'une société, agirait sur lui en poison mortel, autant quelques bonnes gouttes de l'élixir se peuvent administrer salutairement à l'individu, comme réactif au ferment latent de ses instincts de lutte. Cette potion-là n'a pas pour effet de diminuer sa résistance au mal extérieur, et cependant elle le fortifie contre son intime propension à user lui-même de violence. En d'autres termes, il ne fait pas de doute que l'influence de la morale chrétienne n'ait été l'auxiliaire, sinon le facteur, de tous les progrès conquis par l'homme sur sa barbarie depuis deux mille ans, et que cette action sera éternelle. Ici surgit l'objection de fait : la recommandation de cet idéal offert à chacun bénévolement, sans autre contrainte que l'impératif de la conscience, est-elle suffisante à elle seule pour discipliner l'humanité ? Vingt siècles d'histoire nous hurlent : non ! dans leurs imprécations de massacres... Vous vous récriez que la faute en est dans l'essai frauduleux et incomplet qu'on a fait jusqu'ici du christianisme ? Mais précisément, de cette difficulté à ployer les hommes au respect d'autrui, nous tirons l'urgence de notre argument pour affirmer la nécessité de venir en aide à la Charité facultative par la Justice obligatoire.

Voilà le principe sur lequel s'élève notre société occidentale. Mille ans avant la naissance du Christ, les philosophes grecs l'élaboraient. Les prophètes

hébreux, aux lèvres violentes, l'ont crié au monde plus haut que Jésus. La loi romaine l'a refondu dans son airain, et Quatre-vingt-neuf a répandu ce bronze en monnaie courante sur toute la terre. Rendons au Christ ce qui est au Christ, mais n'oublions pas ce qui est à nous, au génie humain d'Athènes et de Rome. Le Charité, qui jaillit du cœur, est une vertu individuelle qui seule donne aux actes une parfaite excellence morale. Mais la nécessité de Justice, qui procède surtout de la raison, est d'une évidence plus universelle. Sans doute le cimier de Minerve d'où rayonne le Droit, est-il moins sublime que la couronne d'épines qui ruisselle d'Amour. Mais la colline de l'Acropole est une base plus ferme pour la cité que la colline du Golgotha. Car la Charité ne se commande pas, et il faut que le Droit soit exigible. Expression de la volonté de tous, il a, pour contraindre chacun, une sanction de violence qui devient sacrée. Respectueux des lois de la nature, il ne supprime pas le combat vital, mais il le contrôle et il le dirige, appelant dans l'arène plus équitable un nombre de rivaux toujours plus grand. Pourquoi enfin ces deux principes s'excluraient-ils, le Droit, ce minimum de Charité requis de tous, dont chacun est libre de parfaire ensuite le maximum, et la Charité, cette plénitude de la Justice réservée aux saints et aux héros?

Je m'excuse, vénéré apôtre, de reprendre ainsi, à votre intention, ces vérités dès longtemps banales. Tout homme, dans une heure de sa vie, a besoin du

baume de charité. Mais c'est de justice que notre époque est affamée. C'est la raison, plus que l'amour, qu'il faut prêcher aux multitudes et aux monarques. Ce sont des citoyens à la romaine, non des chrétiens abdicateurs, qu'il faut aux nations pour prospérer. Nietzsche est venu nous exciter à la frénésie de l'individualisme. Vous êtes survenu pour arracher à l'individu ses dernières armes, même défensives. Nous aurions besoin d'un conciliateur qui fît le départ entre vous deux, et qui nous donnât pour mot d'ordre : *Ni tout se permettre, ni tout permettre.*

Déjà, semble-t-il, malgré les hontes et les crimes de ce temps, c'est cet esprit qui tend partout à imposer l'ordre dans la justice. Je ne parlerai pas des atrocités qui firent l'objet de votre manifeste : mon silence peut-être en dira plus long. Mais si l'alliance gouvernementale de notre pays avec le vôtre coûte à des cœurs républicains le sacrifice de réprobations qu'on devine, n'était-ce pas le devoir de tout Français d'applaudir au voyage de notre président auprès du chef de la nation russe ? Cette démonstration toute pacifique de forces guerrières ne conjure-t-elle pas un danger de guerre, et la France tolstoïenne d'il y a trois ans ne risqua-t-elle point de nous inonder de sang ? Les récents événements de Turquie plaident la même cause de l'opportunité de la menace du droit pour intimider la violence inique... A pratiquer le pur christianisme, ce peuple continuerait encore de tendre la gorge à son bourreau. Il a fait mine de redresser la tête, et voici que les murs

de la forteresse où le despote tremblait la peur, s'ébranlent aux hymnes de reconnaissance qui montent vers ce libérateur que la menace de son peuple a sauvé de lui-même !... En France, enfin, il y a quelques jours, des malheureux se sont insurgés contre le droit, c'est-à-dire contre la nation qui s'est librement donné ce droit, et l'écho d'une fusillade a déchiré l'âme de tous les Français à quelque parti qu'ils appartiennent... Fallait-il laisser faire ces révoltés, et pour épargner six vies humaines dans cette heure tragique, couvrir la France de milliers de cadavres dans quelques mois ? La loi est moins dure que l'anarchie (1).

Hélas ! cher et vénéré apôtre, on conçoit trop bien que la grande pitié de toutes les victimes vous ait mis au cœur la folie de l'amour ! Il convient toujours qu'il reste une place, au-dessus de la mêlée et hors la cité, pour celui qui pleure et qui adjure... Si son cri d'amour n'est pas assez fort pour dompter les haines de l'humanité, ses rappels toujours sont nécessaires pour dresser l'Homme idéalement en exemple aux hommes... Et quand celui qui remplit cette place à l'heure présente possède une haute intelligence qu'il humilie obstinément au niveau de celle du Nazaréen, dont le cœur immense absorba

(1) Sans rien rétracter de ce que je dis ici du principe de l'ordre dans un pays de liberté où la loi exprime la volonté de tous, je dois avouer que l'enquête sur les événements de Villeneuve-Saint-Georges m'oblige à faire une sérieuse réserve sur la manière dont l'ordre fut appliqué. (Avril 1910).

tout l'être ; quand je vois cet homme mendier des bourreaux, avec une si vive sincérité, de lui accorder la joie du martyre, dans son espoir de renouveler peut-être la rédemption si ce spectacle s'offrait au monde du vieux patriarche au bout d'une corde... alors tout convaincu que je suis de la permanence de certaines lois inéluctables que Jésus-Christ ne soupçonna point, je m'incline très bas devant vous, Tolstoï, pour baiser la poudre de vos souliers (1).

*L'Aurore*, 15 avril, 1908.

(1) La réponse que Tolstoï voulut bien faire à cet article sera publiée dans un prochain volume où je rassemblerai ma correspondance avec lui.

## POUR L'ÉLARGISSEMENT DES DÉTENUS POLITIQUES

Monsieur le Directeur,

Vous me posez un cas de conscience. Je ne m'y déroberai point. Il ne manque qu'une chose à votre lettre de consultation, c'est le rappel du motif exact de la condamnation de chaque prisonnier. Faute de voir préciser par vous des souvenirs déjà confus, je ne pouvais mieux faire que de m'en référer aux intéressés eux-mêmes. Me fondant sur leurs communiqués et m'en rapportant à leur bonne foi, voici ma réponse :

S'il s'agit de solliciter une mesure de clémence, je signe des deux mains sans distinguer entre les captifs. Les luttes d'idées, ces idées fussent-elles criminelles ou folles, honorent toujours ceux qui leur font un sacrifice. Et s'il faut nous battre entre Français,

n'en saisissons que plus avidement chaque occasion de nous réconcilier, au moins jusqu'à la prochaine passe d'armes. La haine est permise de l'idée adverse, jamais la haine de l'adversaire.

Que si, par contre, vous entendez faire une revendication de droit, je me vois obligé de distinguer entre les personnes, leurs actes n'étant pas assimilables.

Oui, je m'empresse de réclamer avec vous la libération de *Victor Méric*, d'*André Gaucher*, de *Miguel Almereyda*, d'*Aristide Delannoy* et d'*Eugène Merle*. Accuser la Haute-Cour de « forfaiture » et le général d'Amade de « boucherie », c'est là l'expression d'une opinion qui, pour n'être point tout à fait la mienne, ne m'en paraît pas moins devoir être libre en pays libre.

Je porterais sans doute le même jugement sur les articles de journaux qui, après coup, visèrent l'affaire de Villeneuve-St-Georges, bien qu'on ne m'en ait pas soumis les textes.

Quant au cas de *Georges Marchal, il est certainement le plus déplorable*, vu l'extrême gravité de la peine. Son tort est réel, gérant responsable d'un journal, de ne pas même lire les articles dont il endosse les conséquences. J'ajoute que son crime est véniel, et qu'ayant accompli neuf mois de geôle, il devrait bien voir commuer sa peine. Mais sur le fond de la question, « attitude du prolétariat en cas de guerre », mon appréciation est catégorique. Inviter des soldats à tirer dans le dos de leurs officiers, ne sau-

rait être considéré en aucune façon comme une *opinion*; c'est là, bel et bien, une *instigation* au meurtre. Il suffit d'ouvrir un dictionnaire de la langue française. J'ajoute que c'est là une lâcheté, et qu'il serait ou plus noble de s'apprêter au martyre, comme les Tolstoïens, par le refus de porter les armes, ou plus logique de quitter le pays dès le temps de paix.

En ce qui concerne enfin *Maurice Pujo*, si vous le comprenez dans votre liste, c'est par un jeu, je suppose, de votre coutumière malice. Envahir la Sorbonne à main armée et « fesser l'immonde Thalamas », voilà, avouez-le, une *opinion* un peu bien vive ?

Pardon de la longueur de cette réponse. Mais en une enquête aussi complexe, aussi importante, aussi douloureuse, ma conscience inquiète tirait à la ligne...

Pétition du journal *Le Témoin*,
19 juin 1909.

# VII

# INTERNATIONALISME

## CONTRE L'IMPÉRIALISME [1]

C'est le siècle de la grande illusion qui s'achève, l'illusion du progrès moral dans la liberté politique. Tout d'un coup, son palais fabuleux s'est effondré dans la boue et le sang. Témoin l'affaire Dreyfus d'une part, vos guerres des Philippines et du Transvaal de l'autre, faillites simultanées des deux démocraties du monde, l'anglo-saxonne et la française. Or voici qu'à certains d'entre nous le siècle nouveau vient tendre une offrande obstinée, l'offrande de la chimère ancienne. Le chiffre même de ce siècle, plus net et mieux frappé, semble préétabli pour sceller des destins meilleurs. La question qui s'agite n'est pas neuve, c'est celle de la loi même de l'histoire. Mais on ne l'avait jusqu'à ce jour ni si cons-

(1) Préface du drame *l'Évangile du Sang*, dédié par l'auteur à ses amis anglo-saxons.

ciemment, que je sache, ni si désespérément prise à corps. La morale privée imposera-t-elle ses revendications à la politique, en deçà et au delà des frontières nationales ? Un pacte de bonne volonté réciproque supplantera-t-il enfin la vieille fatalité de la force? Et — éveillons-nous au sens ultime de la vie — l'idéal couronnera-t-il le réel, l'esprit surgira-t-il du chaos : bref, le monde a-t-il une destination spirituelle, ou ne fûmes-nous jamais, poètes pacifiques de tous temps, que de pitoyables songe-creux ? — C'est possible. Les gens rassis n'en font pas doute. Mais la chimère est si haute qu'elle vaut d'être vécue et qu'à mieux y regarder — elle est vraie. Je vois, aussi bien, par l'histoire, que bon nombre de semblables illusions conquirent et possèdent la terre. En tout cas, les dérogations de l'âge mûr l'emportent en gravité sur les errements de l'enfance. Et l'humanité, pour le moins, est à moitié de sa course.

Cependant, à mesure que le rideau se lève sur le siècle xx$^{e}$, des gouttes de sang lui font une frange sinistre et retombent largement sur la scène. Et c'est par vous qu'il coule, Anglo-Saxons !... Et c'est en vous que nous placions, libéraux de tous les pays, notre espérance invétérée ! Vous en défaut, que nous restera-t-il ? La France officielle et, en fait, la majorité aveulie du pays, sont sorties déshonorées de l'épreuve. Les autres nations de l'Europe se courbent sous l'autoritarisme. Sans la saine petite Helvétie, il n'y aurait bientôt plus par le monde un seul pays aux institutions libérales, ou dont la conduite

manifeste ne les démente point s'il en a ! Vous devez vous reprendre. Il reste de splendides caractères parmi vous. Comme le siècle dernier fut celui de la France, celui-ci est le vôtre : et l'apogée matérielle ne dure pas sans une gloire spirituelle. D'ailleurs, il n'est pas jusqu'à vos envieux qui, par leur animosité stupide, ne vous confessent, à leur corps défendant, la première race organique de ce globe. J'y souscris en connaissance de cause, ayant participé à votre éducation et profité de votre discipline. Vos jeux physiques sont nobles, virils, ébaudissants. Vos cultes religieux, purs, progressifs, harmonieux. Votre économie morale, fondée sur le respect de l'individu, est préservée par le respect de la femme. J'en sais d'entre vous qui préparent une race absolue, incarnant au moral, et peut-être au physique, le type humain prophétisé par la grande frise du Parthénon.

Mais regardez donc aux périls ! La gigantesque entreprise ethnico-politique d'Amérique n'est pas encore sortie de sa phase d'évolution préparatoire pour entrer dans la solidité grandiose d'une société maîtresse et directrice de ses forces; et voici que la vipère de l'or s'enroule à son front et la ronge. La merveilleuse, la positive Angleterre, seconde et meilleure Rome de l'histoire, semblait avoir définitivement assuré dans le monde le jeu de ses instincts par ses institutions, les plus admirables qui soient; et voici qu'entraînée à la brutalité par l'excès même de sa puissance, elle s'en va donner dans le vide le coup d'épée inutile qui lui retombera sur le cœur.

De sorte qu'au moment où j'écris, les deux seules guerres qui suspendent notre haleine, toutes deux agressives et toutes deux réprouvées par la conscience toujours plus unanime de la terre, sont par une significative concordance le fait de ces deux peuples-là (1) !.

Ces réflexions de mal-augure, en est-il parmi vous qui les fassent ? Et si oui, se trouvera-t-il un de vos jeunes écrivains pour les fixer d'une forme objective ? Dans l'attente, j'ai pensé que cette admiration que je vous porte me qualifiait pour vous désigner le péril. Mon amour suscita ma satire. Que si vous jugiez ce seul titre trop mince, j'invoquerais alors devant vous la moitié de mon sang qui est le vôtre, et les attaches profondes de la vie que j'ai nouées dans votre race.

Au demeurant, je m'en voudrais d'une apologie plus complète. Ces pages sont un tribut spontané de mon cœur. Je les envoie à tous ceux d'entre vous qui, à l'exemple de certains pasteurs d'Angleterre, refusent d'invoquer sur leur peuple, en faveur d'une cause scélérate, la bénédiction de l'Esprit. Et voici que je les lance au vent qui seul s'en repaîtra peut-être, comme j'en ai lancé de semblables en l'honneur d'une grande cause pendante (2), moins immense toutefois que celle-ci... Parce que l'indignation me contraint à m'accorder cette joie, la plus

(1) Les guerres du Transvaal et des Philippines.

(2) L'Affaire Dreyfus.

royale de toutes, de prêter ma lèvre incertaine au Grand Souffle étouffé qui partout se cherche une issue dans les consciences des hommes.

31 décembre 1899.

## POUR LES BOERS HÉROÏQUES[1]

Et ils luttaient toujours. Les ayant admirés de loin, nous sommes retournés à nos travaux, à nos épreuves, à nos plaisirs. C'est de l'histoire ancienne : Octobre 1899 ! Nous sommes maintenant au vingtième siècle. Eux, ils luttent toujours. S'exhaussant par la constance de l'effort au-dessus de l'écoulement du temps, ils passent à l'état de phénomène permanent de la nature et déchaînent, dans le Sud de l'Afrique, la tourmente éternelle de la protestation du Droit. Dans un âge ou l'héroïsme social a peut-être baissé, étant moins exercé à raison du progrès pacifique accompli vers d'autres vertus, ils ont rejoint, dépassé dans l'histoire les légendaires

(1) A propos d'un volume en plusieurs langues vendu au profit des femmes et des enfants boers, *Carmen pro Invictis*, La Haye, 1901 ; collaborateurs : Sully Prudhomme, Bjœrnstjerne Bjœrnson, Bertram Romilly, Jean Aicard, Adolfo de Bosis, Paul Hyacinthe Loyson, etc...

exemples de la sublimité antique. Ici Léonidas, Vercingétorix, Caton même salueraient. Et voici réalisé intégralement, par une race plus chaste et plus forte, l'archétype du peuple de Dieu tel que rêvaient de le susciter les Prophètes. Mais c'est un Israël chrétien, cette fois, que les nouveaux Romains exterminent. Qu'il eût ses préjugés, ses torts, une tare même (1), nous l'accorderons sans ambages, pour nous livrer ensuite sans réserve à l'adoration de l'héroïsme. Vaincre ou mourir, devise qui fut suivie de beaucoup quand le premier de ses termes aboutit ; eux lui sont fidèles dans le second. Par là ils ont fixé chez nous un cas de conscience tragique. Oui, mettons sur un point l'esprit de l'Ancien Testament, ce livre par excellence des Boërs, plus haut que l'esprit du Nouveau, notre livre à tous, pacifiques ; tenons tête au grand maître de vérité qu'est abondamment Tolstoï, et dérogeons même, s'il le faut, à certain commandement de son Maître. Car une telle résistance au mal, car cette guerre sainte, s'il en fut, est plus noble qu'une bénigne soumission, est aussi pure que toi-même, ô Paix à venir, que nous enfantons au monde de toutes nos angoisses présentes ! Oui, les fils des humbles pays innocents peuvent en conscience porter les armes et les presser avec amour sur leur poitrine... Plus tard, en Suisse, libre foyer plus avantagé du sort et du site, puisse-t-il se dresser près d'Altdorf, le monument sombre mais fier, dû à un peuple

(1) L'exploitation de l'indigène.

jumeau moins heureux, et pareil à celui du chantre de Tell (1), que Dieu seul en soit le sculpteur !

Ont-ils ébranlé le monde, suivant la prophétie de leur chef ? Ils l'ont écrasé d'admiration et de honte. Celle qu'ils ont ébranlée pour toujours, c'est Albion. Le colosse est si grand qu'on ne voit pas encore qu'il vacille. Nous en réjouirons-nous ? Pleurons-en doublement, pour ce pays et pour le monde. Si le nom des républiques martyres nous enivre d'une joie douloureuse, notre amour n'est l'envers d'aucune haine. Mais comme durant l'affaire Dreyfus on pouvait exiger des Français rencontrés hors de leurs frontières qu'ils ouvrissent la main pour montrer s'ils l'avaient fangeuse, ainsi, quand un blême Chamberlain crispe la sienne sur la vérité de cette guerre et que l'or, malgré tout, ruisselle mêlé de sang d'entre les doigts de son poing, on est en droit de poser cette question aux Anglais qui promènent leur flegme en voyage : « Que cachez-vous dans votre main ? Est-ce votre part de l'abomination, votre caillot du sang des justes ? Ou bien, à l'envi de ces mâles caractères que nul autre pays que le vôtre n'eût peut-être manifestés avec une égale persistance en de telles conjonctures, y serrez-vous le petit caillou blanc dont parle Jean, l'infrangible diamant de la conscience qu'on fronde contre l'iniquité ? »

Les deux siècles n'en auront pas vu de plus odieuse, bien que le pillage de la Chine, perpétré par

(1) Le rocher dédié à Schiller dans le lac des Quatre-Cantons.

toutes les puissances, ait fait faire à nos fauves civilisés un rebond en arrière de cinq cents ans au moins. Moralement, l'attentat contre les Boers est pire. Pour prendre ces géants au piège de la tendresse familiale, on a déclaré la guerre à leurs épouses et à leurs nouveau-nés. On a bafoué et violé des femmes ; on les a toutes violentées ; on en a chassé de leurs lits d'accouchées pour les exposer demi-nues aux averses; on a en charroyé, malades, sans abri, sous un soleil torride ; on en a laissé mettre bas sur les routes comme des bêtes souillées ; on en a empêché d'ensevelir elles-mêmes leurs enfants ; on en a fusillé (1) !

Et les femmes bénirent leurs maris qui luttaient, et, où tombait l'époux, elles poussaient de leurs mains le garçon qui ramassait l'arme du père. Puis, on a saccagé leurs biens, brûlé leurs maisons, dévasté leurs champs. Sur quoi, par la raison qu'elles étaient surprises sans moyens de subsistance, on les a traînées en captivité, elles et leurs petits ; on les a parquées derrière des clôtures meurtrières dans ces fosses méphitiques conçues par l'homme-hyène Weyler qu'envie à l'Espagne de Torquemada l'Angleterre de Gladstone. Là, on les a empoisonnées de vivres infects, ou affamées (2). On a même interdit au monde de leur porter secours, quand, les mains pleines, il accourait à elles (3). Et il y eut des cités

(1) Chacun des points de cette énumération se réfère à un ou plusieurs cas circonstanciés et avérés.

(2) Rapport des médecins officiels anglais.

(3) Retrait par Kitchener de l'autorisation accordée par Roberts à la mission médicale suisse.

de squelettes parlant et marchant, des grands et des petits, qui jouaient encore à la mère et l'enfant (1). Sur quoi M. Chamberlain a déclaré à la tribune que c'était là « de la politique humanitaire » (*Applaudissements*). Et par-dessus les palissades, par delà le steppe désolé, les femmes exhortaient à la lutte les époux et les fils, regrettant seulement que, pour une telle cause, ils ne pussent pas mourir deux fois !

Et les hommes, surpassant encore l'héroïsme du suprême renoncement de leurs femmes, ne se retournèrent pas vers celles qu'on torturait, mais l'exaltation refoulant leur rage dans leur gorge, un contre dix, luttèrent. D'abord, le dépeceur du Mahdi enjoignit à ses lieutenants de faire massacrer les prisonniers. Les soldats déjà ne s'en étaient pas fait faute (2). Le chef, dénoncé dans son crime (3), recula. Aujourd'hui, dans sa rage muette de ne pouvoir réduire une poignée de héros, il annonce à l'Europe somnolente que, ceux-ci étant décimés, ce sont tout au plus des coquins qu'il frappe d'ores et déjà de bannissement. Demain, ce seront des bandits bons à pendre.

Or, à un contre dix, à un contre quinze, à un contre vingt, calmes devant ces menaces infernales, ces hommes luttant toujours, l'imagination rêve d'eux comme d'un groupe d'airain où serait rendu im-

(1) Rapport de Miss Emily Hobhouse.

(2) Lettres des soldats à leurs familles. J'appelle prisonnier tout homme qui se rend à merci.

(3) Par un de ses propres officiers ; voir le journal *The New Age*.

muable le geste frénétique d'une race survivant à la mort par l'idée... Et les hommes tombent sur le sol calciné avec le même enthousiasme qu'au jour du premier coup de feu ; et les femmes assistent à l'incendie de leurs toits en chantant des psaumes au Seigneur (1). Est-ce qu'un Dieu les entend ? On frémirait de les détromper; d'ailleurs, à les croire dupes, on se tromperait mille fois soi-même, ou la terre et les cieux n'ont pas de sens ! Car si nulle aide céleste ne se penche vers eux d'en haut, un Dieu s'indigne et s'insurge d'en bas dans nos cœurs. Avec ce peuple qui expire, Dieu même est au supplice. Profondeur nouvelle et insoupçonnée de Pascal quand il eut un mot d'une splendeur funèbre : ce n'est plus le Christ seulement, c'est Dieu qui est en agonie depuis le commencement du monde...

Quant à nous, si tant est que l'implacable génie de la Nature ait voulu, préparé, consommé cette guerre, au même titre que tout autre engloutissement d'espèce, renions cette fatalité, soyons contre la Nature avec Dieu, cherchons dans nos cœurs plus vrais qu'elle l'introuvable expression de courroux et de pitié dont l'âme des foules et les pierres des routes ont également soif en ces jours ! Car ils luttent pour nous tous, pour l'honneur de la vie ; leur espérance n'est plus de vaincre; elle vise plus haut que la terre. Il s'agit d'éprouver jusqu'où désormais l'héroïsme humain se peut élever, jusqu'où reculer la limite des sublimes endurances. Et cette terrifiante pensée

(1) Authentique.

s'insinuant dans l'esprit, qu'ils continueront peut-être à l'infini, soudain, non plus l'admiration, ni la révolte, ni la pitié, mais le vertige de la folie vous prend...

Un jour, par-dessus des milliers de têtes découvertes, j'entrevis, une minute durant, le vieux Pèlerin en deuil de son peuple (1). Peu m'importe sa personne humaine ; je ne cèderais pas cette minute pour la vue du Cervin se révélant aux yeux qui l'ignorent : et ce souvenir, au soir de ma mort, m'aidera, étant celui de mon admiration la plus sainte. Mon indignation impuissante ? Je la consume tous les jours dans mon cœur comme un parfum étouffé sous la cendre. Ma compassion respectueuse ? Je l'ai naguère offerte à la plus grande reine de ce siècle, morte dans un sanglot et entrée dans l'éternité avec la marque d'une main sanglante sur la face. Et ma pitié sans borne, je la réserve à ceux qui écartent déjà de leur pied le monceau des cadavres de deux peuples, — de quarante mille cadavres ! — refoulent de leur main le flot de sang, et enfoncent leurs ongles jusqu'à l'or souterrain, puis replongent la main pleine dans leur poche.

Or je suis au bout de mon cri, et contre des marées mortelles le clan des héros tient toujours. Troupe mêlée de vivants et de spectres ; les morts maintenant semblant faire donner leurs renforts. Mais, tombe ou soit pendu le dernier brave, une ombre d'armée, dédaigneuse et sereine, luttera là-

(1) Voyage à Paris du président Krüger.

bas sur la terre d'Afrique ; et sans trêve, jusqu'au jour de toute satisfaction « au sein de Dieu », une protestation luttera aussi dans l'âme humaine, étreindra les cœurs, suffoquera les gorges...

Quelques sous, je vous prie, pour les femmes des Boers héroïques.

15 août 1901 (1).

(1) Cet appel a été tiré sur une feuille à bordure de deuil.

## UN SONNET DE SULLY PRUDHOMME

M. Mounet-Sully a lu, samedi soir, au théâtre de la Gaîté (1) un sonnet que M. Sully Prud'homme a récemment écrit sur la mort d'un jeune poète boer.

Nous avons demandé à M. Sully Prudhomme de bien vouloir nous communiquer ces vers, qui sont d'une très belle inspiration.

« Le jeune Boer, nous écrit M. Sully Prudhomme, dont la mort m'a fourni le sujet du sonnet lu par M. Mounet-Sully avec tant d'art et d'émotion, se nommait Martinus Schaink.

« C'est par mon jeune confrère Paul Hyacinthe Loyson que j'ai connu cet épisode. Il a composé lui-

(1) Pareillement avait lieu à Genève, salle de la Réformation, le 12 novembre 1902, une réunion au profit des femmes et des enfants boers, annoncée sous ce titre : *Le Droit demeure*, et organisée par MM. Frédéric Passy et P. H. Loyson.

même un dithyrambe funèbre sur cette mort héroïque... »

Voici ce sonnet :

## SONNET

*A un jeune Poète boer mort en défendant sa Patrie.*

Je te salue, enfant qui rêvais et chantais;
Je baise comme un seuil d'auguste sanctuaire
L'humble fosse où ton cœur partage le suaire
Du droit enseveli sans qu'il meure jamais !

Dans la nuit sépulcrale, asile aux murs épais,
Ne pleure pas l'azur souillé du jour solaire ;
Ta couche fait envie aux vaincus qu'il éclaire,
Ils survivent debout sans recouvrer la paix.

Lève-toi, bats de l'aile, âme héroïque, vole
Et cherche à la clarté de ta blanche auréole,
Le trône où la Justice oublieuse s'endort.

Que, réveillée au cri du sang versé pour elle,
Elle arrache leur proie aux serres du plus fort
Et dresse devant Dieu sa balance éternelle.

SULLY PRUDHOMME.

Ce sonnet a été adressé par M. Sully Prudhomme à Mme de Waszkléwicz, qui formait en Hollande un petit recueil de poésies à la mémoire des héros boers.

*Le Temps*, 16 janvier 1902.

## BILLET A FRÉDÉRIC PASSY

Ce 10 Novembre.

Cher et vénéré ami,

En lisant ce soir dans les journaux la bonne nouvelle qui met fin aux graves appréhensions qu'on avait conçues depuis huit jours au sujet de la paix européenne, votre nom, tout à coup, m'est remonté du cœur et je l'ai vu s'inscrire lumineusement devant mes yeux. J'estime, en effet, que tout retiré que vous êtes dans une solitude érémitique et presque champêtre, vous avez plus fait ces jours-ci pour amener l'entente franco-allemande que tout le quarteron de diplomates qui s'agitaient dans les chancelleries.

J'entends que des lecteurs de ce billet ouvert vont se récrier. Je dis la chose pour qu'on se récrie. Les grands effets dans le temps présent, à toutes les époques, éclipsent le souvenir de leurs humbles causes dans le passé. Or, du fond de votre passé, c'est vous qui nous fîtes notre présent.

Pour que France et Allemagne, ces deux voisines que l'histoire contraint à l'hostilité en dépit de leurs sentiments vrais,

aient pu se résoudre à déférer à un arbitrage un de ces futiles incidents dont sortent les grandes catastrophes, parce que le venin du faux amour-propre de certaines nations les gonflent bien vite jusqu'aux proportions d'un gros abcès, il a fallu que le principe même de l'arbitrage fût enfin devenu d'une thérapeutique indiscutable dans les maladies internationales.

Ce résultat n'a été conquis que par les conférences de La Haye. Mais ces conférences elles-mêmes n'ont tenu leurs assises solennelles, entourées de l'estime des gouvernements et saluées par l'espoir des peuples, que parce qu'il y a quelque trente ans, deux ou trois hommes chimériques essuyaient les lazzi de la foule, et quelquefois même ses outrages, en rêvant la paix par la justice.

Voilà pourquoi il me plaît que le nom de Frédéric Passy, symbole des origines d'une ère meilleure et désignation unanime où plusieurs hommes ont une part de gloire, figure aujourd'hui dans la presse française.

*L'Aurore*, 12 novembre 1908.

## CUORE D'ITALIA !

Pendant trois jours, le cœur m'a battu de plus en plus fort, à mesure que les estafettes italiennes, parties de Rome, approchaient de Paris. Je ne sais rien à la fois de plus touchant, de plus gracieux et de plus sublime que l'idée de ce message d'un peuple à l'autre, de la main à la main, et du cœur au cœur. Car c'est bien le cœur même de l'Italie que nous ont apporté ces messagers. A chacune des villes qu'ils traversaient, Arrezzo, Bologne, Florence, Milan, ce cœur s'exaltait pour notre patrie d'un battement plus vif, d'une flamme plus intense... Un souffle de feu, embrasant les âmes, courut tout le long de la péninsule. Et quand ces porteurs de la fraternité latine, au moment de franchir la frontière alpestre, se virent assaillis d'une rafale de neige qui voulait les refouler vers la Triplice, ils firent tête à travers la bise glacée, ils escaladèrent l'Alpe germaine, ils remontèrent un versant de l'histoire !

Je m'en fus guetter leur arrivée sur la place de l'Hôtel-de-Ville, au milieu du *populo* de Paris. Je m'étais promis que leur prouesse charmante, acclamée de milliers de vivats français, serait saluée au but d'un cri familier plus cher à leur cœur, en leur propre langue. Et lorsque, en effet, de la clameur immense se détacha soudain à bout portant l'*Evviva Italia* !... le brave Brambilla, surpris et heureux, me tira sa casquette et me darda un regard.

Je songeai alors à une autre entrée, moins triomphale, quoique plus pompeuse, qui marquait le pacte d'une autre alliance. Et il me souvint d'un autre regard... C'était à Rome, il y a près de vingt ans. Le Kaiser teuton, pour la première fois, voyait devant lui s'en ouvrir les portes. Une avide et anxieuse curiosité jetait tout un peuple dans la rue, des ombres sortaient de toutes les ruines, les pierres elles-mêmes se dressaient pour voir. Le Barbare entrait dans la Ville, pour la première fois accueilli en hôte. Il n'y eut pas un cri, pas un salut, rien qu'un frisson, Guillaume chevauchait aux côtés d'Humbert. Il s'avançait entre les deux haies de la plèbe romaine. La prise de contact était glaciale. On eût dit vraiment qu'il passait en revue des troupes ennemies. Et son regard parcourait méthodiquement la longue file muette de la foule, scrutant chaque visage d'un éclair froid. Je l'eus, une seconde, au fond des yeux, comme mes voisins. Et j'y lus ceci : la déception, la résignation, la ténacité de venir quand même à bout de ce peuple. Mais depuis vingt ans que ce regard se fixe

en fascination sur l'Italie, l'impossible amie, le murmure du cœur n'a pas répondu, et l'échange s'aggrave des deux défiances.

A présent, les coureurs approchent de Rome : le cycle du cœur est accompli. Qu'est-ce qu'ils rapportent à l'Italie ? Je voudrais que ce fût l'âme de la France. J'entends son esprit, enfin conscient de ce qui est dû à nos frères de sang en retour du don d'un tel amour. Je ne veux pas ici de l'amour romanesque que des amants qui s'ignorent se jurent de loin ! L'amour vrai ne se donne qu'à bon escient. Ce qu'il faut désormais entre l'Italie et la France, c'est l'intelligence de l'Amour, l'*intelletto d'amore* d'une *vie nouvelle !* Or, la France ignore l'Italie, la Gaule latine néglige sa mère. Artistes et dilettantes à part, les Français ne savent rien des Italiens. Anglais ou Allemands leur sont mieux connus. De quel droit n'apprenons-nous pas leur langue, alors que tous ils parlent la nôtre ? La France ne doit plus faire la sœur aînée. Italie et France sont deux sœurs égales. N'est-il pas stupéfiant de penser que l'idiome sacré du poème de Dante, que le verbe d'airain de Carducci n'a pas sa place obligatoire, et sa place d'honneur, sur le programme de nos écoles, à peine encore dans nos Facultés ? Mais ce message vivant de Rome à Paris, cette course qui se déroule à travers l'espace, pareille à une strophe héroïque et souple de Pétrarque dans ses canzones à la patrie, c'est un ressouvenir de Marathon, l'annonce plus belle d'une victoire sans morts ! C'est un rejaillissement du génie antique, dont la

source n'est plus qu'en Italie : la trouvaille géniale d'un cœur savant.

Et voici maintenant ce que les coureurs rapportent haletants de Paris à Rome, voici ce qu'ils inscrivent au Capitole : la promesse de la France à l'Italie de la mieux connaître pour la mieux aimer. *Mente di Francia, cuore d'Italia !*

*Le Siècle*, 19 juin 1909.

## L'ALLIANCE MALADE

La revue *l'Italie et la France* ayant consulté un grand nombre de personnalités franco-italiennes à l'effet de savoir si l'intérêt de l'Italie lui commande actuellement de rester fidèle à la Triplice ou de s'en affranchir, voici l'une des réponses les plus commentées par nos confrères de la presse transalpine :

« 1° Je crois que la Triplice est morte, mais qu'elle peut vivre indéfiniment, pareille à ces colonnes du Forum romain qui se dressent encore au milieu des ruines, mais ne supportent plus aucun édifice ;

2° L'intérêt de l'Italie me paraît être de ne sortir de la Triple Alliance que le jour où ses forces militaires seront supérieures à celles de l'Autriche. Ainsi l'on s'attarde à serrer les mains d'un faux ami pour l'empêcher de tirer le poignard qu'il a dans sa manche ;

3° D'où je conclus par cette solution paradoxale :

l'Italie doit être l'alliée glaciale des Germains et l'amie ardente des Latins. Avec l'Autriche et l'Allemagne tant que dure la paix, et pour qu'elle dure ; avec la France (et l'Angleterre) si vient la guerre, et dès qu'elle poindra.

Mais ce rôle même, unique dans l'histoire des invraisemblances diplomatiques, est ce qui doit permettre à l'Italie d'être une intermédiaire de paix. Minerve cultive ses oliviers autour de Rome. »

Paul Hyacinthe Loyson.

*L'Aurore*, 28 avril 1909.

## ITALIE CONTRE AUTRICHE

### A QUI LA VICTOIRE ?

Depuis ma récente étude sur *l'Alarme italienne* (1), deux nouveaux incidents sont venus en justifier le titre : le refus ou l'acceptation hésitante de l'Autriche de participer à l'exposition de Rome, commémorative de l'indépendance de la péninsule, et le discours du président Marcora au banquet de la Valteline.

Je ferai aujourd'hui, sous ma responsabilité propre, l'application stratégique des données de fait que j'ai posées en passant en revue la situation militaire réciproque des deux nations *alliées et ennemies*.

(1) Cette étude, parue précédemment dans *le Siècle*, était le résumé d'une conférence faite par l'auteur à l'École de Guerre, en sa qualité d'officier interprète d'État-Major. Le présent article, par contre, paraît sous sa responsabilité privée.

Cet examen technique ne suffit pas à nous représenter, dans leur réalité complexe, les conditions où se trouveraient les deux armées adverses du jour de leur entrée en campagne ; d'autres facteurs font partie intégrante de ces conditions, et il nous est nécessaire d'en tenir compte.

Débarrassons-nous tout d'abord des considérations maritimes. Les deux flottes appuieraient certainement les opérations, mais elles ne pourraient en aucune façon exercer sur celles-ci une action décisive. Quelle que soit celle des deux flottes qui réussirait, après un avantage éclatant, à s'assurer la maîtrise de la mer, elle n'aurait plus ensuite aucun objectif important à poursuivre.

Le bombardement de Trieste par l'Italie devant être absolument écarté, puisqu'il équivaudrait à un suicide politique, écartée aussi toute menace sérieuse dirigée contre les arsenaux de Pola, il ne resterait plus à la flotte italienne qu'à occuper quelques petites îles ou quelques bourgades de la côte dalmate, telles que Lissa ou Zara, et qu'à protéger à tout événement le débarquement en Dalmatie de volontaires ou de réguliers pour favoriser les mouvements insurrectionnels qui pourraient venir à se produire dans le pays avoisinant.

Quant à la flotte autrichienne, sur tout l'immense parcours du littoral adriatique de l'Italie, elle ne trouverait que trois objectifs : Venise, Ancône et Brindisi. Mais le bombardement, voire l'occupation de Brindisi et Ancône, serait sans aucune portée

efficace sur la marche des opérations; quant au bombardement de Venise, d'une douteuse possibilité, grâce à l'excellente protection de ses forts maritimes, il se réduirait tout au plus à une vaine et barbare destruction de quelques merveilles de l'art. Dans le seul cas, très improbable, où la flotte italienne dût être entièrement anéantie, la flotte autrichienne pourrait alors se risquer à distraire de l'Adriatique une partie de ses escadres pour aller bombarder Palerme et Naples, portant ainsi un coup très grave et très sensible à l'adversaire.

Après ces brèves indications touchant le concours possible que prêteraient les flottes aux opérations de terre, poursuivons nos conjectures en nous occupant des autres éléments du problème.

Et, avant toute chose, il y a lieu d'observer qu'une guerre avec l'Autriche serait considérée par la totalité de la nation italienne, sans distinction de parti, ni de classe, comme la guerre sainte par excellence, comme la reprise de la grande épopée libératrice qui tourna court en 1866. Cette force morale impondérable (dérivée de la bonté de la cause) manquerait de tout point à l'Autriche.

Il faut aussi tenir compte du fait qu'en cas d'une guerre localisée entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie, l'Italie pourrait impunément dégarnir de troupes tout le reste de la péninsule et concentrer tout son effort dans la Lombardie-Vénétie, tandis que l'empire autrichien ne pourrait pas même réduire les effectifs disséminés sur sa frontière méridionale, où

les petits États balkaniques, résolus et aguerris, sont toujours à l'affût d'une occasion propice d'insurrection. C'est cette dernière circonstance surtout qui doit équilibrer la disproportion numérique existant aujourd'hui entre les deux armées.

J'ai indiqué que la frontière italienne est presque entièrement dépourvue de fortifications, ce qui ne veut pas dire que les Autrichiens puissent descendre à plaisir dans la plaine vénitienne. Les hautes vallées des fleuves qui se jettent dans l'Adriatique à l'est de l'Adige ont été admirablement aménagées par la nature pour favoriser une longue défensive, et un petit nombre de troupes familiarisées avec le terrain, audacieuses et habilement conduites, pourront y arrêter indéfiniment et y décimer cruellement des colonnes ennemies tendant à déboucher dans la plaine. Qu'il suffise de rappeler l'exemple du capitaine Calvi qui, en 1849, à la tête de quelques centaines de volontaires mal équipés, défendit deux mois durant le Cadore (haute vallée de la Piave) contre l'invasion que tentait avec acharnement une brigade entière de troupes régulières autrichiennes.

Ces conditions particulières envisagées, on peut admettre que la rapidité de la mobilisation sera la même pour les deux pays, ce qui importe peu d'ailleurs, puisque aucun pays n'attendra plus la déclaration des hostilités pour engager les opérations.

Le caractère initial d'une guerre entre l'Italie et l'Autriche sera, sans aucune espèce de doute, l'offensive de l'Autriche qui se proposera pour premier et

immédiat objectif de déboucher dans la plaine du Frioul et d'y opérer sa concentration. L'Italie, de son côté, s'efforcera de barrer la route à l'invasion en écrasant une à une les colonnes ennemies débouchant dans la plaine, et c'est seulement dans le cas d'avantages partiels importants qu'elle se déciderait à prendre une offensive stratégique sur quelques points de la frontière.

Sa première formation de combat, l'armée autrichienne pourra l'effectuer en toute sûreté à l'abri de ses fortifications de frontière, tandis que l'armée italienne sera réduite à opérer la sienne vers le Tagliamento, c'est-à-dire en position très avancée et légèrement découverte. Car de nombreuses et évidentes considérations, tant politiques que militaires, l'obligeront à pousser son front de bataille presque aux limites de la plaine vénitienne. Politiquement, ni le gouvernement ni le pays ne se résigneraient à la perte initiale d'une riche province, payée jadis de tels sacrifices de sang et d'argent. Militairement, l'abandon volontaire de la Vénétie serait une irréparable erreur puisqu'il laisserait toute commodité à l'ennemi pour faire sa concentration dans la plaine, venant ainsi à bout sans encombre de la période critique de l'invasion : celle des débuts.

La situation, à l'ouverture des hostilités, se présenterait donc probablement de la façon suivante :

L'armée autrichienne divisée en deux grandes masses dont la plus forte serait naturellement portée à l'est, toutes deux tendant à déboucher dans la

plaine lombardo-vénitienne, des hauteurs du Tyrol, des Alpes Carniques et Juliennes ; l'armée italienne concentrée en gros entre l'Adige et le Tagliamento, couverte par de nombreuses pointes d'avant-garde dans les hautes vallées, prête à faire front des deux côtés à l'invasion.

En d'autres termes, l'armée italienne devra manœuvrer par *lignes intérieures*, avec le désavantage de disposer d'un terrain resserré et de ne pouvoir risquer des offensives séparées au delà des fortifications ennemies ; mais avec l'énorme avantage d'inonder de forces surabondantes toute la superficie du terrain de manœuvre, de façon à pouvoir résister *à l'une et l'autre mâchoire de la tenaille autrichienne* avec des forces déjà sur place de part et d'autre, c'est-à-dire, en réalité, sans avoir besoin de manœuvrer.

Notons enfin que les dix ou douze corps d'armée que l'Italie pourra concentrer dans la Lombardie-Vénétie assureront à son armée une formation de combat d'une densité tout à fait excessive par rapport au front d'opération disponible, ce qui enlève à la supériorité numérique elle-même de l'armée autrichienne tout ou partie de sa valeur réelle.

Dans ces conditions on ne saurait conclure *a priori* aux plus grandes chances de victoire de l'un ou l'autre des adversaires. L'Autriche a l'avantage des fortifications et du nombre ; supériorité numérique sensiblement atténuée par les conditions du terrain ; fortifications qui, en cas d'offensive, d'ail-

21

leurs certaine de sa part, seront d'une valeur toute négative. L'Italie, par contre, a l'avantage du terrain et de la formation intérieure, coefficients de grande importance.

Pour compléter par un critère positif ce rapide examen des forces réciproques des belligérants éventuels, il resterait à connaître la valeur des chefs auxquels, en cas de guerre, serait confié le sort des deux armées. Une telle appréciation, toujours hasardeuse, n'est pas commandée, dans les circonstances présentes, par l'unanime suffrage de l'opinion, engouement populaire, souvent trompeur, en faveur de quelque général, mais qui n'en constitue pas moins, parfois, un symptôme de réalité. Dans aucune des deux armées, en effet, aucun chef ne s'élève assez, par le caractère et le mérite, au-dessus de la commune moyenne pour qu'il soit permis de prévoir en lui le maître des batailles futures.

*Le Siècle*, 21 juin 1909.

## L'HOMME QUI N'EST PAS DIGNE DE LA MORT

### DÉPOSITION D'ABDUL-HAMID

*La Vengeance.* — Justice, j'accours vers toi sur ta montagne où tu sièges dans l'azur sur ton trône de glace... Je t'apporte l'enivrante nouvelle, irréelle à force d'exultation!... Le lâche qui, du fond de son palais, fit plus d'hécatombes que Tamerlan, le bourreau qui grelottait de peur sur le cadavre de son peuple, la bête immonde est enfin cernée! Justice, tu as entendu mon cri! Je vois flamber tes yeux dans un éclair... Et ton glacier resplendit de joie comme un bloc de fer rose dans la fournaise... Ordonne de quelle mort il doit périr?

*La Justice.* — Cherche en toi-même le pire châtiment.

*La Vengeance.* — Toutes les tortures en une seule torture! Toutes les agonies de ses cent mille victimes! Des spasmes de douleur à le rendre fou, en lui

laissant juste assez de répit pour qu'il les savoure à satiété !

*La Justice.* — Il ressemblerait à ses victimes ! tu ressemblerais au tortionnaire !

*La Vengeance.* — Ah ! tu dis vrai ! La haine m'égare... Sa folie sinistre est passée en moi... Hé bien ! alors, collé à la porte de son harem, le peloton rapide et douze balles au cœur !

*La Justice.* — La mort des héros qu'a trahis le destin ? D'Enghien, Murat, Maximilien... Tu n'as pas le droit ! Il n'y a pas droit !

*La Vengeance.* — Alors la corde, la corde infâme pour noircir la face et crever le ventre à cet Iscariote des nations !

*La Justice.* — Les martyrs du Tsar sanctifient la corde !

*La Vengeance.* — Justice, Justice, pour quel supplice me le donneras-tu donc ? J'ai hâte, j'ai soif... Ma langue se dessèche dans ma gorge rauque ! L'eau ?

*La Justice.* — Elle est pure ! La mer en serait empoisonnée ! Les requins eux-mêmes n'en voudraient pas !...

*La Vengeance.* — Le feu ?

*La Justice.* — Jeanne d'Arc !

*La Vengeance.* — L'écartèlement ?

*La Justice.* — Il ferait le geste du Christ en croix !

*La Vengeance.* — Tu veux donc gracier le « grand assassin ? » M'arracher la bête d'entre les dents ?... Non, non, je ne peux, je ne peux te le céder !... Et pourtant si !... C'est toi qui as raison : cet homme

n'est pas digne de la mort, le supplice ennoblit, la mort apitoie... Ploie-le sous le faix d'un si dur labeur que ses veines en éclatent et que ses os en grincent !

*La Justice.* — Il n'a pas droit non plus à la sueur d'Hercule !

*La Vengeance.* — Alors pour lui la plus vile besogne : que ses mains, qu'il a saturées de sang, remuent maintenant des excréments !

*La Justice.* — Le dernier des crocheteurs de Stamboul est pur comme une fleur auprès de lui... Ne souille pas l'ordure par les mains de cet homme !

*La Vengeance.* — Hé bien, j'ai trouvé !... Oui, j'ai compris ce que tu lui réserves... Il faut que de ses mains il rachète ses crimes. Je lui ferai découper de la charpie pour les Arméniens retués encore et qui ne viendront pas à bout de mourir... Le Sultan Rouge, de ses propres ongles, creusera la tombe des Saloniciens...

*La Justice.* — Arrière le chacal de la couche des blessés ! Arrière l'infâme des dépouilles sacrées !

*La Vengeance.* — Il échappera donc à tout châtiment ?

*La Justice.* — Tu oublies le seul qui égale ses crimes : jusqu'à la fin dans l'éternelle peur ! Jusqu'à la fin dans l'ignominie, avec, sur la joue, un baiser d'Empereur !... (1).

*L'Aurore*, 7 mai 1909.

(1) Le baiser du Kaiser. Quelques mois plus tard, l'ancien sultan devenait fou.

## LE CONGO. — UN PROCÈS HISTORIQUE

**ÉMILE VANDERVELDE, « LE LEADER SOCIALISTE BELGE », VA FAIRE LE VOYAGE DU CONGO POUR ALLER PLAIDER LA CAUSE DES NOIRS.**

Une dépêche de Bruxelles nous apprend qu'Émile Vandervelde, le grand tribun belge, va de nouveau s'embarquer à destination du Congo pour y aller plaider en faveur de deux missionnaires américains, poursuivis en diffamation par la compagnie du Kasaï. Qu'est-ce donc que ce procès ?

### *La Kasaï.*

La compagnie du Kasaï est une puissante société caoutchoutière, qui vit le jour vers la fin de 1901 et groupa autour de son berceau douze ou quatorze mauvaises fées, j'entends toutes les sociétés qui opéraient antérieurement dans la région arrosée par ce grand affluent du Congo, le Kasaï, lesquelles fu-

sionnèrent à cette occasion. L'enfant, aussitôt trouva un parrain en haut lieu, et ce fut l'Etat du Congo qui, succédant aux compagnies privées, toucha 50 p. 100 des bénéfices de la Société. C'est assez dire que cette protection est officielle. Or, jusqu'à présent, la Kasaï avait « travaillé » dans l'ombre. Ses crimes étaient des crimes de tout repos. Elle avait sagement évité la trop bruyante célébrité des compagnies concessionnaires de l'Abir et de la Mongalla. « Je ne veux pas, disait Brazza mourant, je ne veux pas que le Congo français devienne une seconde Mongalla ! »

*Mais quelqu'un troubla la fête.*

Mais deux missionnaires américains établis à Luebo, au Kasaï, rompirent ce silence discret, et se mirent à raconter tout haut ce qu'ils avaient vu dans leur district. La compagnie du Kasaï ne valait pas mieux que les autres. Elle appliquait, elle aussi, le « rubber system » — système du caoutchouc — avec la même férocité que ses congénères. En quoi consiste ce fameux système, d'origine belge, pour faire rendre au caoutchouc son maximum ? Oh ! c'est bien simple... L'article 5 de l'Acte de Berlin de 1885 stipulait que le Congo belge « ne concèderait ni monopole ni privilège d'aucune sorte en matière commerciale » ; l'article 6, « qu'il veillerait à la conservation des populations indigènes et concourrait à la suppression de l'esclavage ». Mais, d'un trait de plume, en vertu d'un secret ukase, il fut décrété que toutes

les terres devenaient propriété de l'Etat, que tous les produits — l'ivoire et le caoutchouc notamment — devenaient monopoles de l'Etat, qui en concèderait l'exploitation aux compagnies, moyennant une redevance qui atteint la moitié des bénéfices. Enfin, pour mettre en valeur cet immense domaine, l'administration réduisit les noirs en esclavage sous le pseudonyme de « travail forcé, représentant l'impôt en nature. »

*Du caoutchouc, ou la mort.*

Or, il faut à l'État une force armée pour pousser le nègre, l'épée dans les reins, à aller moissonner le caoutchouc dans ces forêts qu'on lui a volées. Les blancs ont lié partie avec des *tribus cannibales* pour former le noyau de la force publique. Des sergents de cette soldatesque féroce sont détachés dans les villages pour tenir la main à la besogne ; c'est la production par la terreur.

Que si le caoutchouc rapporté n'est pas jugé en qualité suffisante, il ne manque pas de moyens coercitifs : d'abord la *chicotte,* lanière de cuir d'hippopotame qui laboure et arrache les chairs ; ensuite la *maison d'otages* ; on rafle les femmes du village, on les emmène au poste de l'Etat, on les parque dans un hangar infect, et on ne les rend à leurs légitimes propriétaires et époux que lorsqu'ils se décident à parfaire la quantité de caoutchouc requise. Mais alors combien de ces malheureuses manquent à l'appel, mortes de faim et d'épouvante !... Il y a en-

core les *expéditions punitives*. On tombe à l'improviste sur un village pour faire un exemple, on met tout à feu et à sang, on pille et on viole, et on peut être sûr que l'année suivante le caoutchouc « rendra » comme par miracle. Puis, pour prouver à l'agent blanc, resté au poste à fumer des cigarettes dans la douceur de son harem, qu'on a proprement travaillé, ses sous-ordres noirs lui rapportent des mains coupées et des pieds retranchés au petit bonheur à femmes et enfants...

Tel est le régime qui a fait florès au Congo belge jusqu'à ces tout derniers temps. M. Sheppard, un des deux missionnaires incriminés pour indiscrétion, rapporte en effet que, visitant un camp après le retour de la soldatesque qui avait opéré dans le voisinage, le chef se vanta par devers lui d'avoir tué environ 80 indigènes, et il désignait son butin de cadavres. M. Sheppard les compte: il n'y en a que 40, — « Où sont donc les autres ? » demande-t-il. A quoi cette réponse : « Mangés par mes hommes »... Puis, avisant le cadavre d'une femme auquel il manquait la main droite, il s'enquiert de ce que cela signifie ? — « La main droite toujours pour l'Etat ! » répartit le chef, et, tout aussitôt, pour l'émerveillement de M. Sheppard, de vider un sac devant lui, qui contenait « 81 » mains... Encore si on les prélevait sur les cadavres ! Mais le plus souvent, pour que l'exemple soit plus criant, si on ose dire, c'est sur les vivants qu'on les coupe... Et le caoutchouc « rend », rend à miracle !

*Les deux gêneurs.*

Le second missionnaire traduit en justice avec Sheppard, pour ses raffinements de miséricorde, s'appelle Morrisson. Une première fois, naïvement, il s'en fut à Bruxelles porter ses plaintes. Puis, en 1904, au Congrès de la Paix à Boston. Enfin, retourné au Congo où il a séjourné sept ans, il s'est mis à hurler de pitié, et pour le coup il hurla si fort que ses cris ont ému le monde entier. Aussi, pour tenter de les étouffer, la Compagnie du Kasaï a le bel aplomb d'intenter procès à ces deux gêneurs, et elle les cite à 1.500 kilomètres de leur station, eux et leurs témoins indigènes, dans l'espoir que, peut-être, d'ici-là... Mais M. Taft, le président des États-Unis, a ouvert l'œil, et Vandervelde, a ouvert son cœur tout grand aux pauvres opprimés d'Afrique. L'Europe tout entière et toute la race blanche déshonorée doivent leur hommage le plus éclatant à ce vaillant qui, pour les réhabiliter, n'hésite pas une minute à refaire le voyage du Congo d'où cependant il revient à peine avec une santé ébranlée. C'est le cas de le redire : à travers des flaques de sang, la Vérité est en marche et elle arrivera jusqu'à la Justice (1).

*Le Siècle*, 31 août 1909.

(1) Cet article dont *le Siècle* prit la responsabilité, lui valut une menace de procès de la part de la Compagnie du Kasaï, procès que ladite Compagnie se garda bien de lui intenter.

## L'ENFER NOIR

### A QUAND LE RAPPORT BRAZZA.

Les crimes du Congo belge ne sauraient nous faire oublier les nôtres.

Parce que tous les agents, à l'instar de Gaud et Tocqué, ne font pas sauter les noirs, histoire de s'amuser, en leur introduisant où l'on sait des cartouches de dynamite, il ne faudrait pas se figurer que tout allât pour le mieux dans le meilleur des Congos possibles.

Non, l'odieux système des concessionnaires bat son plein. Circonstance atténuante — ou aggravante — nous n'avons pas inventé ce système ; nous l'avons imité des Belges ; nous sommes des plagiaires de la camarilla des financiers anversois. Les millions drainés par l'Abir et la Mongalla, compagnies concessionnaires belges, de sinistre mémoire, empêchaient certain groupe colonial de dormir. Des influences louches s'exercèrent. Et l'on copia !

Pour bien se pénétrer de la leçon, on alla l'apprendre à Bruxelles, à Anvers. Comme exemple de cette collaboration franco-belge, on peut dire qu'une grande partie du capital de la compagnie française de l'Ogooué-N'gounié a été souscrite par le Comptoir des Produits coloniaux, une société belge, qui, a son siège, 48, Rempart Klipdorp, à Anvers, exactement l'adresse de l'Abir. Bien plus, M. Alexis Mols, un de ces administrateurs de l'Abir, est — ou était — un des directeurs de la Compagnie coloniale de l'Ogooué-N'gounié.

Un ancien dignitaire de la République française se fit le valet du groupe. Les noirs furent expropriés en grand, et nous nous sommes ainsi déshonorés au regard du droit dont nous avions la réputation, là-bas, d'être les gardiens en Europe! Le système des concessions ne tarda pas à porter ses fruits de sang. Voilà une bande de sauvages blancs maîtresse, de par un trait de plume, d'immenses régions, grandes comme des départements français. Ces barbares civilisés s'y considèrent en pays conquis. Tout leur appartient, sol, sous-sol, végétaux, bêtes, gens. La paix règne par la *chicotte*, ce knout des Congos européens. Le travail forcé, cynique euphémisme de l'esclavage, fait son apparition brutale, avec son cortège classique : chaînes, cordes, « amarrage » des chefs, prises d'otages, et puis *chicotte, chicotte, chicotte!* Et tout cela au vingtième siècle, sous les trois couleurs de liberté, d'égalité, de fraternité humanitaire...

Il est vrai que l'hypocrisie, éminence grise de la tyrannie, rampe au secours des flibustiers.

Certaines compagnies concessionnaires, — dit M. Félicien Challaye dans son ouvrage qui vient de paraître sur le Congo français — adressent à leurs agents deux sortes de circulaires : d'hypocrites circulaires publiques qui sont publiées dans les journaux, envoyées au gouvernement, recommandant la douceur envers les indigènes ; de cyniques circulaires confidentielles ordonnant l'emploi des moyens les plus violents. A l'occasion d'un procès entre une compagnie congolaise et l'un de ses agents, il a été donné lecture de lettres confidentielles envoyées par la Société à son directeur en Afrique ; on y rencontre des phrases comme celle-ci : « *N'oubliez pas que nos agents doivent être comme des pirates au petit pied.* »

Bravo, confrère Challaye, qui vouez le talent d'une plume d'artiste à une œuvre d'humanité, à la rédemption de l'Enfer d'Afrique ! Mais pour *des pirates au petit pied*... je trouve qu'ils l'ont terriblement grand quand je pense à tout ce qu'ils écrasent dessous ! Nous retenons cet aveu sans fard. C'est bien là ce que savait Brazza, mort dans un soupir d'angoisse en se refusant à faire de notre Congo une succursale de la torture belge.

Envoyé au Congo français sous la pression de l'opinion publique, il ne devait pas revoir la terre de France, et expirait au retour, à Dakar, accablé d'effroi, dit un de ses compagnons de voyage, par l'abominable vision qu'il rapportait de la colonie...

Or, c'était en 1905. Il avait, on le sait, rédigé un rapport terrible. *Le public français l'attend encore.*

Le retard de sa publication est un scandale qui ne doit plus durer, *sous peine de faire du ministère des colonies le complice des hommes que dénonce Brazza*. Lorsque une délégation de la *Ligue française pour la défense des indigènes du Congo* (1) se présenta, l'an dernier, à ce ministère, M. Milliès-Lacroix répondit (et ceci, messieurs, n'est pas un conte) « *que le papier jauni du manuscrit, que son écriture illisible ne se prêtaient pas à l'impression* » ! ! ! Allons, bien vite, qu'on nomme une commission de l'École des Chartes, pour examiner ce papier jauni ! On a bien trouvé des experts pour diagnostiquer le cas de certain *papier pelure*, de fameuse mémoire... La conscience française qui arracha le *bordereau* de l'armoire de fer du ministère de la guerre soutirera bien, j'aime à le croire, à un vil carton du ministère des colonies, le manuscrit du héros Brazza, mort devant la barre de l'histoire, quand ce manuscrit serait un palimpseste !... Et aujourd'hui que des documents irréfragables viennent d'être distribués par la *Ligue française du Congo* à tous les parlementaires français, il dépend d'eux que le rapport indestructible de Brazza, ce chiffon trempé de la sueur d'un agonisant et signé de sa main défaillante, devienne pour nous, par les sanctions qu'on lui donnera, ou le titre moral de notre gloire ou l'arrêt sanglant de notre honte !

*L'Humanité*, 25 octobre 1909.

(1) Président d'honneur, Anatole France ; président effectif, Félicien Challaye, siège social, 278 boulevard Raspail.

# APPENDICE

## DES CONDITIONS DE LA TOLÉRANCE

### DISCOURS PRONONCÉ AU CONGRÈS DE BERLIN

*Au récent* Congrès du Progrès religieux *qui s'est tenu à Berlin* (1) *notre collaborateur Paul Hyacinthe-Loyson a pris la parole dans la salle Germania devant un auditoire populaire, sous la présidence de M. Schrader, député au Reichstag. C'est la traduction de son discours prononcé en allemand et chaleureusement applaudi pour ses allusions à la situation présente de l'Allemagne, que nous donnons ici, d'après la* Taglische Rundschau *qui l'a publié* in extenso.

Monsieur le Président,
Mesdames, Messieurs,

Je me demande si ce n'est pas par une intention malicieuse que le comité de ce Congrès m'a désigné comme sujet à traiter devant vous ce soir : la *Tolé-*

(1) Du 5 au 10 août 1910.

*rance et le Progrès des Lumières* ? J'arrive, en effet, d'un pays où le progrès des lumières modernes n'a été assuré qu'au prix d'une lutte implacable qui ne tolérait pas de tolérance, et en mettant le pied sur votre sol, je le trouve encore tout ébranlé d'un coup de tonnerre du fanatisme (1) à ce point formidable et inattendu que des morts de plus de trois cents ans en ont ressuscité de colère... Dans ces conjonctures, venir vous jouer un petit air de flûte en l'honneur de la tolérance me paraît un geste hasardeux ; et si vous ajoutez à cela que celui qui vous parle n'a pas le naturel des moutons auxquels on joue les airs de flûte, vous conviendrez alors que ma tâche devient tout à fait paradoxale... Je vais néanmoins l'entreprendre avec zèle, dans la crainte que j'ai des réprimandes du comité ; je vais vous faire l'éloge de la tolérance en considérant que ce sera là pour moi — et peut-être pour vous — un utile exercice d'humilité.

La tolérance, mesdames et messieurs, est une vertu souverainement aimable, parce qu'elle procède de l'amour ; et aimable aussi par cette raison que l'intolérance, son contraire, est absolument odieuse et funeste aux causes qu'elle prétend défendre — d'où il suit que la tolérance est une vertu d'excellent placement, nouveau motif de la cultiver; enfin elle suppose chez ses adeptes une rare subtilité d'esprit qui leur permet d'envisager toutes les questions du point de vue même de leurs adversaires, ce dont les fana-

(1) L'encyclique *Editæ Sœpe* contre la réforme du seizième siècle.

tiques sont incapables, et voilà, du coup, notre amour-propre intéressé à sa pratique. Mesdames et messieurs, j'ai fait l'éloge de la tolérance.

Il me reste maintenant à définir dans quelles conditions la tolérance doit s'exercer, et à vous signaler le danger qu'elle ferait courir à la vérité si ces conditions étaient négligées.

A quelque nation, mesdames et messieurs, culte ou doctrine philosophique que nous appartenions, tous, tant que nous sommes ici ce soir, nous avons inscrit dans notre programme le noble principe de la liberté. Que nous nous y conformions toujours à l'égard de nos adversaires, c'est ce que, étant homme, je ne saurai prétendre ; mais d'avoir proclamé ce devoir est déjà un mérite pour nous, car l'idéal est le commencement de la réalité, ou, si vous voulez, un premier pas dans la vertu.

Or, considérez, je vous prie, que ce principe de la liberté spirituelle est très loin d'être reconnu, qu'il est même renié ouvertement par une grande puissance religieuse que je vous demande la permission de vous désigner sans périphrase — puisque le champ de bataille sent encore la poudre — par l'église catholique romaine.

Vous citerai-je des exemples contemporains ? Ici, en Allemagne, alors que le chef de votre nation traitait le pape du Vatican en souverain présomptif du monde, en pontife occulte des protestants, le comblant sans cesse des attentions les plus exquises, vous avez reçu en retour l'encyclique *Editæ sœpe...*

Ce document, je le sais, le pape s'est plaint qu'on l'ait mal traduit ; aussi, vais-je vous en proposer une version nouvelle, tout à fait conforme aux intentions de son auguste auteur : *edite*, impératif pluriel du verbe *edere*, manger ; *sœpe*, souvent ; ce qui signifie : « Mangez le plus d'hérétiques possible ! »

Passons à l'Espagne : qu'apercevons-nous ? Pourquoi ce tumulte de tout un peuple? Cet appel à la guerre civile ? Toute la vieille lave des passions mortelles à peine refroidie, et qui se réchauffe, prête à jaillir? Parce que le pape du Vatican ne veut pas permettre aux protestants de dresser une croix sur leurs églises !

Enfin, messieurs, franchissons la mer, et dans le calme empire britannique, que voyons-nous en ce moment? Tandis que, sous la pression de la conscience protestante elle-même, le Parlement se dispose à modifier la formule du serment royal, jugée injurieuse par les catholiques, les évêques catholiques du Canada (1) prêtent encore le serment suivant : « Je déclare que le pape a le droit de déposséder les rois, les princes, les États, les Républiques et les gouvernements hérétiques, tous les pouvoirs d'ici-bas étant illégaux sans sa confirmation sacrée, et que ces gouvernements hérétiques peuvent être détruits en toute sécurité de conscience... Je déclare en outre que la doctrine de l'Église anglicane, celle des calvinistes huguenots, celle des autres protestants est damnable, et que les protestants eux-mêmes

(1) Dans la province de Québec.

seront damnés, s'ils ne rétractent pas cette doctrine. »

Mais, messieurs, cela n'est rien encore. La dernière édition de la *Théologie de Clermont*, en France, manuel composé par de savants Sulpiciens à l'usage de nos séminaires, ce manuel enseigne que l'Église catholique a reçu de Dieu le pouvoir de contraindre ceux qui s'écartent de la vérité, non seulement par des châtiments spirituels, mais aussi par des punitions corporelles, *jusqu'à la mort inclusivement* (1). Et ce n'est pas là, comme on voudrait le croire, un enseignement qui aurait pour excuse d'être une monstrueuse exception. Ce même principe vient d'être édicté par un professeur du Collège Urbain, à Rome, membre de la commission pontificale des études bibliques et de la commission pour la codification du droit canon, le père Lépicier (il vend du bien mauvais café). Dans son ouvrage nous lisons que « les hérétiques peuvent être ramenés à la foi par la force, au moyen de contraintes corporelles ; que les enfants catholiques peuvent être forcés par les mêmes moyens à tenir les promesses de leur baptême », et même, messieurs (je cite le texte), que *les hérétiques méritent d'être retranchés par la mort* (2). Or, celui qui a écrit ces choses est l'ami personnel du pape, et le pape, messieurs, l'a approuvé « véhémentement » (*sic*).

(1) *Theologia dogmatica et moralis*, 7ᵉ éd., t. I, pp. 403-404, Clermont-Ferrand, 1895.
(2) *De la stabilité et du progrès du dogme.*

De ce principe aux actes il n'y avait plus qu'un passage logique. Eh bien, il a été franchi. S'inspirant de cet esprit latent, il y a quelques années à peine, un évêque catholique de la République de l'Équateur réclamait, en effet, de son gouvernement l'application de la peine de mort contre un pasteur protestant coupable de prêcher la Bible en ce pays.

Telles sont, messieurs, en plein vingtième siècle, les prétentions, non point, je me hâte de le dire, de la majorité des catholiques, ni même d'un nombre important d'entre eux, mais de leurs dirigeants les plus farouches, couverts de l'autorité suprême. Et je sais bien qu'à notre époque l'Église n'a plus pour elle la force ! Mais que serait-ce si elle la recouvrait ? On prête au Français Louis Veuillot une phrase qui, pour n'être pas de lui, n'en résume pas moins merveilleusement toute sa doctrine politique, comme elle nous présage exactement le régime que demain nous réserverait le catholicisme triomphant : « Tant que vous serez les maîtres, nous vous réclamerons la liberté au nom de vos propres principes ; quand nous serons les maîtres, nous vous la refuserons au nom des nôtres... » Je conclus donc, sans exagérer, que nous assistons à un inquiétant réveil du fanatisme romain. Cependant que le protestantisme a, sans cesse, depuis le seizième siècle, élargi sa lettre et son esprit, jusqu'à ouvrir sa maison toute grande, comme il le fait dans ce Congrès de Berlin, aux bouddhistes, aux musulmans, aux juifs et aux libres penseurs (1)

(1) Quand les tendances du Congrès de Berlin se furent

— cependant qu'il a eu ce courage de montrer au monde, pour la première fois, l'exemple sublime d'une religion qui se repent de ses crimes, à la face des hommes, en dressant à Genève, un monument expiatoire à l'une de ses rares victimes, Servet, — le catholicisme, au contraire, n'a pas plus bougé depuis le Moyen Age que l'idole d'airain de la grande basilique de Rome, je veux dire cette statue de Jupiter si symboliquement devenu saint Pierre, tous deux prêts à lancer la foudre...

Cela dit, messieurs, et la question de fait bien établie, par quelle attitude devons-nous répondre à ces menaces ? Eh bien, je m'empresse de le déclarer : pour combattre nos adversaires, nous refusons d'emprunter leurs armes. Nous ne voulons devoir notre triomphe sur eux qu'à la précellence de notre cause. Nous leur accordons ce qu'ils nous dénient. En face du droit de la Vérité, nous proclamons le droit de l'Erreur : le droit de croire, le droit d'écrire, le droit d'enseigner la pire erreur. C'est la plus belle marque de confiance que nous puissions donner à la Vérité. Et s'il le fallait, je le déclare même, je préférerais périr avec elle en lui conservant toute sa noblesse, que de vaincre avec elle en la souillant.

Mais là, messieurs, doit s'arrêter la tolérance. Nous sommes quittes envers nos adversaires quand nous leur avons assuré, pleine et entière, la liberté.

suffisamment affirmées, l'empereur Guillaume II adressa au pape Pie X une lettre autographe où il s'excusait de ce qu'une telle assemblée se fût tenue dans sa capitale.

Nous ne sommes pas quittes envers nous-mêmes, ni surtout envers la Vérité, ni partant, au fond, envers nos adversaires non plus, puisqu'il s'agit de les gagner à cette Vérité. Ah ! oui, sans doute, nous souhaiterions que cela pût se faire par le moyen de la persuasion affectueuse, de la discusion entre frères, de l'*irénique* de préférence à la *polémique*. Les fanatiques ne nous le permettent pas, Nous allons à eux les mains ouvertes, et ils nous reçoivent à coups de trique. Ils ont un parti pris de bataille dont leur principe même leur fait un devoir. Car plus haut qu'eux et plus haut que nous, ce sont des Idées qui sont aux prises, comme les dieux d'Homère dans la mêlée; et ces Idées ne se pardonnent point : *liberté* ou *autorité*, royauté de l'esprit humain ou asservissement de cet esprit. L'une des deux Idées tuera l'autre. Elles subissent en cela la loi des êtres, qui est la survivance du plus digne. Cette loi, nous pouvons la transformer, en rendant la lutte plus équitable, toute spirituelle; nous ne pouvons pas la supprimer.

Toutefois, messieurs, prenez-y garde : nos Idées ne vaincront pas toutes seules par une sorte de grâce divine. Comme les dieux de l'Iliade que j'évoquais, nos Idées peuvent nous diriger, nous inspirer, nous exalter, mais elles ne triompheront que par nous. Si nos beaux sentiments se croisaient les bras, nous verrions bientôt l'intolérance dévorer notre tolérance ! J'éprouve même parfois un grand doute, un doute infâme dont je vais me confesser, comme d'un péché : est-ce que l'erreur, par cela même qu'elle est l'er-

reur, n'a pas plus de chance que la vérité ? Est-ce que l'avenir de l'Occident n'est pas, peut-être, à l'obscurantisme le plus grossier succédant brusquement dans l'âme des foules au matérialisme insupportable ? Cette foi nouvelle dont nous allumons la flamme légère dans le premier temps invisible, résistera-t-elle à ces tourmentes ? Le passé religieux répond : non ! La plus haute vérité morale que le monde ait connue, l'Évangile, se serait éteinte comme un murmure sur les lèvres suaves de Jésus, au bord du lac de Génésareth, ou comme un soupir étouffé dans la poitrine des esclaves romains de Subure, si la force publique ne l'eût sauvée, si l'épée ne l'eût propagée : c'est partout l'épée qui implanta le culte ! Constantin, Clovis, Charlemagne, vos propres chevaliers teutoniques, ancêtres des Hohenzollern, partout l'Évangile par le glaive ! Et lors de la renaissance du christianisme, sans l'épée des princes de la Réforme, sans l'épée des bourgeois de Genève, Luther et Calvin auraient fini sur le bûcher !... Voilà, dans le passé, la loi de l'histoire, voilà le prix sanglant du progrès social. Or comme nous voulons changer cette loi, comme nous répudions ces conquêtes, que méditent encore nos adversaires, il s'ensuit pour nous un devoir doublement urgent de combattre l'erreur par d'autres armes : l'écrit, la parole, l'exemple, la vie, toutes les armes de la liberté. Ce combat est juste, ce combat est saint ! Nous devons le poursuivre en reconnaissance pour tous ceux qui, depuis Socrate et Jésus

— les Bruno, les Servet, les Dolet, les Huss — ont payé de leur vie chaque approfondissement de l'inépuisable vérité. J'en appelle à vous, libéraux d'Allemagne, qui, dans ce combat, depuis le premier jour, êtes placés au poste d'honneur. Armés à la fois des deux principes : le sentiment religieux et l'audace critique, vous maniez le glaive à deux tranchants, le le glaive de l'archange qui purifie celui qui le porte, et darde l'éclair au fond des âmes pour faire à autrui les blessures fécondes. Dans la grande crise du temps présent où le monde ne sait plus au nom de quoi vivre, c'est à vous, et à tous les croyants libres, de recueillir la tradition morale du vieux vase de l'orthodoxie, au goulot étroit et aux flancs fêlés, dans la large coupe d'une foi nouvelle, où toutes les soifs pourront s'abreuver — à vous de sauver l'homme en transformant le Dieu ! — Certes, il vous importe de tenir tête à l'irrédentisme catholique, citadelle de toutes les réactions ; mais ce combat de front doit s'accompagner d'un autre effort à votre arrière-garde. Vous avez aussi tous les traînards de l'orthodoxie protestante qu'il faut entraîner à plus de vérité par plus de liberté, par « la réforme de la Réforme » (1). S'ils crient un peu que vous les bousculez, s'ils vous accusent même de compromettre le drapeau, répondez-leur que vous le transfigurez au reflet d'un soleil levant, et que vous leur épargnez, à eux, d'expirer bientôt d'inanition dans les ornières, derrière l'armée...

(1) Vinet.

Pardonnez-moi, mesdames et messieurs, cette terminologie martiale et le ton belliqueux de ce discours que je suis censé débiter sous le fanion blanc de la tolérance. Mais j'ai en horreur, sur toutes choses, ces réunions protocolaires où chacun s'empresse de se dire d'accord avec tout le monde pour escamoter les questions gênantes. Je n'adhère pas au groupe des libéraux flasques : ils sont la peste des assemblées ; leur complaisance envers la droite n'est que trahison envers la gauche, et, n'étant au fond que de vagues sceptiques, ils méritent les coups qu'ils n'osent pas porter... Fondons, je vous prie, un parti nouveau, invraisemblable, celui des modérés énergiques. Ne craignons pas de donner à nos convictions une petite pointe de brutalité. Nous la retournerons contre nous-mêmes pour éprouver notre sincérité ; et nos adversaires en profiteront. Quand, sur quelque point, nous sentirons qu'ils ont raison, nous aurons le courage de le reconnaître, et, au besoin, de nous rétracter. Si nous estimons, le plus souvent, qu'ils ne déraisonnent qu'à demi, et que leur erreur n'est que l'écorce d'une vérité, eh bien, c'est ce germe de vérité que nous dégagerons pour l'honorer, sans parti pris, car la vérité n'est pas à eux, n'est pas à nous, mais à elle-même. Enfin, s'il arrive — comme il arrive — que nos adversaires disent blanc pour noir; s'ils nous soutiennent, comme ils le font, que l'esprit humain, depuis deux mille ans, n'a rien conquis sur le mystère, que l'Infini tient dans un missel et que ce mythe des Juifs en décadence qu'est le christia-

nisme littéral, doit fermer le cycle de nos connaissances, arrêter l'essor de nos aspirations, alors, messieurs, nous reprendrons le combat sur le conseil de saint Augustin : *Interficite errores et diligite homines*. Oui, nous aimerons nos adversaires, dont la fonction est indispensable pour manifester la vérité ; nous les aimerons malgré eux-mêmes, malgré nous-mêmes, nous sentant, au fond, un avec eux dans la même humanité, un dans la même divinité. Mais nous immolerons leur erreur sans aucune espèce de miséricorde, en accomplissement de la maxime que je traduis ainsi en langage moderne : *Toute tolérance pour la personne et pour la parole de l'adversaire, aucune tolérance pour son erreur !*

*Le Siècle*, 30 août 1910.

## LA CONDAMNATION DU « SILLON »

### I. Lettre que M. Marc Sangnier écrivit au Pape.

Très Saint-Père,

Catholique avant tout et résolu à le demeurer toujours, quoi qu'il puisse nous en coûter, dans la grande douleur que nous ressentons, nous éprouvons une consolation à pouvoir vous donner une preuve de notre filiale obéissance.

Ce n'est pas en vain que vous vous serez « tourné vers nous avec la confiance d'un Père qui parle à ses enfants ». Sans doute, il peut nous paraître dur de quitter la direction de ces groupes d'éducation populaire à la formation desquels, depuis bien années, nous avions donné le meilleur de notre vie et de notre cœur et qui nous étaient apparus comme les instruments dont Dieu s'était servi pour ramener à la vertu et à la pratique de la religion tant de jeunes âmes égarées. Mais l'amertume d'un tel sacrifice

n'est-elle pas grandement adoucie par l'espérance de vous faire comprendre quelle est notre docilité et notre bonne volonté ?

Je me retire donc des Comités directeurs des deux organisations qui, depuis quelques mois, constituaient la nouvelle organisation des groupes sillonnistes ou même simplement animés de l'esprit du *Sillon*, et je ne doute pas que mes amis, suivant mes conseils, n'imitent mon exemple et, après avoir dissous l'*Union pour l'Éducation civique* et le *Comité démocratique d'action sociale*, ne « cèdent leur place aux évêques » et ne leur abandonnent complètement la formation des « sillonnistes catholiques ».

Quant à nous, Très Saint-Père, nous éprouverions certes un évident soulagement à renoncer à toute vie publique et à jouir enfin de la paix, bien loin du triste champ de bataille sur lequel nous avons été meurtri par les coups les plus opposés, venu des coins les plus différents de l'horizon. Le jour où nous serions définitivement relevé par la Providence de notre poste de combat nous apporterait une délivrance. Mais nous ne croyons pas, en conscience, tant qu'il nous reste de la force et de la vie, et que tout moyen d'agir ne nous est pas enlevé, pouvoir nous retirer dans une inaction séduisante mais coupable ; et il nous semble, d'ailleurs, qu'une telle attitude boudeuse et dépitée, et qui tendrait à accréditer en France, chez les adversaires de la religion, cette idée évidemment fausse et funeste qu'un catholique ne peut pas en sûreté de conscience demeurer

républicain et démocrate, ne saurait en aucune façon plaire à Votre Sainteté et risquerait, au contraire, de lui sembler peu respectueuse et peu filiale, sous les dehors d'une apparente et tout extérieure soumission.

Nous essaierons donc, et sur le terrain même que Votre Sainteté paraît nous indiquer comme demeurant encore ouvert à notre activité, de travailler au bien de notre pays ; et nous nous souviendrons toujours que même lorsque nous agissons comme citoyen, nous n'avons pas le droit d'oublier que nous sommes catholique. Aussi nous efforcerons-nous, soit dans nos articles, soit dans nos discours, d'éviter avec le plus grand soin toutes les erreurs et toutes les imprécisions qui pourraient donner lieu de croire que nous soutenons des opinions condamnées par l'Église, en particulier celles qui sont signalées dans la lettre de Votre Sainteté.

Nous savons mieux que personne combien nous sommes faible et sujet aux erreurs et aux fautes ; cependant, Très Saint-Père, notre cœur a été transpercé d'une cruelle angoisse quand nous nous sommes vu accusé d'avoir songé à fonder « une religion plus universelle que l'Église catholique » et d'avoir pratiqué « une déformation de l'Évangile et du caractère sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ ». Que nous ayons pu, même involontairement, donner occasion à de tels reproches, c'est ce qui nous frappe de la plus douloureuse stupeur. Puissions-nous, Très Saint-Père, vous faire mieux sentir par tout le reste de

notre vie quelle union indissoluble nous attache à l'Église et quels sont nos sentiments d'adoration et d'amour pour ce Jésus, qui est pour nous — et nous tenons à le proclamer même devant les foules les plus hostiles à notre foi — non pas « un humanitariste sans consistance et sans autorité » mais bien le Dieu fait homme qui vit encore aujourd'hui dans les tabernacles de nos églises et qui veut servir chaque jour de nourriture aux plus humbles d'entre nous !

C'est vers vous, Très Saint-Père, que nous nous tournons aujourd'hui pour vous demander appui et consolation. Cette bénédiction que, dans votre lettre, vous nous promettiez, si nous étions « assez généreux pour accomplir le sacrifice que vous sollicitiez de nous », nous vous la réclamons maintenant, une fois le sacrifice accompli, avec émotion et confiance. Nous sommes si attaqué, si méprisé, si calomnié, non seulement par les ennemis de la foi, mais, hélas ! aussi par certains catholiques qui, s'ils pouvaient parvenir à nous arracher un cri de révolte contre l'Église, se réjouiraient de cette épouvantable chute comme d'une victoire ! Dans votre cœur de Père, que naguère vous nous ouvriez si grand, nous voulons nous réfugier aujourd'hui comme dans un asile inviolable d'où les méchants ne parviendront pas à nous chasser.

Nous savons bien, Très Saint-Père, que cette lettre que nous vous écrivons va, sans désarmer peut-être ceux qui supportent avec impatience de nous ren-

contrer, à côté d'eux, dans les rangs des fidèles catholiques, ameuter contre nous la foule des incroyants haineux et sectaires qui ne nous pardonneront jamais notre fidélité à l'Église et qui nous reprochent surtout notre religieux et indéfectible attachement au Pape. Cela ne nous trouble pas. Nous serons fier, quoi qu'il arrive, d'être jugé digne de souffrir pour Jésus-Christ. Même si Dieu nous appelait à la plus horrible des épreuves, et nous condamnait à voir un jour notre bonne volonté et notre loyauté mises en doute par son représentant sur la terre, Dieu aidant, nous n'en resterions pas moins soumis et docile sous les coups, offrant encore au Christ et à son Église le don de notre cœur saignant, mais toujours fidèle.

Dieu qui mesure les tribulations aux forces de ceux qu'il en frappe, nous épargnera, sans doute, toujours une telle épreuve, et vous ne repousserez pas votre enfant douloureux et aimant qui, maintenant qu'il vous a écrit, se sent un courage rajeuni et une ardeur nouvelle.

Veuillez agréer, Très Saint-Père, l'hommage du plus profond et plus obéissant respect de votre fils.

Marc Sangnier.

*La Démocratie*, 31 août 1910.

## II. Lettre que M. Marc Sangnier n'écrivit pas.

Très Saint-Père,

Croyant avant tout, c'est-à-dire lié par le sentiment de mon devoir envers la Vérité d'abord, et résolu à la servir de tout mon être, quoi qu'il m'en puisse coûter d'ailleurs, j'éprouve la douloureuse obligation d'en appeler au Dieu de ma conscience de la condamnation dont vous me frappez.

Certes, au moment où je trace ces mots, je suis saisi de stupéfaction devant l'audace qui me les arrache ; je me regarde faire, épouvanté ; je tente un effort désespéré pour dompter mon âme sous votre joug ; mais, allant de terreur en terreur, je découvre que, dans ma conscience, Quelqu'un se réveille de plus fort que moi, de plus fort que vous, une Puissance qui m'entraîne vers la Vérité comme le vent entraîne l'incendie, et je m'écrie avec Martin Luther, en me scandalisant d'un tel exemple : « C'est inutile, je ne puis autrement ! »

Toutefois, Très Saint-Père, ce n'est pas en vain que vous vous serez tourné vers votre enfant pour l'engager à s'amender. Depuis que j'ai commencé d'écrire cette lettre, une délivrance s'est faite en moi; mon âme respire, tout étonnée; je sens que m'est promise la guérison d'un mal que je portais en l'ignorant... Mais aussi quelle lumière soudaine éclaire cruellement tout mon passé! Je me demande, la rougeur au front, comment ma raison a pu concevoir le monstre moral que je prêche aux Français depuis dix ans? Un citoyen libre et un croyant servile cohabitant dans le même homme, et ce citoyen se vantant, par surcroît, de fonder le sentiment de sa liberté dans l'asservissement de ce croyant! Voilà les deux moitiés de conscience que j'ai rêvé d'unir en un seul être, pareil au couple de ces avortons que la nature soude dans une seule chair pour les épuiser l'un par l'autre! Si mes amis, à cette horrible vue, et si mes adversaires eux-mêmes n'ont pas suspecté ma bonne foi, c'est qu'ils m'ont tenu compte, avec mansuétude, de l'infirmité de ma pensée, de la mutilation de ma personne: je n'étais, tour à tour, qu'une moitié d'homme, marchant d'un pied, saisissant d'une main, ne pensant que par un lobe de mon cerveau, n'aimant que par un lambeau de mon cœur, jusqu'au jour où, salutairement, implacablement, logiquement, vous avez d'un coup décisif séparé en moi les deux hommes!

Mais, Très Saint-Père, cette intervention de votre généreuse violence a détruit encore une autre équi-

voque dans mon esprit, et par là-même dans tous les esprits où je m'ingéniais à l'entretenir. Comme je me méconnaissais moi-même, j'ai méconnu aussi l'Église. Je l'ai crue héritière de l'Évangile, fille de Jésus le Nazaréen qui fit son cortège des va-nu-pieds et dressa le festin pour les pauvres gens. *Liberté*, *égalité*, *fraternité*, cette devise empruntée de lui, que la République grave sur ses pierres, je m'imaginais que le jour était proche où vous, le pape ennemi du faste, vous l'humble prêtre issu de la plèbe, vous l'alliez revendiquer pour vous et inscrire au fronton de vos temples... Chimère, hélas ! du jeune Lamennais, que lui-même dénonça dans la rébellion de son âge mûr et ne cessa ensuite d'invectiver dans l'amertume de sa vieillesse : j'ai été sourd à cet avertissement ; j'ai refait à mon tour le rêve puéril du salut du Monde par l'Église, et j'ai conçu ce monstre social, cet accouplement impudique : Démocratie et Théocratie échangeant le baiser Lamourette, les Droits de l'Homme avec *imprimatur*, Danton et Voltaire en soutane ! Voilà le cauchemar que j'offrais en prime à la France moderne. Voilà la « nuée » où je me serais bercé jusqu'à la fin de ma carrière stérile, si de votre voix indubitable vous ne m'aviez crié la réalité : que l'Église est la cliente des riches, l'actionnaire du capitalisme, que le Pape ne consacre le sang du Christ que dans le hanap d'or de l'Empereur, et que *liberté*, *égalité*, *fraternité*, tous les principes de la Démocratie sont anathèmes : la Théocratie ou la Mort !

Je vous l'ai dit, Saint-Père, mon choix est fait : dans cette mort, je trouverai ma vie. Mais il me reste à prendre une décision plus redoutable encore que celle qui bouleverse ma destinée ; et cette fois, vraiment, je sens trembler mon cœur dans ma poitrine. J'ai charge d'âmes, et de quelles âmes ! Ces milliers de jeunes hommes enflammés d'un zèle héroïque, l'élite de la vieille Église de France que j'ai appelée à l'œuvre nouvelle, tous leurs regards se tournent en ce moment vers moi ; de moi ils attendent le geste de l'aîné qui doit leur indiquer leur route en ce carrefour terrible où vous nous avez arrêtés ; en cette minute, j'ai entre mes mains *leur destinée* et toutes les moissons qu'elle peut contenir !... Si je leur déconseille mon exemple, si, pour épargner à leurs épaules le « fardeau de la liberté », je les incline à la soumission, c'est leur œuvre à eux que j'anéantis, c'est leur idéal que j'ensevelis vivant sous la chaux ardente de votre inquisition, et pis encore, moi qui réponds de leur foi intime en la liberté, en la vérité, c'est la noblesse même de leur caractère que je voue aux muettes hypocrisies...

Non, je suis sorti, qu'ils me suivent ! Nous qui parlions d' « éveiller » les autres, n'est-ce pas assez de cette honte pour nous que nos frères, les Murri et les Dabry, soient déjà aux champs avant l'aurore ? Rejoignons-les et creusons ensemble un nouveau « sillon » dans une glèbe peut-être encore plus dure, mais où, du moins, le grain étant semé, personne ne l'empêchera plus de lever. Car, désormais, nos

camarades républicains n'auront plus le droit de nous accueillir en suspects, nous qui nous serons arraché le cœur par fidélité à leur principe : l'intégrale liberté humaine. Peut-être, un jour, nous étant mêlés aux libres penseurs dans la grande famille démocratique, leur révélerons-nous, à leur étonnement, ce qu'il y a de religieux dans leur négation et combien divine est l'humanité. Mais devenus seuls maîtres de notre foi, nous oserons exprimer aussi ce qui était au fond de nos aspirations : nous nous ferons enfin, à ciel ouvert, une Église plus universelle que la catacombe du catholicisme, et le Dieu qui aura nos adorations ne sera plus un peu de pain dans un tabernacle, mais le Verbe immanent qui inspire tout homme spontanément, le Christ à venir qu'il dépend de nous d'enfanter au monde dans la cité de Fraternité : voilà la religion, et la seule, qu'acceptera la France du vingtième siècle !

Si je pouvais espérer, Saint-Père, que j'ai par cette lettre, pour mon humble part, contribué à son avènement, je ne regretterais point ces heures d'angoisse ; et en vous faisant les adieux émus d'un fils qui s'en va respectueusement, c'est vous que je remercie de ma libération.

MARC SANGNIER.

*Pour copie conforme :*
PAUL HYACINTHE-LOYSON.

*L'Action* et *le Siècle*, 7 septembre 1910.

## ÉLOGE DE ZOLA PAR LÉON DAUDET

## MAURICE BARRÈS ET FRANÇOIS COPPÉE

Comme nous l'annoncions dans notre compte rendu du 8e pèlerinage de Médan, nous donnons aujourd'hui le texte du divertissement littéraire que notre collaborateur Paul Hyacinthe-Loyson, secrétaire général de l'Association Émile-Zola, a servi aux convives du banquet de Villennes, après le dessert, « en manière, a-t-il dit, de pousse-café ». L'orateur commença par s'excuser de s'être livré, l'année dernière, à une déplorable plaisanterie, en faisant faire l'éloge de Zola par M. Jules Lemaître, ancien président de la Patrie Française (Les *Contemporains*, 1re série). Cette fois, il promet d'être sérieux, il laissera de côté la politique et démontrera que le culte des lettres réconcilie les pires adversaires. Voici donc ce divertissement qui a obtenu le plus vif succès, comme on s'en convaincra sans peine ;

son auteur nous prie d'avertir le lecteur que *toutes les appréciations de l'œuvre de Zola qu'il a mises dans la bouche des personnages de ce dialogue*, sont authentiquement *extraites d'écrits de MM. Maurice Barrès et Léon Daudet, ainsi que de ceux de François Coppée.* Pour permettre au lecteur de les reconnaître à première vue et à leurs auteurs de s'en souvenir, toutes ces paroles seront imprimées en « italiques ».

## DIALOGUE DES MORTS ET DES VIVANTS

*La statue de François Coppée sur la place Saint-François-Xavier, MM. Maurice Barrès et Léon Daudet.*

La statue de Coppée. — O mes amis, venez tromper la monotonie de ma lamentable situation... N'est-ce pas à vous, à votre piété inconsidérée, que je dois cette triste immortalité ? C'est la première fois que je m'ennuie dans mon bon quartier du Montparnasse, car c'est la première fois aussi qu'une cigarette qui ne veut pas brûler me dure si longtemps au bout des doigts... (1).

Léon Daudet. — Voulez-vous du feu, cher maître ?

(1) François Coppée est représenté fumant : il n'y manque que la fumée en bronze.

La statue de Coppée. — Gardez-vous-en ! Je suis en saindoux colorié et vous me feriez fondre la main... Non, asseyez-vous à mes pieds, sur ce banc de marbre providentiel que l'artiste a eu la charité de ménager à mes amis, afin que ceux-ci, y ayant pris place en me tournant le dos, n'aient pas la douleur de m'apercevoir...

Léon Daudet et Maurice Barrès. — Nous vous avons obéi, cher maître.

La statue. — Et maintenant, si nous causions un peu littérature !

Maurice Barrès. — Très volontiers. Je ne vous cacherai pas que je me lasse de bâiller au Palais-Bourbon, où mon éloquence se fait attendre...

Léon Daudet. — Et moi d'acclamer Philippe VII qui se fait plus attendre encore...

La statue. — Tenez par exemple, si nous parlions d'Émile Zola ?

Léon Daudet et Maurice Barrès. — De Zola, nous !

Léon Daudet. — *De ce métèque*, de ce *saligaud*, de cet *immonde*, de ce *prophète du crottin*, de ce *grand-fécal* (1) en un mot ? Mais vous n'y songez pas, Coppée... Vous savez bien que j'ai tellement épuisé sur lui tout le vocabulaire des outrages que j'en suis réduit à l'injurier en iroquois... J'ai vidé sur lui le fond de ma tinette !

(1) Tel est le titre de l'article que l'*Action Française* consacra à la cérémonie de Médan du 3 octobre. Dans cet article, P. H. Loyson était pris à partie avant la lettre. On ne lui opposa plus qu'un silence prudent après l'article.

La statue. — *Pouvait-il empêcher quelques stercoraires de se soulager le long de son édifice?*

Léon Daudet. — Dites donc, cher maître, ce n'est pas pour moi que vous émettez cette réflexion?

La statue. — En aucune façon! Je me persuade, au contraire, que la rage politique ne vous a point si aveuglé que vous ne soyez prêt à rendre à Zola, — à l' « Homère moderne », comme dit Jules Lemaître — l'hommage secret de votre admiration...

Léon Daudet. — Moi ?... Ça serait raide!

La statue. — Pourtant, cher ami, on ne saurait voir rouge tous les jours. Une heure vient où il faut voir juste. Ainsi, moi-même, moi qui ai été un nationaliste à tous crins — tous les crins de mon bonnet à poils — *j'admire l'infatigable et puissant auteur de ces beaux romans de mœurs, de ces romans terribles auxquels je souhaitais un succès énorme...* Et ses préfaces, donc, savez-vous pourquoi je les admirais? Parce qu'*elles imposaient silence aux pédants et aux bégueules*, mon cher...

Léon Daudet. — Vous êtes sûr, Coppée, que ce n'est pas pour moi que vous dites ça?

La statue. — Pas le moins du monde, ou si peu que rien... Laissez-moi défendre mon Zola. Je l'ai soutenu à l'Académie avec une ardeur persévérante dont ses proches, encore aujourd'hui, me gardent une loyale reconnaissance. *C'est moi qui l'aurais reçu sous la Coupole! J'ai fait voter Dumas fils pour lui! J'ai fait voter Claretie pour lui! J'ai même jeté en sa faveur dans la balance des douteux suffrages*

*académiques l'influence de l'homme au cœur léger!* (1).

MAURICE BARRÈS ET LÉON DAUDET. — Émile Ollivier?... Le ministre de la *Débâcle* ?

LA STATUE. — *Émile Ollivier a voté pour Émile Zola*, oui, Barrès ! Renseignez-vous auprès de votre glorieux collègue à la prochaine séance du Dictionnaire... quand vous en serez à la lettre Z. Allons, mes amis, un bon mouvement : avouez que, vous aussi, vous auriez voté pour Zola ?

MAURICE BARRÈS. — Eh bien, c'est vrai, je libère ma conscience. *Pour ma part*, certes, *je n'ai pas d'enthousiasme pour le talent de Zola* ; *mais il est des hommes qui témoignent encore de la grandeur de la race française*... Tenez, je m'en souviens, *à l'heure où Zola fut acclamé en Italie*, *nous fûmes forcés de considérer avec orgueil qu'il y a encore*, je le répète, *dans notre race des hommes qui savent commander à l'admiration des peuples*... Donc, Coppée, vous avez raison, *nous devons des remerciements à Zola qui procura des hommages à la France.*

LA STATUE. — A la bonne heure, mon cher Barrès. Voilà qui nous change de certain discours à la Chambre où vous insultiez au grand mort, et de certain article où vous proclamiez que, *de toute éternité*, *l'œuvre de Zola vous a fait horreur*, et de tel autre encore, où vous avez voué au mépris public

(1) Dans ce passage, ce sont les faits qui sont rapportés d'après la preuve, et non les paroles qui sont citées. Partout ailleurs, ce sont les paroles textuelles.

*la virtuosité grossière et le manque d'âme de ce faiseur de grands opéras cochons...*

Maurice Barrès. — J'irai plus loin. Il est un de ses livres dont *je lui ai exprimé mon admiration.*

La statue. — Lequel ?

Maurice Barrès. — La *Débâcle.*

Léon Daudet. —

*Tonnerre de Brest ?*
*Qu'est-ce qu'on va dire sur les bastions de l'Est* (1).

La statue. — Remettez-vous, Daudet, de votre émotion, et, à votre tour, dites-nous sans fard tout le bien que vous pensez du *grand-fécal ?*

Léon Daudet. — Soit ! Mais alors, baissons la voix, car, parmi les passants qui se traînent encore dans ce quartier défunt, il y a peut-être quelque lecteur de mon journal... Oui, moi aussi, un zèle étrange de la vérité s'empare de moi! Je sens ma fureur qui, tout d'un coup, se mue en amour dans le fond de mon cœur !... Barrès n'a décerné à Zola qu'un éloge mitigé et trop général qui ne s'est précisé que pour la *Débâcle.* Mais voyez, par exemple, le *Docteur Pascal ! Combien ce roman m'a intéressé ! Cette forte lignée héréditaire qui sombre dans une passion demi-incestueuse et ferme l'anneau de la Race me paraît une bonne image de son* Crépuscule des hommes. *C'est, je crois, une loi que l'excès de l'intelligence dissout peu à peu la morale traditionnelle, comme le vinaigre les rochers, et aie son embouchure dans une*

(1) Distique à la manière de Rivarol.

*passion demi-louche, où l'on savoure la joie du défendu* (1).

MAURICE BARRÈS. — Mon cher Daudet, l'enthousiasme égare vos esprits : surveillez votre style.

LA STATUE. — Je vous avoue aussi que je ne saisis pas... C'est peut-être l'effet de mon engourdissement sur ce piédestal incommode...

LÉON DAUDET. — Messieurs, mon père s'exprimait assez bien pour que j'aie le droit de m'exprimer mal. Laissez-moi poursuivre l'éloge de Zola. C'est surtout au sujet de *Fécondité*, publiée en pleine affaire Dreyfus, que *je voudrais développer longuement mon admiration. J'ai été empoigné, mené, bouleversé...*

MAURICE BARRÈS. — Comment ça, « mené »?

LÉON DAUDET. — Oui, entraîné, je vous dis que j'ai ma façon de parler... Je vous assure, Barrès, que *Fécondité est un arbre humain, complet, avec tige, feuilles et racines, et quelle sève bouillonnante !* Tenez, en même temps, *j'ai lu la* Résurrection *de Tolstoï. Croyez à ma franchise si je vous dis que cette fois Zola « tombe » le grand Russe, par l'originalité, l'ampleur et la foule des sentiments lyriques, égale à la foule agissante. Il y a autour de son œuvre, comme sur la mer, un arome sain et fortifiant...* Fécondité *demeurera... C'est un des plus beaux hymnes que je sache à la vie si belle et si méchante.* Ah ! ce Zola, je l'*admire et je l'aime !* (2).

(1) Textuel.

(2) Ces paroles se trouvent sous la plume de M. Léon Daudet en 1899. Comme il ne les a pas démenties depuis

La statue. — A la bonne heure, mon cher Léon ! Beaucoup d'ordures vous seront pardonnées parce que vous avez beaucoup aimé... Et ceci prouve, mes chers amis, que si la politique fait de nous des sauvages acharnés les uns contre les autres, nous pouvons toujours fraterniser dans la République des Lettres... pardon, Daudet, dans le Royaume des Lettres où Zola fut roi.

La statue de Zola (*du fond de son hangar*). — Merci, mes chers confrères, de vos témoignages si flatteurs. Je m'en recommanderai auprès des pouvoirs publics, afin que, moi aussi, on me dresse bientôt au grand soleil.

*L'Action*, 8 octobre 1910.

près de huit jours qu'elles furent rapportées publiquement, elles restent acquises à la petite histoire.

## ZOLA ET BRIEUX

M. Eugène Brieux est resté brave sous la coupole, ce mausolée où se sont endormis tant de libéralismes de jeunesse... Le jour de sa réception à l'Académie (13 mai 1910), le public bien pensant du noble faubourg et M. de Ségur lui-même, dont on connaît les opinions roses, marquèrent au récipendiaire on ne sait quelle faveur particulière et comme l'intention délibérée de ne le taquiner en rien. Aussi fallut-il à celui-ci un réel courage pour réagir tout à coup contre un tel charme de sympathie et saluer d'une voix forte et saccadée la mémoire glorieuse d'Émile Zola, sous l'œil étonné de Fénelon et de Bossuet. Le public le fut au moins autant. C'est la première fois que, depuis l'Affaire et même peut-être depuis l'échec académique de l'auteur des Rougon-Macquart, son nom abhorré était prononcé dans ce sanctuaire. On eût entendu voler une guêpe... Seul, au premier rang des tribunes,

quelqu'un murmura : « Bravo !... » Et c'est celui qui, à l'issue de la séance, adressa à Eugène Brieux le billet suivant, que nous empruntons au journal *le Siècle* du 14 mai :

Mon cher et illustre ami,

Dans l'instant où je rentre chez moi après avoir entendu votre discours de réception à l'Académie, je veux différer tout autre éloge pour vous féliciter d'abord de la belle crânerie que vous avez montrée à trois reprises : en vous réclamant, dès l'exorde, de votre famille, le peuple ; en ne craignant pas, sous l'habit vert, d'appeler de vos vœux le triomphe du prolétariat ; et enfin en lançant sous la coupole, dans cette heure de lâchetés tacites et de mauvaises hontes réciproques, le nom d'un de vos maîtres, Émile Zola.

Croyez, je vous prie, mon cher ami, que ma vieille affection s'est accrue d'un peu d'admiration nouvelle.

Paul Hyacinthe-Loyson,
*Secrétaire général de l'Association Émile-Zola.*

*Bulletin de l'Association*, n° 2, 1910.

---

(LES BATAILLES D'IDÉES CONTINUENT)

---

2651. — Tours, imprimerie, E. Arrault et Cie



